

6955_{УКР}

Л. Зызер

**TARAS
CHEVTCHENKO**

1814-1861

SA VIE ET SON OEUVRE

EDITION P. I. U. F.

PARIS 1964

6955

TARAS CHEVTCHENKO

SA VIE ET SON ŒUVRE

10. 10. 1910

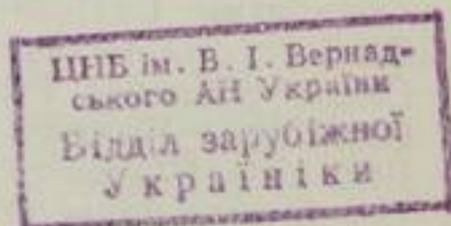
COMITÉ COMMÉMORATIF
DU CENT-CINQUANTENAIRE
DE TARAS CHEVTCHENKO
EN FRANCE
BULLETIN FRANCO-UKRAINIEN

TARAS
CHEVTCHENKO

1814-1861

SA VIE ET SON ŒUVRE

Recueil d'articles et traductions présenté par
KALENA UHRYN et ARKADY JOUKOVSKY



EDITION P. I. U. F.
PARIS 1964

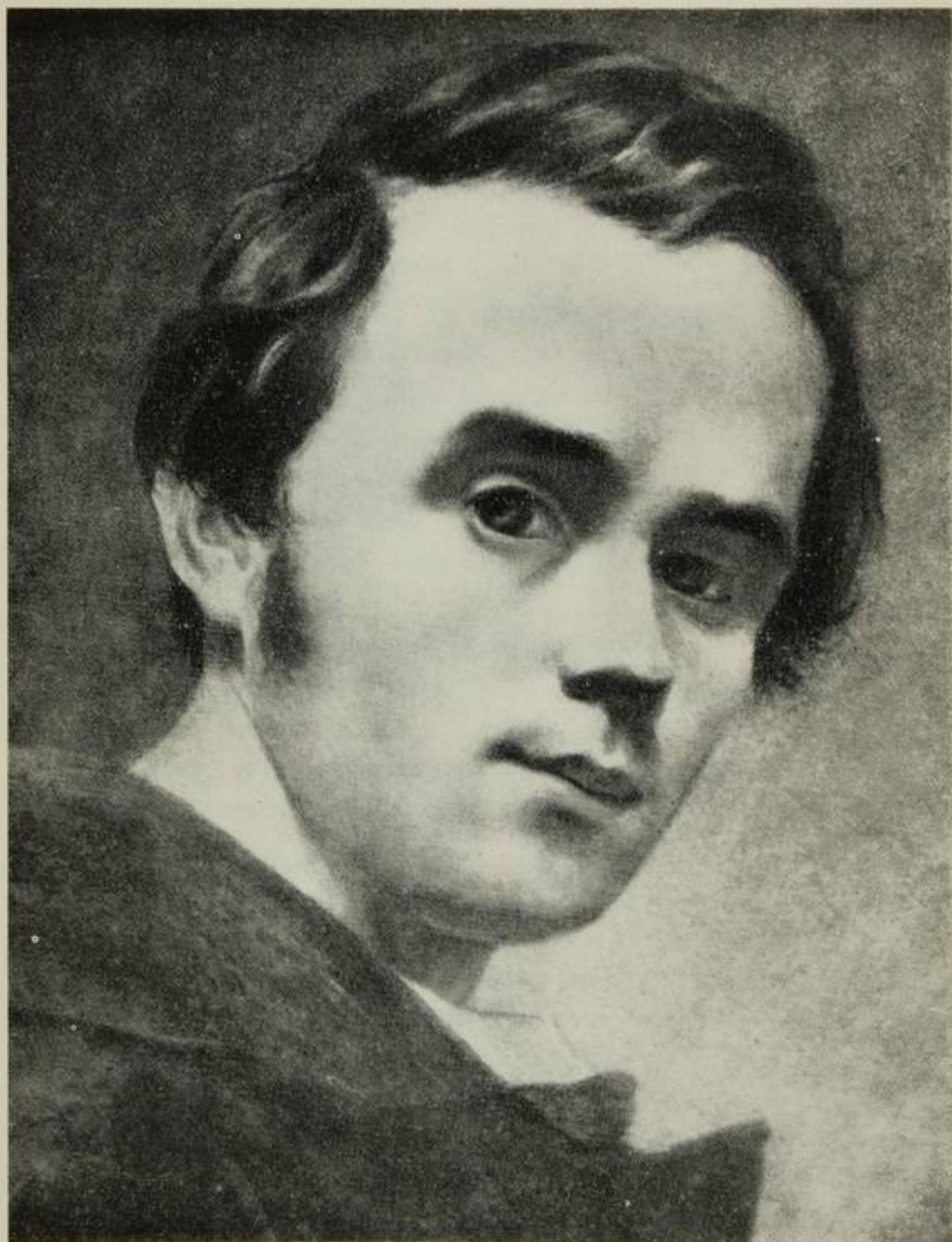
COMITES COMMEMORATIFS POUR LA CELEBRATION
 DU CENT CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE
 DE LA NAISSANCE DE TARAS CHEVTCHENKO

COMITE d'HONNEUR :

- M. André Maurois, de l'Académie Française, Président.
 Mgr Volodymyr Malanczuk, Exarque Apostolique pour les
 Catholiques Ukrainiens en France.
 Archiprêtre Michel Jeremiev, délégué du Métropolitain de l'Eglise
 Autocéphale Orthodoxe ukrainienne en France.
 M. A. Guibaut, Ambassadeur, Directeur de l'Office Français de
 Protection des Réfugiés et Apatrides.
 M. Pierre Pascal, Professeur honoraire à la Sorbonne.
 M. André Mirambel, Administrateur de l'Ecole Nationale des
 Langues Orientales Vivantes.
 M. Yves Gandon, Président du Pen-Club en France.
 M^{me} Mansaux, Présidente du Mouvement Mondial des Mères.
 M. V. Kubijovyč, Professeur d'Université, Président de la Société
 Scientifique Ševčenko.

COMITE DIRECTEUR :

- M. Aristide Wirsta, Président.
 M.M. les Délégués des Organisations Ukrainiennes en France
 participant aux festivités commémoratives :
 Société Scientifique « Ševčenko ».
 L'Eglise Autocéphale Orthodoxe Ukrainienne en France.
 L'Eglise Catholique Ukrainienne en France.
 L'Union Evangélique Ukrainienne en France.
 Alliance Nationale Ukrainienne en France.
 Association Académique Ukrainienne à Paris.
 Association des Etudiants Ukrainiens en France.
 Association des Femmes Ukrainiennes en France.
 Association de la Jeunesse Ukrainienne en France.
 Association Ukrainienne (Hromada).
 Bibliothèque Ukrainienne « Simon Petlura » à Paris.
 Cercle d'Etudes Franco-Ukrainiennes, Paris.
 Comité de Secours aux Etudiants Ukrainiens (KoDUS).
 Entr'aide Ukrainienne en France.
 Les Jeunes Amis de l'Ukraine.
 Mouvement Chrétien Ukrainien en France.
 Union des Anciens Combattants Ukrainiens en France.
 Union des Travailleurs Ukrainiens en France.
 Union des Ukrainiens en France.
 Union Ukrainienne pour la Fédération Européenne.



Autoportrait de T. Chevtchenko

(Hiver 1840-1841)

peinture à l'huile

LE TESTAMENT

Quand je mourrai, enterrez-moi
En dressant ma tombe
Au cœur des steppes infinies
De ma chère Ukraine.
Pour que je voie les champs immenses,
Le Dniepr et ses falaises
Et pour que je puisse entendre
Son grondement puissant.
Quand de l'Ukraine il portera
Jusqu'à la mer bleue
Le sang ennemi, alors
J'abandonnerai
Montagnes et prairies et m'envolerai
Vers Dieu pour prier.
Mais jusque là,
Dieu m'est inconnu.
Enterrez-moi. Mais vous — Debout !
Brisez vos chaînes
Et abreuvez la Liberté
Avec le sang des ennemis.
Puis, dans la grande famille,
La famille libre et nouvelle,
N'oubliez pas de m'évoquer
A voix basse, tendrement.

(1845)

Traduit par Kaléna Uhryn

AVANT-PROPOS

Ce recueil, publié à l'occasion du Cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Taras Chevtchenko, a pour but de présenter, ne fut-ce que de manière sommaire, la vie et l'œuvre du poète ukrainien.

Il comporte une biographie détaillée de cette existence hors-série ; une analyse de l'œuvre poétique de Chevtchenko due à Dmytro Dorochenko qui met en lumière la portée historique de l'œuvre de Chevtchenko.

Une brève esquisse est consacrée à Chevtchenko peintre, qui avant de connaître la gloire comme poète, était un peintre remarquable et apprécié de ses contemporains.

Un aperçu sur les traductions et les éditions faites en France relatives à Chevtchenko sont là pour nous prouver l'intérêt suscité en France par l'écrivain ukrainien.

Il nous a paru intéressant de présenter le résumé de l'article de Mykola Hlobenko qui donne l'état actuel des études sur Chevtchenko en Union Soviétique.

Quant aux traductions, à l'exception de celles de F. Mazade, S. Borschak, R. Martel et Charles Steber, elles paraissent pour la première fois.

Sont joints des extraits de son « journal », quelques lettres, et la bibliographie des éditions en langue française.

Puisse ce modeste hommage à Chevtchenko contribuer à resserrer les liens qui unissent nos deux pays : la France et l'Ukraine.

Le Comité Commémoratif.

I. LA VIE DE CHEVTCHENKO

« L'histoire de ma vie est une partie de l'histoire de mon pays ».

T. Chevtchenko.

Taras Chevtchenko naquit le 9 mars 1814 à Moryntsi, petit village de la province de Kiev. Deux ans plus tard, sa famille alla s'installer au village voisin de Kerelivka où le poète passera toute son enfance. Ses parents étaient les serfs du seigneur Engelhardt, l'un des héritiers de Potemkine, et les serfs, comme le dira plus tard Chevtchenko :

*Sont des esclaves.. Ils travaillent
Et n'ont pas le temps de prier...*

Comme tous les enfants, Taras avait son monde à lui. Ce monde, c'était Oxana, la petite voisine avec laquelle il jouait ; c'était son père, qui, le soir, lisait à haute voix l'Évangile ou les textes sacrés ; c'était surtout Ivan, son grand-père, qui dans sa jeunesse avait pris part à la révolte de la paysannerie ukrainienne contre les seigneurs polonais et qui savait si bien raconter des histoires passionnantes sur les steppes et les cosaques ; c'étaient enfin les chants populaires qui berçaient son enfance, tissés de légendes où des êtres mystérieux et fantastiques étaient mêlés à la vie quotidienne.

Enfant sensible, éveillé, Chevtchenko s'amusait souvent à reproduire sur les murs, à l'aide d'une craie ou d'un morceau de charbon, les animaux et les fleurs qu'il voyait autour de lui. Curieux, il voulait tout connaître.

On lui avait raconté que le ciel était soutenu à l'horizon par quatre poteaux, et un jour, il partit pour voir de ses propres yeux « cette merveille ». Il marcha longtemps et, à la tombée de la nuit, s'endormit au bord de la route — des voituriers qui passaient par là le ramenèrent à la maison.

Lorsqu'il eut huit ans, son père l'envoya à l'école. Elle était tenue par un diacre qui, avec les méthodes les plus rudimentaires, apprenait à lire aux enfants les textes religieux. Chevtchenko, qui s'était toujours montré ombrageux et indiscipliné, s'ennuyait dans cette classe triste et sale, où, tous les samedis soirs, par principe, le maître donnait le fouet à ses élèves et ne songeait qu'à fuir :

« Je me faufilais comme un voleur le long des murs et sortais de l'école. Je regardais vers le pré... de l'autre côté du cimetière. Là-bas, les heureux garçons de mon âge jouaient sur une meule de paille, insoucians, sans savoir qu'il existait au monde un diacre et une école. Moi, je me disais — pourquoi suis-je donc si malheureux, pourquoi, pauvre de moi, m'ennuie-t-on avec ce maudit alphabet ? Alors je m'élançais à travers le cimetière, mais à peine avais-je commencé à me rouler sur la paille que deux solides écoliers m'avaient déjà rejoints et me ramenaient à l'école où le fouet m'attendait ».

A neuf ans, il eut le malheur de perdre sa mère. Son père dut se remarier et épousa une veuve ayant elle-même trois enfants. Dès lors, la vie devint un enfer dans la petite maison des Chevtchenko. La marâtre détestait les enfants de son second mari et plus particulièrement Taras, sans doute en raison de son caractère difficile.

Deux ans plus tard, son père mourut également. On raconte que ce dernier, sur son lit de mort, aurait dit : « A mon fils Taras, je ne lègue rien, car ce sera soit un vaurien, soit quelqu'un de remarquable, et mon héritage, de toutes façons, lui sera inutile ».

Taras fut alors recueilli par un de ses oncles, mais s'il savait, certes, de mieux en mieux dessiner les animaux ou les arbres, il ne montrait par contre aucune

aptitude pour le travail et très souvent, l'oncle Mykhaïlo devait le gronder ou le battre.

Mais Chevtchenko n'avait pas envie de garder les moutons ou de couper le bois, il n'aspirait qu'à une seule chose : apprendre à dessiner et à peindre. Poussé par ce qu'il sentait être sa vocation, il décida, à treize ans, de faire sa vie tout seul.

Il alla d'abord s'engager comme domestique chez le nouveau diacre du village — un vaurien et un ivrogne qui se souciait fort peu de nourrir et vêtir le jeune garçon et encore moins de l'instruire. Ce dernier, exaspéré, se révolta, et un jour où son maître était ivre plus que de coutume, il le roua de coups « autant que mes forces d'enfant me le permettaient » — dira-t-il plus tard — prit dans un tiroir quelques livres avec des images et se sauva.

Durant de longs mois il erra de village en village, à la recherche d'un maître capable de lui apprendre à dessiner, mais personne ne voulait de ce petit vagabond vêtu de loques. Parfois, il faisait de brèves apparitions à Kerelivka où les gens le montraient du doigt, mais où ses frères et sœurs s'arrangeaient pour lui apporter du pain en cachette.

Cette vie semi-errante se prolongea jusqu'en 1828. A la mort d'Engelhardt, l'un de ses fils lui succéda et Chevtchenko finit par se retrouver marmiton chez son nouveau maître. Sa passion du dessin était toujours aussi vivace et souvent le soir, lorsque les couloirs étaient déserts, il recopiait les portraits de toute la lignée des Engelhardt accrochés aux murs. Il fut un jour surpris dans cette occupation insolite pour un marmiton, ce qui lui valut le fouet mais donna aussi à son maître l'occasion de s'intéresser de plus près à son serf. Aussi, lorsqu'un an plus tard, Engelhardt partira en voyage, il emmènera avec lui Chevtchenko en qualité de « Kozatchok » (laquais) attaché à sa personne.

Ils se rendirent à Vilno, où Chevtchenko fut envoyé dans une école de dessin. Il y fit la connaissance d'une jeune polonaise qui n'était pas, comme lui, une serve. On peut penser que ce premier amour, en lui faisant

prendre conscience de l'existence d'êtres humains libres aura frappé Chevtchenko, lui laissant entrevoir la possibilité d'un autre état que celui d'un serf livré aux caprices de son maître.

En 1830, ils étaient à Varsovie. Dès les premiers remous populaires le maître fut rappelé à St-Pétersbourg mais sa suite se trouvait encore dans la ville lorsqu'éclata l'insurrection polonaise. On ne peut pas affirmer que Chevtchenko ait assisté de près aux événements, mais il ne put manquer d'être frappé par l'insurrection elle-même et par ses causes et il est tout à fait probable que des idées de révolte contre l'opresseur aient pu alors surgir en lui.

Ayant rejoint son maître à St-Pétersbourg et après lui avoir fait d'inlassables demandes, Chevtchenko finit par être envoyé en apprentissage chez un peintre artisan. Engelhardt n'était sûrement pas indifférent à l'idée d'avoir un peintre parmi son personnel, ce qui peut expliquer sa décision, mais Chevtchenko se montra fort insatisfait des leçons qu'il reçut : Cherayev, maître grossier et brutal, après avoir enseigné les rudiments de la peinture, se contentait d'envoyer ses élèves peindre des murs, parfois des fresques décoratives. Aussi, le soir, dans la chambre où dormaient ses compagnons, le jeune homme étudiait seul les tableaux célèbres à la lueur d'une bougie. A la belle saison, durant les nuits blanches de St-Pétersbourg, il sortait et se rendait au jardin d'été pour recopier les statues des dieux et déesses qui ornaient le parc. Une nuit, un promeneur solitaire, frappé par l'aspect insolite de ce pauvre garçon, engagea la conversation... La rencontre fut providentielle : Sochenko, ukrainien, étudiant à l'Académie des Beaux-Arts, vivement ému par le sort de ce compatriote, décida de lui venir en aide.

Il lui fournit du papier et des bougies, l'invita chez lui à plusieurs reprises et comme Chevtchenko, en lui racontant sa vie « terminait toujours ses récits en se plaignant amèrement de son sort », Sochenko chercha un moyen pour le sortir de cette situation.

Il le présenta à l'écrivain ukrainien Eugène Hrebinka, au patriote Hrehorovytsch, Secrétaire de la Société

pour le Développement des Arts et Chevtchenko finit bientôt par être connu de toutes les personnalités ukrainiennes de St-Pétersbourg. Puis on le présenta à Joukovsky, poète officiel de la cour et précepteur du futur tsar Alexandre II, enfin, à Brullov, le plus grand peintre de la Russie de cette époque. Tous furent unanimes à reconnaître le talent de Chevtchenko et conjuguèrent leurs efforts afin de le libérer du servage, ce qui lui permettrait d'entrer à l'Académie.

Brullov alla trouver Engelhardt, mais ce dernier refusa d'affranchir son serf et ne consentit à le céder que contre 2.500 roubles.

Pour se procurer cette somme considérable, Brullov exécuta le portrait de Joukovsky et le mit en loterie. Les billets furent achetés par les membres de la famille impériale (on a tout lieu de croire que le portrait fut gagné par l'impératrice-mère), les 2.500 roubles furent remis à Engelhardt et le 22 avril 1838, Chevtchenko était enfin libre.

LIBERTE ! LIBERTE !

On peut s'imaginer la joie débordante qui envahit Chevtchenko lorsqu'il se sentit enfin un homme libre. Un extrait du journal de Sochenko en donne une idée : « On m'avait demandé d'exécuter un tableau représentant les quatre évangélistes, et ce jour-là, j'étais chez moi très occupé à travailler. Soudain, Taras, ayant sauté par la fenêtre, se trouva dans ma chambre, renversa mon chevalet et mes peintures et se jeta à mon cou en criant : « Liberté, Liberté ! ». Nous étions si heureux que nous nous mîmes à pleurer comme des enfants ».

Durant les jours suivants, Chevtchenko fut véritablement « fou de joie ». Dans la rue, à chaque instant, il sortait de sa poche l'acte officiel par lequel il était déclaré affranchi et le baisait religieusement. Il aurait voulu chanter et embrasser le monde entier.

Il entra à l'Académie des Beaux Arts, obtint une bourse d'études et devint l'élève préféré de Brullov. Il suivit des cours d'anatomie, d'histoire, de civilisation et

approfondit par tous les moyens sa culture générale. Grâce à Hrebinka, il avait déjà pris connaissance de la littérature ukrainienne classique et lu les œuvres de Kotliarevsky, Kvitka-Osnovianenko, et Hulak-Artemovsky. Il se mit à lire Byron, Shakespeare, Pouchkine, Mickiewicz et bien d'autres. Il fréquentait assidûment le cercle des patriotes ukrainiens de la capitale dont la vie était très active. Il devint bientôt l'hôte des salons artistiques et littéraires où partout il plaisait et attirait la sympathie. Ses activités étaient débordantes et durant ces cinq années qui seront sans doute les meilleures de sa vie, on le vit, tantôt jeune étudiant bohème portant le collier et les cheveux longs, tantôt travailleur acharné installé dans l'atelier personnel de Brullov, tantôt tel un « dandy » qui se plaisait dans le monde, allait régulièrement au théâtre et dépensait son argent sans compter dès qu'il avait touché sa bourse ou vendu un tableau.

« Savez-vous ce qui m'intéressait le plus à cette époque ? J'ai un peu honte à le reconnaître... J'étais alors un véritable enfant : ce qui m'intéressait le plus, c'était mon imperméable ! Mais, à y bien réfléchir, il n'y avait à cela rien d'anormal. En regardant les revers brillants de ce manteau, je pensais : y a-t-il donc si longtemps que, vêtu de loques, je n'osais même pas rêver d'un habit pareil ? Et maintenant ! J'ai jeté cent roubles pour un manteau quelconque. La vraie métamorphose d'Ovide ».

C'est alors qu'un miracle va se produire, que rien ne laissait présager : Chevtchenko se révèle être un grand poète.

Comment en est-il venu à écrire ? — il nous le dit lui-même dans son journal intime :

« Assis devant les incomparables chefs-d'œuvre de Brullov, j'ai caressé dans mon cœur et j'ai songé aux kobzars aveugles de l'Ukraine et aux Haïdamakis... Dans l'ombre de ce palais, je voyais les steppes infinies de l'Ukraine, je voyais défiler devant moi les vieux hetmans martyrs... Et la steppe, toujours, déroulait devant moi son immensité. La belle, la malheureuse Ukraine, dans toute son innocence et sa mélancolie se dressait devant moi... Je me plongeais dans ces pensées, je ne pouvais me

détourner de cette vision spirituelle de mon Ukraine... Une vocation ! Elle est extraordinaire cette vocation ! Je savais bien que la peinture était ma profession, la source de mon existence future, mais au lieu d'en étudier les profonds secrets sous la direction de l'immortel Brullov, je m'adonnais aux vers... »

C'est donc la nostalgie de l'Ukraine qui poussa Chevtchenko à écrire, mais l'étonnant est que son âme sensible d'artiste, qui connaissait déjà le secret des couleurs et des lignes, ait trouvé aussi facilement le secret des mots.

Chevtchenko ne prêtait lui-même que peu d'attention à ces premiers poèmes : évoquer l'Ukraine, sa mélancolie et ses gloires passées n'était pour lui qu'un moyen d'épancher ses souvenirs et extérioriser ses états d'âme. Une fois encore, le hasard jouera en sa faveur : certains disent qu'un ami découvrit chez lui un papier qui traînait, d'autres qu'il aurait montré de lui-même ses poèmes à Hrebinka, en tous cas, il fut fortement encouragé à cultiver ce nouveau talent.

En 1840, parut son premier recueil, le « Kobzar », comprenant huit poèmes. Il connut immédiatement un succès immense en Ukraine : inspiré du folklore, de légendes populaires et historiques, il évoquait l'Ukraine comme on ne l'avait encore jamais fait. Ses vers coulaient harmonieux et suggestifs comme une musique intime et tous, nobles et paysans, reconnaissaient en lui leur pays. Les critiques russes, par contre, tout en rendant hommage au talent du poète, lui reprochèrent vivement de ne pas écrire en russe, comme son contemporain Gogol et certains allèrent jusqu'à déclarer que « la poésie contemporaine ukrainienne ne pouvait pas exister et qu'il était incompréhensible que des gens sérieux s'amusent à écrire de pareilles sottises ».

Chevtchenko fut profondément vexé, mais nullement découragé. Un an plus tard, il publia dans la revue « Lastivka » éditée par la colonie ukrainienne de Saint-Pétersbourg, des fragments de son poème « les Haïdamakis » qui évoquait la jaquerie des paysans ukrainiens

contre les nobles polonais de 1768 et avait été inspiré par les récits de son grand-père. Ce numéro de « Lastivka » tomba entre les mains de Bielinsky, le plus grand critique littéraire de l'époque, qui lui consacra un article retentissant bien qu'il ne connut qu'imparfaitement la langue ukrainienne. Cet article, en fait, ne fut qu'une dissertation sur le thème « existe-t-il ou non une langue ukrainienne ? ». En conclusion, Bielinsky affirmait que « la langue ukrainienne ne pouvait pas exister, qu'elle n'était qu'un patois à peine bon pour les paysans ». Il « regrettait sincèrement que les auteurs de « Lastivka » perdissent leur temps à écrire pour de vulgaires moujiks » et, pour appuyer ses affirmations, allait jusqu'à prétendre que « la culture avait été introduite en Ukraine par Pierre I^{er} et Catherine II » (sic !).

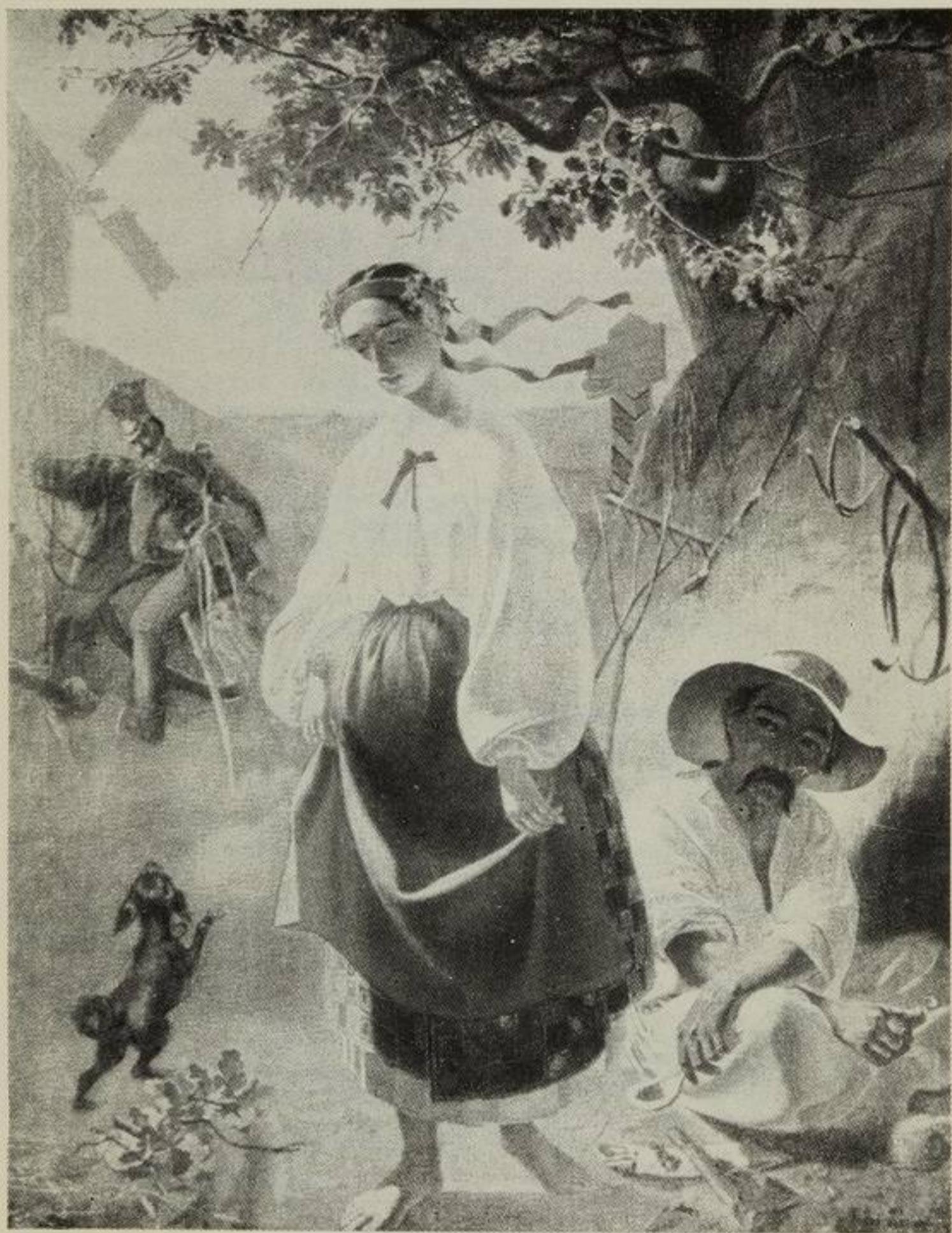
Chevtchenko se contenta de répondre : « même si ce n'est que pour les moujiks, j'écrirai quand même ».

En 1842, les « Haïdamakis » furent publiés sous forme de plaquette. Bielinsky déclara alors que Chevtchenko n'était qu'un homme inculte, puisqu'il n'était même pas capable d'écrire dans une langue « cultivée » et il lui conseilla de renoncer au titre de poète.

Est-ce en réponse à Bielinsky que Chevtchenko écrivit alors quelques poèmes en langue russe, dont « l'Aveugle » et « Tryzna ? ». Quoi qu'il en soit, la publication de ces premières poésies et la polémique qui s'en suivit ne firent que pousser davantage Chevtchenko vers ce qu'il savait être la beauté et la grandeur de l'Ukraine.

Il en éprouvait d'ailleurs de plus en plus la nostalgie et en 1843, durant les vacances d'été, il se rendit dans ce pays qu'il avait quitté depuis quatorze années.

Parti serf, il y revenait libre et auréolé de gloire. Plus qu'un grand peintre et un grand poète, on vit en lui un héros national. Il fut accueilli par les plus grandes familles de la noblesse et on organisa des réceptions en son honneur. Il fut enfin invité à passer quelques temps dans la résidence d'été du prince Repnine, grand seigneur libéral, dernier défenseur des privilèges de l'Ukraine, tenu à l'écart par Nicolas I^{er} et dont la femme



« Catherine »

(1842)

peinture à l'huile

descendait du dernier Hetman de l'Ukraine, Kyrylo Rozumovsky.

La fille du prince Repnine, Barbara, s'éprit de lui et lui resta dévouée jusqu'à la fin de ses jours.

Pourtant ce voyage qui fut un immense succès personnel, ne laissa en fin de comptes à Chevtchenko qu'une amère impression de regret. Il avait chanté l'Ukraine des légendes et des cosaques et se trouvait soudain en face d'une réalité dure et décevante — les paysans gémissaient dans l'esclavage, la noblesse s'était détournée du peuple et ignorait parfois jusqu'à sa langue maternelle, le passé n'était plus qu'un souvenir...

A partir de 1843, le ton de ses poèmes est différent. Le village avec ses maisons entourées de cerisiers en fleurs fait place à la vision d'une terre meurtrie, désolée et tragique :

*Vois, l'Ukraine est tel un brasier :
Les enfants nus pleurent dans les campagnes
Orphelin...*

Les chants de gloire en l'honneur des Hetmans font place au désespoir :

*Hetmans ! Hetmans ! Ah, si vous pouviez
Quitter vos tombeaux et voir Tchyhyryne
Par vous construit pour bercer votre gloire
Vous verseriez des larmes, car il n'y a plus trace
De la gloire passée dans ces pauvres ruines.*

Il découvre les causes du malheur présent dans les fautes des héros nationaux eux-mêmes et va parfois jusqu'à maudire les ancêtres autrefois tant loués. S'adressant à Bohdan Khmelnytsky qui a conclut le malheureux traité de Pereyaslav par lequel l'Ukraine se mettait sous la dépendance de la Russie, il écrit :

Bohdan, fils insensé !

Ajoutant ailleurs :

Tu as agi comme un homme ivre

Lorsqu'il rentra à Saint-Pétersbourg, Chevtchenko avait changé. Il termina ses études à l'Académie en 1845, ayant obtenu une médaille d'argent et son seul rêve fut

de retourner en Ukraine. Il voulait devenir professeur de dessin à l'Académie de Kiev et en attendant d'obtenir ce poste il fut affecté à la Commission Archéologique nouvellement créée et eut pour mission d'étudier les constructions architecturales anciennes. Il se mit donc à parcourir l'Ukraine, étudiant et recopiant les monuments anciens : édifices religieux datant des XI^e et XII^e siècles, ou palais et forteresses de l'époque cosaque. Partout, il sut se créer des amis, mais partout aussi, la vision de l'Ukraine déchue le tourmenta jusqu'à l'obsession. Des sentiments jusqu'alors modérés éclatèrent en lui avec violence, et à la haine croissante qu'il ressentait contre les oppresseurs, se mêla une profonde amertume lorsqu'il vit ce qu'était devenue l'Ukraine par sa propre faute.

Il créa ainsi « le Caucase », dédié à son ami Jacques de Balmain, descendant d'une famille française, militaire de carrière qui avait péri au cours de la lutte que les Russes menèrent pendant plus de cinquante ans pour s'emparer des régions caucasiennes. Notons, à ce propos, que au contraire des autres poètes tels Pouchkine ou Lermontov qui ne s'arrêtaient sur le Caucase que pour en décrire la beauté sauvage, Chevtchenko fut le seul à comprendre le drame qui se jouait derrière ces montagnes et le premier à s'élever avec vigueur contre l'impérialisme russe.

A son peuple, il dédia son « Adresse à mes compatriotes, en Ukraine et hors d'Ukraine, à ceux qui sont morts, à ceux qui vivent et à ceux qui ne sont pas encore nés ». — là, tout en critiquant sévèrement le peuple ukrainien lui-même et notamment ses guides, il apparut comme un véritable prophète :

« Nulle part au monde il n'y a d'autre Ukraine, il n'y a d'autre Dniepr, et vous, pourtant, c'est chez les étrangers que vous allez chercher la connaissance et la liberté. Mais, pour ces renégats, le châtiment sera terrible :

*Car il est puni par Dieu
Celui qui oublie sa mère...
Le Dniepr et les monts parleront
Et par cent fleuves coulera*

*Jusqu'à la mer le sang de vos enfants...
Le frère reniera son frère
La mère son enfant
Et personne ne pourra rien y faire...*

« Peuple ukrainien, il faut apprendre, il faut te connaître toi même et être fier de ton passé. Il faut aimer le plus humble d'entre tes frères... »

Il voulait amener son peuple à redécouvrir la conscience et la fierté nationale, mais sa voix semblait se perdre dans le désert : on se bornait à l'admirer et à l'écouter passivement.

En 1846, il fit la connaissance de Nicolas Kostomarov, fondateur et chef de la Confrérie de Cyrille et Méthode. C'est dans ce cercle de patriotes ukrainiens que ses idées trouvèrent enfin leur écho et furent accueillies avec enthousiasme. Il trouva là un public qui comprenait la violence des sentiments qui le tourmentaient et qui partageait son idéal : le désir d'un affranchissement national de l'Ukraine.

« Taras Chevtchenko m'a lu ses poésies manuscrites. Je me suis senti rempli d'effroi... J'ai compris que la muse de Taras avait soulevé le voile qui recouvrait la vie populaire. C'est terrible et c'est doux... C'est le Feu de Prométhée... »

« Taras Chevtchenko est un génie, car seul un génie animé de sentiments profonds peut comprendre quels sont les besoins réels du peuple et de l'homme en général » — écrira plus tard Nicolas Kostomarov.

Il n'a pas été prouvé que Chevtchenko devint membre de la Confrérie, il est en tous cas certain qu'il en fut le porte-parole et l'animateur le plus ardent. Le but que s'était proposé cette société était d'affranchir tous les peuples slaves du joug de l'esclavage et de les réunir en une vaste confédération où les libertés de chacun seraient respectées. Les membres pensaient que l'on pourrait arriver à cette union fraternelle et librement consentie de tous les slaves par les prières et la douce persuasion. Leur devise était « Connaissez la Vérité et la Liberté vous affranchira ». Seul, Chevtchenko prônait la violence,

affirmant que pour arriver à un tel résultat il faudrait prendre les armes et même susciter une véritable révolution.

L'existence de la Confrérie fut bientôt découverte et le 5 avril 1847, alors qu'il revenait de la noce de son ami Kostomarov et qu'il venait d'obtenir le poste de professeur à l'Académie auquel il rêvait, Chevtchenko fut arrêté par les gendarmes.

Dans son rapport au tsar sur la Confrérie, Orlov, chef des gendarmes de la III^e section, déclarait que « en Ukraine la slavophilie s'était transformée en Ukrainophilie, que les membres de la Confrérie voulaient séparer l'Ukraine d'avec la Russie et que, parmi tous ces membres, Chevtchenko était le plus dangereux car, en tant que poète, il atteignait directement les masses populaires. » A la fin de son rapport, il proposait au tsar d'envoyer Chevtchenko « vu sa solide constitution physique » en Sibérie comme simple soldat.

En arrêtant le poète on avait trouvé dans ses valises plusieurs poèmes inédits dans lesquels il s'élevait avec violence contre le tsarisme et l'impérialisme russe, on avait trouvé « le Songe » où il se moquait de la famille impériale en termes fort irrévérencieux et le tsar, indigné, n'hésita pas un instant à se ranger à l'avis d'Orlov.

Après avoir été enfermé quelques temps à la Citadelle Pierre et Paul de St-Pétersbourg, Chevtchenko fut donc condamné (sans qu'il n'y ait eu de procès). Sur l'acte de condamnation, le tsar avait ajouté de sa propre main « avec défense d'écrire et de dessiner » à quoi Bielinsky répondit : « Le tsar a bien fait, mais si j'avais été le tsar, j'aurais puni Chevtchenko encore plus ».

L'EXIL

Chevtchenko fut d'abord envoyé à Orenbourg, puis dans le fort d'Orsk, où il dut commencer une vie de simple soldat. La condition du soldat à l'époque était des plus dures et l'entraînement, les manœuvres, le maniement des armes lui furent d'autant plus pénibles qu'il s'était toujours montré incapable de se plier à une disci-

plaine parfaitement inapte à tout exercice physique ou manuel. L'atmosphère pestilentielle de la caserne et l'impossibilité où il se trouvait de pouvoir converser avec des personnes cultivées ne firent qu'ajouter à ses peines.

La correspondance étant autorisée il ne lui restait plus que ce seul moyen pour rester lui-même, mais cela était encore trop peu. Dans une lettre à la princesse B. Repnine, il écrit : « je traîne maintenant une existence misérable. Vous éclateriez probablement de rire en me voyant. Figurez-vous un soldat de garnison, gauche, mal coiffé, pas rasé, avec de grandes moustaches... C'est moi ! C'est drôle et pourtant cela fait pleurer. Que dois-je faire ? Telle est la volonté divine. N'ai-je pas assez souffert au cours de mon existence ? Il est vrai que mes anciennes souffrances ne sont à côté des présentes que des larmes d'enfant. C'est dur, épouvantablement dur et avec tous ces malheurs il m'est le plus sévèrement interdit de peindre et d'écrire ! Et ici, il y a tant de neuf ! Les Kirghizes sont si pittoresques, si originaux et si naïfs que je ne demanderais pas mieux que de les dessiner... Je deviens fou en les regardant. »

Néanmoins, son passage à Orenbourg n'était pas passé inaperçu et lui avait permis de faire la connaissance de compatriotes, les frères Lazarevsky, ainsi que de quelques officiers qui s'efforceront de lui venir en aide.

Chevtchenko, s'il pouvait en effet admettre l'interdiction qui lui était faite d'écrire, puisque ses vers allaient à l'encontre du gouvernement, ne pouvait pas comprendre pourquoi il lui était également interdit de peindre et de dessiner.

C'est pour revenir sur cette interdiction que ses amis de St. Pétersbourg feront de pressants appels au tsar. Celui-ci se montre inflexible : il ne veut plus entendre parler de Chevtchenko — on usera alors de moyens officieux. Le général Boutakov, commandant une expédition chargée d'explorer les bords, jusqu'ici inconnus de la mer d'Aral, a besoin de cartographes et de dessinateurs capables de faire le relevé des nouveaux paysages.

Lorsqu'en mai 1848 l'expédition se met en route,

Chevtchenko en fait partie en tant que simple soldat sans fonction bien définie.

Le voyage fut long et difficile ; pénible également fut le séjour sur les bords de la mer d'Aral où le climat était inclément et où l'on manquait de nourriture fraîche. Chevtchenko fut atteint de scorbut et durant près de deux ans se sentit plongé dans le plus grand isolement car le courrier n'arrivait pas dans ces régions perdues. Malgré tout, ces souffrances étaient peu de choses comparées à ce qu'il avait dû subir à la caserne. Les officiers se montraient compatissants envers lui, le traitant plus en camarade qu'en soldat et on ne lui demandait rien d'autre que de dessiner — ce dont il avait justement tant besoin. Il effectua ainsi plus de deux-cent aquarelles de reproductions de paysages, dont certaines sont de véritables œuvres d'art.

Lorsque, à la fin de 1849, l'exploration fut terminée, le corps expéditionnaire revint à Orenbourg et, en attendant sa dissolution, resta un certain temps sous l'autorité de Boutakov. Ce dernier n'oublia pas son protégé et l'invita à résider chez lui. On savait bien que la situation de Chevtchenko était parfaitement irrégulière et pourtant, dès le retour de l'expédition, on avait organisé une fête en son honneur. Le général commandant la garnison d'Orenbourg avait lui-même reçu le poète et lui avait demandé d'exécuter son portrait et celui de sa famille. Installé chez l'officier Guern après le départ de Boutakov, Chevtchenko mena pendant quelques mois une vie fort agréable, recevant de nombreuses commandes de portraits ou tableaux et allant jusqu'à se promener dans la ville en costume civil. On ne sait combien de temps aurait duré cette situation s'il n'y avait mis un terme lui-même. Guern avait une femme jolie et coquette à qui un jeune officier faisait assidûment la cour. En dépit des conseils de prudence de ses amis, Chevtchenko décida de mettre le mari en garde et, pour se venger de cette dénonciation, le jeune officier s'empressa d'envoyer un rapport disant que « le 2^e classe Chevtchenko se trouve à Orenbourg où il peint et se promène en civil ».

La III^e section fut bientôt mise au courant de l'affaire, on chercha les responsables et Chevtchenko fut à nouveau arrêté pour être envoyé dans une petite garnison des bords de la mer Caspienne où il devra passer les plus dures années de sa vie.

Le soldat qui arriva le 17 octobre 1850 au fort de Novo-Petrovsk était muni de documents fort défavorables. L'un d'eux le signalait « condamné à servir dans l'armée pour complot politique » l'autre recommandait « la plus grande sévérité envers le 2^e classe Chevtchenko » et ajoutait que « l'interdiction la plus formelle devait lui être faite d'écrire, de dessiner ou de porter sur lui le moindre instrument qui pourrait lui servir à cela ».

Munis de telles instructions, ignorant en outre complètement qui était Chevtchenko, ses nouveaux chefs s'employèrent à appliquer à la lettre les ordres reçus.

Pendant plus de deux ans, Chevtchenko n'avait pratiqué aucun de ces exercices militaires qu'il avait en horreur, il n'avait ici aucun protecteur, était à nouveau mêlé aux hommes de troupe et confié par surcroît à un capitaine, Potapoff, qui prenait un malin plaisir à le tourmenter : « Il lui prenait pour un rien l'envie de retourner et vider ses poches pour voir s'il ne s'y trouvait pas quelque bout de crayon. Il le punissait dès qu'il manifestait un relâchement dans son allure, s'il baissait les yeux ou ne répondait pas comme un vrai soldat... Il l'envoyait même faire des travaux de terrassement » écrira plus tard un témoin.

Il se trouva cependant certains officiers qui finirent par remarquer le poète et le prendre en pitié, ils essayèrent d'améliorer sa situation et lui offrirent au moins un peu de sympathie.

A l'occasion des fêtes de Noël on organisa une séance récréative et l'on monta une pièce de théâtre avec des amateurs volontaires. Chevtchenko y tint le rôle de régisseur, décorateur et acteur et termina le spectacle en dansant le « hopak ». Cela acheva de lui attirer les sympa-

thies et au cours de la réception, suivie d'un bal, organisée par le commandant du fort, on put voir le 2^e classe Chevtchenko mêlé aux invités.

Lorsqu'il avait entendu le verdict prononcé contre lui lors de son arrestation en 1847, il avait répondu :

*Et moi, malgré tout, en silence
Je couvrirai les feuilles blanches.*

Déjà au fort d'Orsk on sait qu'il avait pu composer quelques poèmes, cachant les manuscrits dans ses vêtements ou dans ses chaussures. Ici, de même, il put arriver à écrire à ses amis et il lui arrivait parfois de recevoir du courrier, des journaux ou même un colis, ce qui ne manquait pas d'impressionner son entourage. On commençait maintenant à savoir qui il était, mais l'affaire d'Orenbourg contraignait à la prudence et personne n'osait enfreindre ouvertement les consignes pour venir en aide au poète.

Au printemps 1851, on vit arriver au fort une expédition géologique chargée d'explorer la région. Parmi ses membres, il y avait d'anciens amis de Chevtchenko et ce fut sans trop de peine que ce dernier put partir avec le détachement militaire dont les géologues avaient besoin.

Le retour à la caserne, après ces quelques mois de semi-liberté où il avait pu écrire et peindre à son aise, ne lui fut que plus pénible et le choc brutal avec une réalité détestée le plongea dans le plus profond désespoir.

Quelle put être sa vie à cette époque ? — on ne le sait. On reste sans nouvelles de lui jusqu'à la fin de 1852, lorsqu'arriva au fort une de ses connaissances par l'intermédiaire de laquelle il reprit contact avec le monde extérieur. Quelques fragments de lettres illustrent ses sentiments d'alors : Se souvenant de ses amis d'antan qui partageaient sa jeunesse bohème, il écrit : « Où sont-ils maintenant ? — ils doivent être heureux. Moi seul, tel un fétu de paille, flotte emporté par les flots de la vie... Quelle que soit la direction où l'on tourne son regard, c'est toujours l'ennui que l'on rencontre. Il y

aurait de quoi se pendre, mais il n'y a rien pour se pendre... J'ai grandi esclave et je mourrai sans doute soldat. Qu'importe comment sera la fin, mais qu'elle vienne au plus vite car seul le diable sait pourquoi je vis et cela m'emplit d'un profond dégoût ».

La vie de Chevtchenko à Novo-Petrovsk allait malgré tout connaître une amélioration notoire : au printemps 1853, le commandement du fort fut confié à un nouveau venu, le major Ouskov, homme compréhensif et humain. Il fut profondément touché lorsque, son jeune fils étant décédé peu de temps après son arrivée, le soldat Chevtchenko dressa un petit monument commémoratif sur la tombe de l'enfant et l'orna de fleurs. Dès cet instant, il prit Chevtchenko en amitié et s'employa à lui rendre la vie meilleure.

Il ne put modifier sa condition de soldat, mais il lui ouvrit les portes de ses appartements et lui octroya un bureau où, en dehors des heures de service, il pouvait se sentir « comme chez soi ». Là, Chevtchenko eut toute liberté d'écrire, voire de peindre, à condition de le faire dans le plus grand secret et puisque, selon les paroles mêmes d'Ouskov « ce qui n'avait pas été interdit était autorisé » il commença, tout à fait « légalement » cette fois à s'adonner à la sculpture en se servant de la glaise et de l'albâtre qu'il trouvait aux abords du fort.

Pourtant la bonté d'Ouskov, la compréhension ou l'amitié même qu'il rencontrait désormais autour de lui, ne pouvaient suffire à rassasier son âme assoiffée d'artiste. Les conversations qu'il menait avec son entourage étaient certes amicales, mais combien leurs sujets étaient éloignés de ce qui l'intéressait lui, le poète et le peintre ! Et combien l'Ukraine, qu'il aimait tant, était loin de lui !... Passer des heures avec un compatriote et chanter les chansons de son pays natal pouvait suffire à apaiser un moment sa nostalgie.

Il se faisait maintenant adresser son courrier au nom d'Ouskov et par cet intermédiaire il épanchait ses peines et ses aspirations dans une correspondance

intense. Ses amis ne l'oubliaient pas... ils répondaient à ses lettres et vendaient ses tableaux pour lesquels, de temps à autre, il recevait de l'argent.

En 1854, il eut l'espoir de « légaliser » sa situation en demandant l'autorisation de repeindre l'église du fort. Bien des personnalités de St-Pétersbourg s'adressèrent à la cour en sa faveur, mais en vain : les autorités répondirent : « nous ne pouvons plus importuner le tsar avec Chevtchenko ».

Un autre espoir fut également détruit lors de l'inspection que vint faire au fort un général. A cette occasion, Ouskov et bien d'autres proposèrent de nommer Chevtchenko au rang de sous-officier, mais malgré leurs rapports favorables sur la conduite du soldat, ces efforts furent vains car le poète n'était même pas capable de tenir correctement son fusil.

Puis les années passèrent... entre les exercices quotidiens et la création d'un poème ou d'un tableau, le travail intense, car il comprenait que seule la création artistique le sauverait du désespoir.

1855 vit la mort de Nicolas I^{er}. La fin de son régime despotique et l'avènement d'un nouveau tsar que l'on savait libéral, provoqua un immense soulagement et permit à tous les plus brillants espoirs.

Pour Chevtchenko aussi, ce fut l'espoir d'une vie nouvelle. Des amnisties étaient consenties, certains revenaient d'exil. Pourquoi la chance ne lui sourirait-elle pas aussi ?

Une agitation fiévreuse s'empare de lui, ses lettres se font de plus en plus pressantes et ne sont plus que le cri d'une âme épuisée qui demande enfin grâce :

« Durant huit ans, j'ai souffert en silence... J'ai cru que la patience me permettrait de surmonter tous les obstacles... Les forces physiques m'ont abandonnées, les rhumatismes auront bientôt raison de moi, mais qu'est la maladie du corps face à la maladie de l'âme ?... »

« Dante ne fut que chassé de son pays natal. On ne lui avait point interdit d'écrire son « Enfer » ou de chan-

ter sa Béatrice, mais moi, je fus mille fois plus malheureux que l'exilé florentin... »

On lui répond « ayez courage, la fin est bientôt proche », mais déjà, à Novo-Petrovsk, certains qui ont été comme lui exilés, lui font leurs adieux et retournent à la vie. L'a-t-on oublié? — aux appels incessants le nouveau tsar a répondu « je ne peux pas l'amnistier, il a offensé ma mère ! ».

Chevtchenko devra-t-il donc finir ses jours dans ces terres oubliées? Et tandis qu'à St-Pétersbourg, on travaille lentement mais sûrement à sa libération sous l'égide de la comtesse Tolstoï, lui s'adonne au désespoir et parfois, il s'ennivre.

Enfin, le tsar finit par céder : Chevtchenko sera libre ! Et le 1^{er} janvier 1857, Ouskov lui remet « en cadeau du nouvel an » la lettre d'un ami lui annonçant la bonne nouvelle.

Comme au temps où il avait été affranchi du servage, sa joie ne connaît plus de bornes. Ses lettres débordent d'amour et de reconnaissance. A un ami d'Ukraine, il écrit : « Otaman, si tu savais ce qui se passe ici... Le cosaque est ressuscité ! ».

Il lui faut cependant encore attendre les papiers officiels attestant sa libération. Durant les quelques mois qui suivent, Chevtchenko passe des plus folles espérances au plus sombre désespoir. Tantôt il fait des rêves insensés, le plan de créations littéraires nouvelles, tantôt, il pleure comme un enfant.

Les fêtes de Pâques de cette année-là seront sans doute parmi les plus heureuses de sa vie. Il reçoit des couleurs pour peindre, une boîte de ses cigares préférés et une lettre des étudiants de Kiev qui expriment leur respect et leur foi en lui. Il est maintenant de moins en moins contraint aux exercices militaires et passe le plus clair de son temps en dehors du fort ou dans le jardin du commandant ; il commence à écrire son journal.

Enfin, le 21 juillet, à 11 heures, sa libération lui fut officiellement annoncée.

Le 2 août, il faisait ses adieux et quittait définitivement les rives inhospitalières de la Caspienne, à bord d'un petit bateau de pêcheurs faisant voile vers Astrakan.

LES DERNIERES ANNEES

L'homme qui débarqua le 5 août 1857 à Astrakan avait bien pauvre allure : mal rasé, coiffé d'un vieux chapeau, vêtu d'une pauvre tenue de soldat, chaussé de bottes usées, il n'avait que quelques roubles en poche et un énorme sac à la main.

Il se promena au hasard dans les vieilles rues de la ville, curieux du spectacle nouveau et des scènes qui se déroulaient autour de lui et finit par retrouver une ancienne connaissance : le trésorier qui lui avait accordé une bourse d'études alors qu'il était étudiant à St-Pétersbourg.

La nouvelle se répandit que Chevtchenko était dans la ville et aussitôt on s'empressa autour de lui : anciens compagnons, anciens membres ou partisans de la Confrérie Cyrille et Méthode qui évoquaient les heureux souvenirs de jeunesse, ou simplement des gens qui avaient entendu parler de lui.

La question de son retour fut résolue sans difficultés : son ancien protecteur s'apprêtait à remonter la Volga vers Nijni-Novgorod et s'était fait affrété un bateau privé. Il invita Chevtchenko à prendre place à bord.

Ce voyage croisière lui permit de retrouver le repos physique et moral dont il avait tant besoin. Au milieu du luxe et d'une société cultivée et policée, il se sentait revivre et peu à peu, les derniers souvenirs de sa vie de soldat disparaissaient pour faire place à l'émerveillement d'une aube nouvelle. En même temps, plus on remontait vers le nord, plus sa personne suscitait agitation et remous. A chaque escale, Saratov, Samara, Kazan, des anciennes connaissances ou des amis inconnus s'empressaient autour de lui.

Arrivé à Nijni-Novgorod, il reçut une mauvaise nouvelle : il était bien sûr libéré du service militaire, mais il n'était pas question pour lui de rentrer dans la capitale — on l'avait assigné à résidence à Orenbourg !

Désespéré par ce contretemps inattendu, il confia à son journal : « j'ai connu bien des coups durs, mais c'est quand même une bien mauvaise surprise... Voilà ce qu'il

en sera de Moscou, de St-Pétersbourg, du théâtre et de l'Académie... » — Ses châteaux en Espagne s'écroulaient... il décida cependant de rester sur place et fut bientôt accueilli à bras ouverts par la société de la ville. Pour les fêtes de Noël, il reçut la visite de Chepkine, le plus grand acteur de la Russie de son temps, comme lui ukrainien et ancien serf, qui n'avait pas hésité à faire un long et difficile voyage pour aller saluer Chevtchenko. Cette visite toucha profondément le poète et lui donna, comme il le dit lui-même : « six jours entiers d'une vie pleine et heureuse ».

C'est ici que se place une idylle entre Chevtchenko et une jeune actrice dont il tomba amoureux. Il lui fit une cour pressante et rêva d'en faire sa compagne, mais elle n'avait que quinze ans et le poète s'aperçut bien vite qu'elle ne se servait de lui que pour atteindre la célébrité.

Il fut consolé de cette déception en apprenant qu'il était quand même autorisé à rentrer à St. Pétersbourg à condition que l'Académie se porte garante de sa conduite.

Il reprit sa route vers le nord. Le 10 mai, il arrivait à Moscou. Son mauvais état de santé le contraignit à garder quelques temps la chambre, mais cela ne l'empêcha pas de recevoir de nombreuses visites d'amis et compatriotes, dont la plus agréable fut sans doute celle de la princesse Repnine. Sa santé s'étant améliorée, il offrit un dernier banquet clôturé par l'exécution de chants ukrainiens, et, pour la première fois, il prit le train qui devait l'amener à St-Pétersbourg le 27 mars 1858.

Une heure plus tard, il étreignait son ami Lazarevsky et le lendemain, malgré la neige et le mauvais temps, parcourait à pied la moitié de la ville.

Ses premières visites furent pour tous ceux qui l'avaient aidé durant son exil et avaient contribué à sa libération, parfois même sans le connaître personnellement, tels le comte et la comtesse Théodore Tolstoï. Les milieux artistiques et littéraires lui firent un accueil cha-

leureux et enthousiaste, on le porta en triomphe, on organisa des réceptions et des banquets en son honneur, ce qui lui fera dire : « J'ai bien peur d'être devenu le personnage à la mode de St-Pétersbourg ».

Puis vint l'été et avec lui le calme : chacun partait en vacances et Chevtchenko put trouver le temps de s'adonner à des occupations plus sérieuses.

Logé à l'Académie des Beaux-Arts, ayant de quoi vivre, il commença par apprendre la technique des gravures à l'eau forte. Sans professeur et sans connaissances préalables, il saura très vite dominer ce nouvel art. Il continua également à peindre et à écrire, et pourtant, sous un brillant aspect extérieur, sa vie cachait un cœur profondément malheureux.

Dix ans d'exil ne l'avaient pas ébranlé et les aspirations de sa jeunesse étaient aussi ferventes qu'auparavant. Sensible aux injustices sociales il se passionna pour la question à l'ordre du jour : l'abolition du servage — mais les réformes ne venaient pas assez vite à son gré et il en ressentit une déception profonde.

D'autre part, les réunions et réceptions continuelles qui avaient repris dès l'automne n'arrivaient pas à apaiser son ardent désir d'un bonheur calme et tranquille et il commençait à craindre de devoir finir ses jours dans la solitude :

*« Restes assis tout seul dans ton coin
N'attends surtout pas le printemps
Car plus jamais il ne viendra
Mettre des fleurs dans ton jardin
Et rénover tes espérances... »*

Il se rendit en Ukraine, espérant y réaliser son rêve : se marier, acheter une petite maison sur les bords du Dniepr et y vivre heureux.

Ayant trouvé la maison idéale, il l'acheta et conclut le marché en offrant un banquet — mais au cours de ce banquet, pris de boisson, il critiqua avec violence la politique tsariste. Ces propos furent entendus, Chevtchenko fut arrêté et dut rentrer à St-Pétersbourg. Bien qu'il ne le sut jamais, il lui était désormais interdit de retourner en Ukraine.

1860 fut l'année où sa gloire et sa popularité atteignirent leur apogée. Il put faire publier une seconde édition de son « Kobzar » et cette fois, le critique russe Dobrolioubov reconnaîtra à Chevtchenko le titre de poète que Bielinsky lui avait refusé vingt ans auparavant : « Chevtchenko est vraiment le poète du peuple, nous n'avons rien de comparable chez nous ». Un peu plus tard, le « Kobzar » sera traduit en russe.

Il publia également son autobiographie sous la forme d'une lettre adressée au rédacteur du journal « Lectures Populaires ».

En conclusion, il terminait par ces mots : « ...mes propres frères et sœurs que j'ai évoqués avec tant de tristesse dans mon récit, sont encore aujourd'hui des serfs. Oui, Messieurs, ils sont encore des serfs ! »

Cet appel fut entendu, et quelques mois plus tard, ses frères et sœurs étaient affranchis.

Mais le désir de se marier ne l'abandonnait pas. Il fit la connaissance d'une jeune serve, Likeria, et la demanda officiellement en mariage. Il voulait jouer auprès d'elle le rôle de Pygmalion, l'affranchir, l'instruire et lui faire connaître le bien ; il lui offrit de nombreux présents et engagea un professeur chargé de faire son éducation, mais son choix ne fut pas heureux. La jeune fille en qui le poète voyait son idéal était en réalité intéressée et superficielle et cette idylle se termina bien vite par une rupture définitive.

L'enthousiasme puis la déception qu'il avait connus ne l'avaient cependant pas empêchés de travailler et il avait obtenu le titre de graveur à l'Académie. A cette occasion, il fit une exposition où il présenta entre autres son auto-portrait. Cette œuvre fit sensation et montra au grand jour la force des idéaux nationaux qui l'animaient — on y voyait un Chevtchenko vêtu du costume national ukrainien et ayant toutes les caractéristiques d'un chef Zaporogue, ce qui fera dire aux critiques : Est-ce Chevtchenko ou l'Hetman Dorochenko ?

Il fit également un alphabet illustré destiné aux enfants ukrainiens, qui, malheureusement, ne fut jamais publié et montra son désir de voir l'instruction se propager en Ukraine en donnant le bénéfice de la vente du

« Kobzar » au profit des écoles ukrainiennes du dimanche.

Cependant, son état de santé empirait et il dut bientôt garder la chambre. Le 9 mars 1861, jour de son anniversaire, il reçut de nombreuses visites et télégrammes de félicitations, mais, se sentant mourir, plus que les vœux sincères il attendait avec une impatience fébrile, comme tous, la publication du manifeste annonçant l'abolition du servage, car ce jour-là était aussi celui de l'anniversaire du couronnement du tsar. Cette dernière joie lui fut refusée.

Un des derniers amis qui vint le visiter le vit pâle et chancelant, debout près de la fenêtre. Il demanda :

« Alors ? — Ça y est ? Le manifeste... est-il là ? » — Et, lorsqu'il comprit au regard de son visiteur qu'il n'y avait encore rien, il poussa un profond soupir et dit : « Alors c'est non !... C'est non !... Mais quand viendra donc la liberté ? » puis il cacha son visage dans ses mains et s'écroula au pied de son lit en sanglotant. Le lendemain il s'éteignait.

Le manifeste devait être publié quelques jours plus tard...

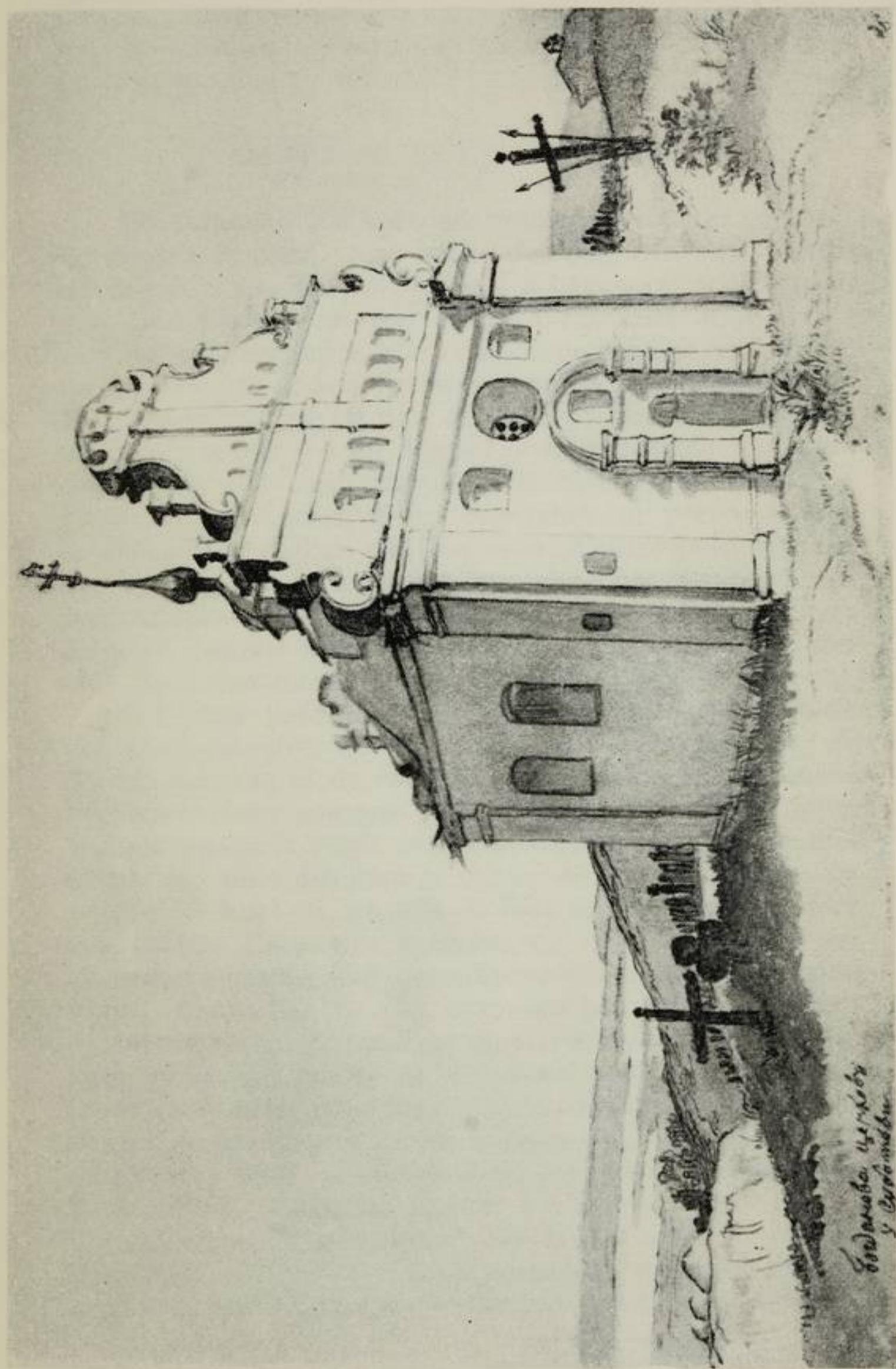
Chevtchenko fut enterré à St-Pétersbourg, où la cérémonie prit une ampleur inattendue.

Quelques mois plus tard, les patriotes ukrainiens demandèrent que son corps repose en Ukraine, sur les bords du Dniepr, ainsi qu'il en avait exprimé le vœu dans son « Testament ».

Tout au long du parcours de St-Pétersbourg en Ukraine, la population se rassembla pour saluer le passage du cortège funèbre.

A Kiev, la cérémonie qui eut lieu dans l'église de la Nativité prit le caractère d'un véritable deuil national ; le cercueil, posé sur une voiture, fut tiré par les étudiants à travers la ville et fut enfin emporté en bateau jusqu'à Kaniw, où on avait choisi de l'enterrer.

Là, aux personnalités officielles et aux étudiants, vinrent se joindre des milliers de paysans venus parfois de très loin, portant des couronnes de fleurs. Durant deux



L'église de Bogdan Khmelnycky à Soubotiv

(4.-X. 1845)

aquarelle

jours, une foule émue vint se recueillir sur la tombe. Chacun apportait avec soi une poignée de terre et lorsque tout fut terminé un véritable tertre, dominant le Dniepr, recouvrait le corps du poète.

LE MIRACLE CHEVTCHENKO

Chevtchenko n'a vécu en homme libre que pendant douze ans et demi et au cours des quarante-sept années de sa vie, il est indéniable qu'il a beaucoup souffert, en son âme plus qu'en son corps. C'est sans doute pour cela qu'on a tendance à le considérer comme un martyr. Ce qualificatif de martyr nous semble pourtant quelque peu abusif et il serait bon de préciser que Chevtchenko, en fait, n'a pas été un éternel souffre-douleur malchanceux comme il s'est complu à le dire. On aimait trop Chevtchenko. Certes, il fut constamment persécuté par la police et le régime tsariste, mais, d'autre part, partout et toujours, il a rencontré sur sa route des hommes compatissants et charitables qui lui sont venus en aide et certains, comme les officiers qu'il a connu durant son exil, n'ont pas même hésité à se compromettre pour lui.

D'aucuns prétendent que Chevtchenko n'est qu'un poète sanguinaire, qui ne rêve que de couteaux, de fleuves de sang et de révoltes — valeurs essentiellement négatives. Nous sommes loin de partager cette opinion, surtout lorsqu'il s'agit plus particulièrement du peuple ukrainien, mais débattre la valeur de la révolution nous semble ici hors de propos. Il faut en tous cas préciser que malgré l'atavisme cosaque qui rejaillit parfois en lui avec violence (pour des raisons d'ailleurs compréhensibles), Chevtchenko n'en demeure pas moins au fond de lui-même un homme profondément humain et bon. Rien ne saurait mieux en témoigner que l'affection profonde qu'il avait pour les enfants, lesquels se pressaient autour de lui dans tous les villages où il passait, ou sa compassion pour les vieillards ou les mendiants auxquels il n'omettait jamais de donner l'aumône.

Oui, Chevtchenko hurle, l'instant d'après, il pleure. Il maudit le Moscovite, mais en même temps on le sent envahi d'une immense tendresse pour son Ukraine

aimée. Il se déchaîne contre son propre peuple ou contre les hommes, mais c'est parce qu'il les aime — et il ne cesse jamais de prier pour que tous vivent en bons frères.

Chevtchenko fut un génie, non pas parce qu'il était capable, dans un salon, d'écrire un poème tout en prenant part à la conversation, mais parce qu'il fut, au sens le plus fort de ce terme, un génie national.

Il le fut en tant que prophète, car sa vision de l'Ukraine et de son avenir ne peut faire l'objet d'une autre appellation. Il le fut aussi parce qu'il réussit cette œuvre inégalable : transformer une masse à demi consciente et inerte en millions d'individus, conscients, debout, prêts à l'action.

Il suffit parfois d'un simple choc, d'une simple vibration pour que tout un appareillage se mette en branle — encore faut-il que quelqu'un appuie sur le bouton qui mettra le moteur en marche. Cela, Chevtchenko l'a fait.

Il l'a fait une première fois, lors de son arrestation en 1847. Il était alors connu dans toute l'Ukraine, mais, comme nous l'avons souligné dans sa biographie, on se contentait de l'écouter assis dans un fauteuil. Pourtant, l'émotion provoquée par la nouvelle de son arrestation fut si forte que le lendemain, les étudiants de Kiev apposaient sur les murs de la ville une affiche sur laquelle on pouvait lire : « Mes frères, l'heure est venue de nous débarrasser de la honte et de l'esclavage ! Notre Ukraine est la proie des ennemis, qui de nous ne lèvera le bras pour la défendre ? — Dieu est avec nous, il nous aidera à bouter les Moskals hors d'Ukraine ! ».

Dès cet instant, le mouvement national ukrainien était entré dans une phase nouvelle.

N'oublions pas que l'Ukraine, autrefois civilisée et fière, par suite des différentes mesures qui l'avaient frappée, n'était plus à la fin du XVIII^e siècle qu'une petite province de la Russie. Les paysans, devenus serfs, avaient oublié « de quels pères il étaient les fils », les nobles étaient pour la plupart devenus les serviteurs fidèles des rois de Pologne ou des tsars de Russie et il semblait bien que la nation et la culture ukrainiennes, en tant que telles, étaient condamnées à disparaître.

Il se trouva quand même certains patriotes qui eurent le courage de réagir contre cet état de choses et les divers courants ou mouvements révolutionnaires qui traversèrent le XIX^e siècle, partis du désir sentimental de conserver pieusement les souvenirs d'un folklore populaire, aboutirent, en 1900, à la création du Parti Révolutionnaire Ukrainien qui proclamait entre autre : « l'Ukraine aux Ukrainiens ! Tant qu'il restera un seul étranger sur notre territoire, nous n'aurons pas le droit de mettre bas les armes ».

Pourtant ces courants d'idées n'atteignaient qu'une partie infime de la population ukrainienne : les intellectuels et les étudiants. Or, lorsque le moment fut venu, dans les années 1917-1921 et plus tard, en 1939 — le peuple ukrainien tout entier était là, les armes à la main, pour défendre sa patrie et ses libertés. Cela, c'est l'œuvre de Chevtchenko. Lui seul avait su trouver les mots qu'il fallait pour atteindre le cœur des masses populaires, qui, seules, font les révolutions.

Il nous faut ajouter encore que le phénomène Chevtchenko est unique en son genre : nulle part au monde un poète n'a fait l'objet d'une telle vénération de la part de son peuple.

Quelques années après sa mort, même les paysans illettrés des campagnes les plus reculées pouvaient réciter son Kobzar. Une grande partie de ses poèmes, mis en musique, font désormais partie du patrimoine national. On trouve son portrait dans chaque maison ukrainienne, son « Testament » est devenu un second hymne national. Que ce soit en Ukraine Soviétique ou en émigration, presque tous les Ukrainiens possèdent un exemplaire du « Kobzar ».

Et si aujourd'hui, en Ukraine, la jeunesse ose parfois se révolter contre le régime et la russification, c'est encore sous l'égide de Chevtchenko qu'elle le fait.

Chevtchenko et l'Ukraine sont devenus indissolubles, et c'est en Chevtchenko que le peuple ukrainien puise la force nécessaire pour réaliser le vœu formulé dans le « Testament ».

KALÉNA UHRYN

II. L'ŒUVRE DE CHEVTCHENKO

Chevtchenko a laissé un recueil de poésies intitulé *Kobzar*, nom familier à tout Ukrainien. Ce recueil est un volume considérable dans lequel, pareil à un microcosme poétique ou un miroir enchanté, se reflète l'Ukraine entière avec son passé et son présent. Dès l'apparition de ce volume, la jeune littérature ukrainienne a pris place parmi les littératures des autres peuples slaves.

Nous disons la « jeune littérature » ukrainienne. Il s'agit d'un terme purement conventionnel qui ne veut nullement dire que la littérature ukrainienne date de cette époque ni même de 1798, quand parut *l'Eneïde travestie*, de Kotliarevsky. Cette date n'est que le point de départ de la période moderne de la littérature ukrainienne, de sa renaissance. Les origines de la littérature ukrainienne remontent au XI^e siècle, période où le peuple moscovite (grand russe), alors en formation s'en servait aussi. C'est la raison pour laquelle les Russes, même aujourd'hui, s'approprient les origines de la littérature ukrainienne comme un patrimoine soi-disant commun.

L'ancienne littérature ukrainienne possède de brillantes pages, parmi lesquelles les Chroniques de Kiev, de la Volhynie et de la Galicie, ainsi que l'Épopée de l'expédition d'Igor gardent un éclat immortel. Mais cette littérature depuis ses origines se servait d'une langue savante, langue dérivée du slavon liturgique, distincte de la langue parlée, populaire. Dans son évolution, cette langue subit des influences variées, se développa, mais garda toujours son caractère distinctif, aristocratique pour ainsi dire, par rapport à la langue vulgaire. C'est

sous les auspices de ce parallélisme linguistique que se développa pendant des siècles, la vie spirituelle de l'Ukraine : les institutions de l'Etat et de l'Eglise, la justice, la science et l'école se servaient de cette langue savante, le peuple usait d'une autre. La littérature écrite employait la première, mais c'est dans la seconde que le peuple créait sa riche littérature orale. Ses chefs-d'œuvre sont ces grandioses chants épiques nommés les *Doumy des Cosaques*, dont M. Alfred Rambaud (1842-1905) parle avec tant d'enthousiasme.

En même temps que s'écroulaient les piliers de l'Etat Ukrainien, par l'abolition de l'Hetmanat et de la constitution des Cosaques, le peuple acquit un nouvel organe d'expression de son indépendance culturelle : les auteurs ukrainiens abandonnèrent l'ancienne langue artificielle, écartèrent la langue littéraire russe et adoptèrent pour leurs écrits la langue vivante du peuple. Ivan Kotliarevsky fut le premier à utiliser cette langue dans la littérature, ouvrant ainsi la période de la renaissance de la littérature ukrainienne.

Ses représentants étaient des novateurs, non seulement par le langage, mais aussi par l'apport d'idées nouvelles ; ils lui imprimèrent une direction saine, ils l'animèrent d'un sentiment humain. Grégoire Kvitka avait introduit dans la littérature, bien avant George Sand et Berthold Auerbach, la vie simple des paysans et découvert, sous les toits de chaume, des sentiments fins et élevés et de haute vertu. Le romantisme a trouvé parmi les écrivains ukrainiens de chaleureux partisans. La riche poésie populaire et le glorieux passé des Cosaques étaient une source inépuisable d'inspiration. Mais pour puiser à pleines mains dans ces trésors, pour lancer un pont durable du passé au présent, bref pour faire la synthèse poétique des aspirations nationales, il fallait un poète génial. Seul un génie pouvait donner à la jeune littérature ukrainienne droit à une place dans la vie du peuple, place que ne pouvaient lui donner des écrivains de talent plus modeste tels que Kotliarevsky, Kvitka, Artemovsky et autres. Ce génie fut Taras Chevtchenko.

Au début de sa carrière poétique, Chevtchenko avait subi l'influence du romantisme alors régnant dans les

littératures russe et polonaise. Il est indiscutable que le poète a commencé par imiter les poètes romantiques qu'il connaissait : Mickiewicz et Joukovsky. Mais cette imitation n'est qu'apparente : Chevtchenko possède ses propres moyens d'expression et traite les sujets romantiques d'une manière bien à lui et le riche trésor du folklore ukrainien lui a fourni une source inépuisable de sujets et de motifs, les croyances populaires relatives au soleil, à la lune, aux étoiles et à l'arc-en-ciel, le monde fantastique des nymphes, des fées, des sorcières et des lutins, se mêlant aux aventures amoureuses, en de gracieux dessins.

A côté du monde fantastique du folklore ukrainien, la poésie de Chevtchenko est dès ses débuts nourrie des souvenirs du glorieux et tragique passé de son pays. On constate chez lui une intensité extraordinaire du sentiment national : le passé historique de l'Ukraine était pour lui non seulement une source de souvenirs élégiaques et de méditations mélancoliques, mais une blessure ouverte et toujours saignante.

Cette conception du passé ukrainien était alimentée dans son esprit par l'historiographie contemporaine et surtout par l'ouvrage d'un auteur anonyme (*Histoire des Ruthènes*) (*Istoria Rusov*) dont le voyageur allemand Kohl, qui visita l'Ukraine en 1838, parle comme d'un livre des plus répandus dans toutes les classes de la société. Selon l'opinion d'une autorité telle que M. Drahomanov, aucun autre livre, excepté la Bible, n'a eu une aussi grande influence sur l'esprit du poète. A côté des documents écrits, Chevtchenko se trouvait à la source même de la tradition orale, étant originaire de la partie de l'Ukraine où se déroulèrent les actes les plus dramatiques des luttes des cosaques et des insurrections populaires. Beaucoup de souvenirs et de chansons composés sur ces événements et leurs héros, s'étaient conservés dans son entourage. Aussi son imagination fit-elle du passé un véritable poème héroïque : image d'un peuple fier et indépendant, combattant pour sa liberté, d'abord contre la Pologne, ensuite contre l'absolutisme et la tyrannie moscovites. La nation ukrainienne, livrée par trahison, tombe vaincue dans ces luttes ; les descen-

dants des Cosaques libres traînent les lourdes chaînes du servage ; les ombres des héros nationaux, luttant pour la liberté, lui apparaissent comme vivantes. A ses oreilles retentit le bruit des batailles ; il devient le barde des Cosaques et il évoque leur glorieux passé : dans des poèmes tels que *Nalyvaïko, la Nuit de Taras*, il peint la lutte contre la Pologne ; dans *Hamalia, Ivan Pidkova*, il étale devant nous la fresque des campagnes guerrières des Cosaques contre Constantinople et les Turcs. Dans son poème : *Les Haïdamaky*, il trace des tableaux saisissants de l'insurrection populaire de 1768, où abondent les épisodes dramatiques.

Son interprétation poétique de l'histoire de l'Ukraine est conforme aux conceptions historiques de son temps. Dans des ouvrages contemporains d'histoire et d'ethnographie : *L'Histoire de l'Ukraine*, de Markevytch, *les Antiquités zaporogues*, de Seresnevski, les œuvres de Kostomarov, Koulich et d'autres, partout on voit la même glorification de l'époque des Cosaques, le même culte des Cosaques Zaporogues, des hetmans, des atamans.

*Ce qui s'est passé en Ukraine
et pour quel idéal elle a lutté...*

Quoiqu'il eût poétisé dans ses premières poésies le passé de l'Ukraine, Chevtchenko ne pouvait s'empêcher de sentir le contraste existant entre la gloire de l'époque héroïque et le triste état de la population d'alors. Déjà, dans ses premiers poèmes, se manifeste fréquemment sa profonde sympathie pour les victimes du servage et les conditions précaires de la vie du peuple. Sa pitié va surtout au sort de la femme, l'être le moins protégé contre l'injustice des conditions sociales et le pouvoir arbitraire du seigneur. L'image de jeunes filles séduites et abandonnées hante la poésie de Chevtchenko depuis ses premiers chants : il a toute une galerie d'héroïnes tragiques de ce genre. Dans son premier grand poème, *Kateryna*, il nous montre le sort lamentable d'une jeune paysanne ukrainienne séduite et abandonnée par un officier moscovite. Elle devient mère, s'attire le mépris de son village, est repoussée par ses parents et envoyée en Moscovie rejoindre son séducteur. La pauvre Cathe-

rine trouve la mort au fond d'un étang, et son fils, recueilli par des mendiants, devient le guide d'un chantre aveugle.

« Catherine » fut suivi d'une série de poèmes et de ballades analogues : *La Nonne Marianne* (Tchernycja Marianna), *La Sorcière* (Vidma), *La Nymphé* (Roussalka), *Lilea* (Le Lys), et enfin du grand poème *La Servante* (Naïmytchka). C'est l'histoire d'une mère qui, ayant exposé son enfant pour le faire adopter par des paysans riches et sans enfants, entre plus tard à leur service et élève son fils. A son lit de mort, elle lui avoue qu'elle est sa mère. Par la pureté de sa forme, sa simplicité et sa grandeur presque biblique, par l'idée profondément humaine de l'expiation d'une faute involontaire, par une vie de travail et d'humiliation, ce poème, nous semble-t-il, devrait être compté parmi les chefs-d'œuvre littéraires du monde entier.

Au premier coup d'œil jeté sur l'œuvre poétique de Chevtchenko, on aperçoit, à partir de 1843, un changement marqué dans le ton et la teneur de ses poésies. C'était l'année de son premier voyage en Ukraine après son affranchissement. Jusqu'alors il n'en connaissait que la rive droite, autrefois soumise à la domination polonaise. Il vit alors l'Ukraine de la rive gauche, l'ancienne Ukraine des hetmans, qui avait longtemps vécu d'une vie indépendante et conservé son aristocratie et dont les nobles fêtaient à présent Chevtchenko comme leur poète national.

Cependant, l'impression générale de l'Ukraine des hetmans remplissait l'âme du poète de tristesse et de déception : là aussi la gloire et la liberté des Cosaques n'étaient plus et le peuple gémissait dans l'esclavage. La noblesse ukrainienne avait oublié les traditions nationales, perdu le souvenir du passé glorieux de son pays, elle était plongée dans un bas matérialisme. Aux yeux du poète apparut une patrie, toute autre que celle dont il rêvait à l'étranger et qu'il idéalisait dans son imagination. A chaque pas il voyait des opprimés, la dignité humaine bafouée, la démoralisation que les meilleurs représentants de la classe dominante ne remarquaient même plus mais qui le blessait lui, l'ancien serf. Dorénavant, rien ne pouvait plus

effacer les images navrantes de l'enfer dans lequel se trouvait ce beau pays.

Tout nous incite à croire que pendant ce séjour en Ukraine, Chevtchenko se lia d'amitié avec quelques-uns des représentants les plus cultivés et les plus avancés de la noblesse et que l'influence de ceux-ci fut à l'origine du changement de ses vues politiques et sociales.

Le passé historique de l'Ukraine lui apparut alors sous une toute autre lumière : l'idéalisme inspiré par l'époque héroïque des Cosaques, fait place à un esprit critique qui découvre les causes du malheur présent dans les fautes des héros nationaux eux-mêmes.

Tandis qu'autrefois Chevtchenko dirigeait ses pointes contre la Pologne et les intrigues des Jésuites, l'ennemi principal devient pour lui à présent la puissance qui a englouti l'Ukraine et la Pologne : c'est la Russie, ou, pour mieux dire, le tsarisme russe. C'est dans l'absolutisme des tsars russes qu'il trouve la cause de tous les malheurs de l'Ukraine, c'est lui qui a détruit ses libertés et qui a introduit à la fin du XVIII^e siècle, le servage. Tout le courroux, toute l'indignation du poète se concentrent sur les deux principaux représentants du tsarisme russe : Pierre I^{er} et Catherine II. Une suite de poèmes, des plus puissants et des plus violents, est dirigée contre ces deux souverains, qui, aux yeux du poète, personnifient le despotisme et la tyrannie.

Les œuvres les plus parfaites au point de vue littéraire, appartiennent à cette période qui va jusqu'à l'emprisonnement du poète en 1847. Parmi les poèmes politiques, il faut citer *La Vision* (Son), *Le Grand Caveau* et *Caucase*, où ses idées politiques sont le mieux exprimées.

La Vision est une satire fantastique, inspirée quant à la forme, par Dante et Mickiewicz, mais dont le fond appartient en propre au poète. Il se voit transporté en rêve de l'Ukraine à Saint-Pétersbourg et décrit le panorama qui s'étale sous ses yeux : c'est d'abord la capitale russe, construite au milieu d'une étendue marécageuse, sur les ossements de milliers et de milliers d'ouvriers-esclaves ; il nous fait assister à une audience du tsar, scène empreinte du plus amer sarcasme ; on voit passer les ombres des Cosaques ukrainiens qui ont péri au cours

de la construction de Saint-Pétersbourg, celle de l'hetman Poloubotok, mort dans la forteresse des saints Pierre et Paul, emprisonné pour avoir défendu devant le tsar Pierre les droits et les privilèges de son pays. Toutes ces ombres accusent Pierre de sa cruauté qui a ruiné l'Ukraine. Le monument de Pierre I^{er}, érigé par Catherine II avec l'inscription : « Au premier, la seconde », glorifié comme symbole de l'empire russe, invincible et victorieux, par Pouchkine dans son poème : *Le cavalier d'airain*, fait naître dans le cœur du poète ukrainien des réflexions bien différentes :

*Ce premier crucifia notre Ukraine,
la seconde donna le coup de grâce à la victime...*

Chevtchenko s'adressant au tsar, « maudit, insatiable », lui demande :

*Qu'as-tu fait des Cosaques ?
Tu as comblé les marais
Avec leurs nobles ossements !
Tu as fondé ta capitale
Sur leurs cadavres martyrisés...*

Dans un de ses plus beaux poèmes, *le Grand Caveau* (1845), trois âmes se voient refuser l'accès du paradis pour avoir commis un crime contre la patrie ukrainienne. L'une d'elle est celle d'une jeune fille qui, jadis à Batourine, avait donné de l'eau au cheval de Pierre, quand, après Poltava, le Tsar regagnait Pétersbourg. L'âme maudite raconte ainsi sa triste aventure :

LA DEUXIÈME ÂME

*Et moi, mes petites sœurs,
On ne m'a pas laissé entrer
Parce que j'ai donné à boire
Au cheval du tsar de Moscou
A Batourine, quand il regagnait
Moscou, après Poltava.
J'étais encore toute jeune,
Quand, une nuit, les Moscovites brûlèrent
Batourine la glorieuse ;
Ils tuèrent Tchetchel,*

Et vieux et jeunes,
Dans le Séïme ils noyèrent.
Moi-même, parmi les cadavres,
Je gisais, dans le palais
De Mazeppa... près de moi,
Ma sœur et ma mère,
Egorgées s'étreignaient encore.
A grand effort et grand'peine,
On m'arracha
Du corps de ma mère...
Alors j'ai tant et tant prié
Le capitaine moscovite
De me tuer moi aussi !
Mais non, on ne me tua pas,
On me jeta comme un jouet,
A la soldatesque.

J'eus grand'peine à me cacher

Dans les décombres de l'incendie.
Dans tout Batourine il ne restait
Debout qu'une maison,
Et dans cette maison on logea
Le Tsar pour la nuit,
Quand il rentra de Poltava.
Moi je portais justement
De l'eau à cette maison :
Il me fit signe de la main
De donner à boire à son cheval.
Et je lui ai donné à boire !
Hélas, je ne savais pas
Que j'avais grandement péché.
A peine atteignais-je la maison
Que je tombai morte sur le seuil.
Le lendemain, le Tsar parti,
M'enterra la petite vieille
Qui seule avait survécu à l'incendie
Et m'avait cachée
Dans sa maison sans toit.
Le lendemain, elle aussi mourut
Et elle pourrit dans sa demeure,
Car il n'y avait plus personne,
A Batourine, pour l'enterrer...

Dans son poème le *Caucase*, Chevtchenko ne s'arrête pas aux paysages merveilleux qui captivaient les « byronistes » russes, Pouchkine et Lermontov ; encore moins s'attarde-t-il aux batailles et aux épisodes romantiques qui ont fourni tant d'heureux sujets à ces deux poètes ; le *Causase*, pour Chevtchenko est l'endroit où :

*...depuis le commencement du monde
le vautour fait subir son supplice à Prométhée :
Chaque jour que Dieu fait, lui creusant la poi-
[trine,
lui arrachant le cœur...*

— symbole de la souffrance humaine et de ses aspirations à la liberté pour laquelle tant de héros ont versé leur sang.

Le poète déplore le sort de son ami, le comte de Balmain, — ce poème lui est dédié — qui a versé son sang « non pour l'Ukraine, mais pour son bourreau et qui a été obligé de vider la coupe moscovite débordante de poison ».

L'indignation du poète se tourne contre le tsar Nicolas I^{er} dont le système d'expansion impérialiste « avait étouffé l'esprit de liberté de la Moldavie aux confins de la Finlande » et « versé une mer de sang et de larmes dans laquelle on pourrait noyer tous les tsars et leurs descendants ». Le poète flétrit la cruauté de ce système d'Etat, qui n'a pour objet que de « construire des prisons et de forger des fers ». Mais il ne s'arrête pas là, il dénonce toute la civilisation contemporaine avec son hypocrisie, sa cupidité, l'esprit de faux christianisme que « les tsars veulent introduire dans leur vaste empire, de la Sibérie inexplorée au Caucase nouvellement annexé », pour « incendier, au nom du Christ, ce doux paradis ».

Cependant le poète ne perd pas tout espoir, il est sûr que : « l'esprit est immortel et libre, malgré les tyrans, et que la parole ne se laisse pas étouffer ». Il sait que « la liberté ressuscitera, même s'il faut encore voir couler des fleuves de sang ».

Si l'on pense que ce poème fut écrit au moment des guerres pour la conquête du Caucase, guerres qui soulevaient l'enthousiasme patriotique des poètes et de toute

la population russe, on comprendra quelle impression sa lecture produisit sur ses contemporains. Ce poème fut une des causes de la cruelle persécution exercée par le tsar Nicolas I^{er} contre notre poète.

Chevtchenko garda toute sa vie cette haine du tsarisme. Il la conserva à travers les années et revint de l'exil en étant toujours le même ennemi du despotisme. Une dizaine de poèmes qu'il écrivit pendant les dernières années de sa vie sont consacrés spécialement aux rois, comme principaux ennemis de la liberté politique, non seulement en Russie, mais dans le monde entier. Cette haine qu'il portait au tsarisme ne peut se comparer qu'à celle qu'il vouait au servage. Pour le poète, les deux phénomènes historiques étaient intimement liés.

Toute une série de ses poèmes, et des meilleurs au point de vue artistique, dépeignent des situations tragiques créées dans le village ukrainien par suite du pouvoir arbitraire du seigneur sur ses serfs. Le sort de jeunes femmes, victimes de la débauche des seigneurs, on l'a vu, l'émut surtout. Ses grands poèmes : *la Princesse* (Knijajna), *le Vagabond* (Varnak), *Maryna*, *Petrus*, et bien d'autres, plus courts, le disent.

Le servage, introduit en Ukraine sous le gouvernement de Catherine II à la fin du XVIII^e siècle, avait rencontré une opposition acharnée. Dans la littérature ukrainienne, le point de départ de cette réprobation morale fut l'*Ode de désolation sur l'esclavage*, écrite en 1787 par le comte Kapnist, connu par le voyage qu'il fit en Allemagne pour y chercher un appui aux aspirations de l'Ukraine. En Russie, elle débute par le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, de Raditchev, publié en 1790. Nous trouvons également, chez un des poètes ukrainiens du début du XIX^e siècle, Houlak Artemovsky, une satire sur les conditions du servage en Ukraine. La confrérie des saints Cyrille et Méthode avait comme but la propagande pour l'abolition du servage. Mais c'est surtout Chevtchenko qui lui porta un coup mortel. On peut faire un rapprochement entre cette partie de son œuvre et la publication de la *Case de l'Oncle Tom* dans la lutte contre l'esclavage en Amérique.

Comme apôtre de la liberté politique et ennemi de

toute oppression, Chevtchenko sort des limites de sa patrie, et même de celles de l'empire russe. Dans son beau poème, *L'Hérétique ou Jean Hus*, on voit l'apothéose du réformateur tchèque, champion de la liberté de conscience. Hus est représenté non seulement comme réformateur religieux, mais aussi comme prophète de l'égalité sociale. Le point culminant du poème — la mort de Hus sur le bûcher — est une vraie glorification de la victoire de l'esprit sur la matière. Le poème : *les Néophytes* nous transporte à Rome dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; il montre une mère qui, dans l'arène, sur le corps déchiré de son fils, martyr chrétien, se convertit à la foi nouvelle. Un des sujets favoris du poète : l'amour maternel sacrifié pour l'enfant, se retrouve dans toute une série de ses œuvres, telles : *La Servante* dont il a déjà été question ; *Maria* où il atteint au tragique sublime, avec l'image touchante de la Sainte Vierge, écrit dans l'esprit naïf des légendes populaires.

Il convient de citer ici l'opinion d'Alfred Jensen, savant suédois, auteur d'une des récentes biographies de Chevtchenko, qui dit : « Taras Chevtchenko a été non seulement un poète national mais aussi un esprit universel, une des lumières de l'humanité ».

Dans la dernière décade de notre siècle, on a étudié surtout les sources du radicalisme du poète et des influences qui ont contribué à la formation de ses idées politiques, et on est arrivé, après une étude approfondie de ses œuvres, de sa correspondance, de ses lectures, à la conclusion qu'il était plus instruit qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors. Possédant le russe, le polonais et le français, ayant beaucoup lu, il avait des connaissances étendues en histoire et en littérature générale. Une intuition géniale l'aidait à comprendre et à résoudre les questions les plus complexes. Vasyl Stchourat, savant ukrainien de Lviv, a démontré que Chevtchenko était très au courant de tout ce qui fut écrit et publié à l'étranger par les émigrants polonais après l'échec de la révolution polonaise de 1830 ; bien qu'il ne faille pas exagérer l'influence de cette littérature sur le poète, il faut noter cependant que sa haine du tsarisme en était plus ou moins alimentée.

Aujourd'hui, dans l'Ukraine soviétique, tout en cherchant à représenter Chevtchenko non seulement comme prophète mais comme idéologue de la révolution sociale, on affirme qu'il était au courant du problème théorique du socialisme et on cherche à prouver qu'il était intimement lié vers 1840, au groupe des disciples de Fourier dont le leader en Russie était Petrachevsky. Il est incontestable, qu'étant entré dans la Confrérie des Saint Cyrille et Méthode, le poète a, dans ce milieu, senti grandir ses sympathies pour la liberté. Mais selon moi, on n'a pas assez insisté sur le fait que, pendant son premier séjour en Ukraine, en 1840, Chevtchenko fréquentait constamment la société des nobles ukrainiens parmi lesquels il y avait, à cette époque, des personnes professant des vues très larges et libérales en politique et qui se préoccupaient des questions sociales. Ses amis les plus proches, les plus intimes, se trouvaient justement parmi les membres de l'aristocratie ukrainienne : les propriétaires Lysohoub, Tarnovsky, la princesse Reptine, le comte de Balmain, le général Koucharenko, qui ne l'avaient pas abandonné dans les moments les plus durs de son existence, au temps de son exil ; leurs lettres, leurs inquiétudes, leurs démarches pour soulager le sort du poète en font foi. Ils l'appréciaient surtout comme poète national et leur amitié eut sur lui une influence incontestable.

Peut-on comme on le répète trop souvent aujourd'hui, considérer Chevtchenko comme le prophète de la révolution sociale ? Ceux qui le prétendent citent certains passages de ses poèmes, surtout de son *Testament*, où le poète fait appel à ses compatriotes pour « briser les chaînes et arroser la liberté du sang de l'ennemi ». Ces gens-là ne veulent pas comprendre que Chevtchenko ne désirait point une révolution sanglante mais qu'il la prévoyait, menaçant les classes dominantes si elles ne se décidaient pas à affranchir les serfs. Il en appelait à toute la nation ukrainienne, aux seigneurs comme aux paysans, priant, suppliant les nobles de renoncer à leurs privilèges héréditaires et cherchant à amener la concorde entre les classes.

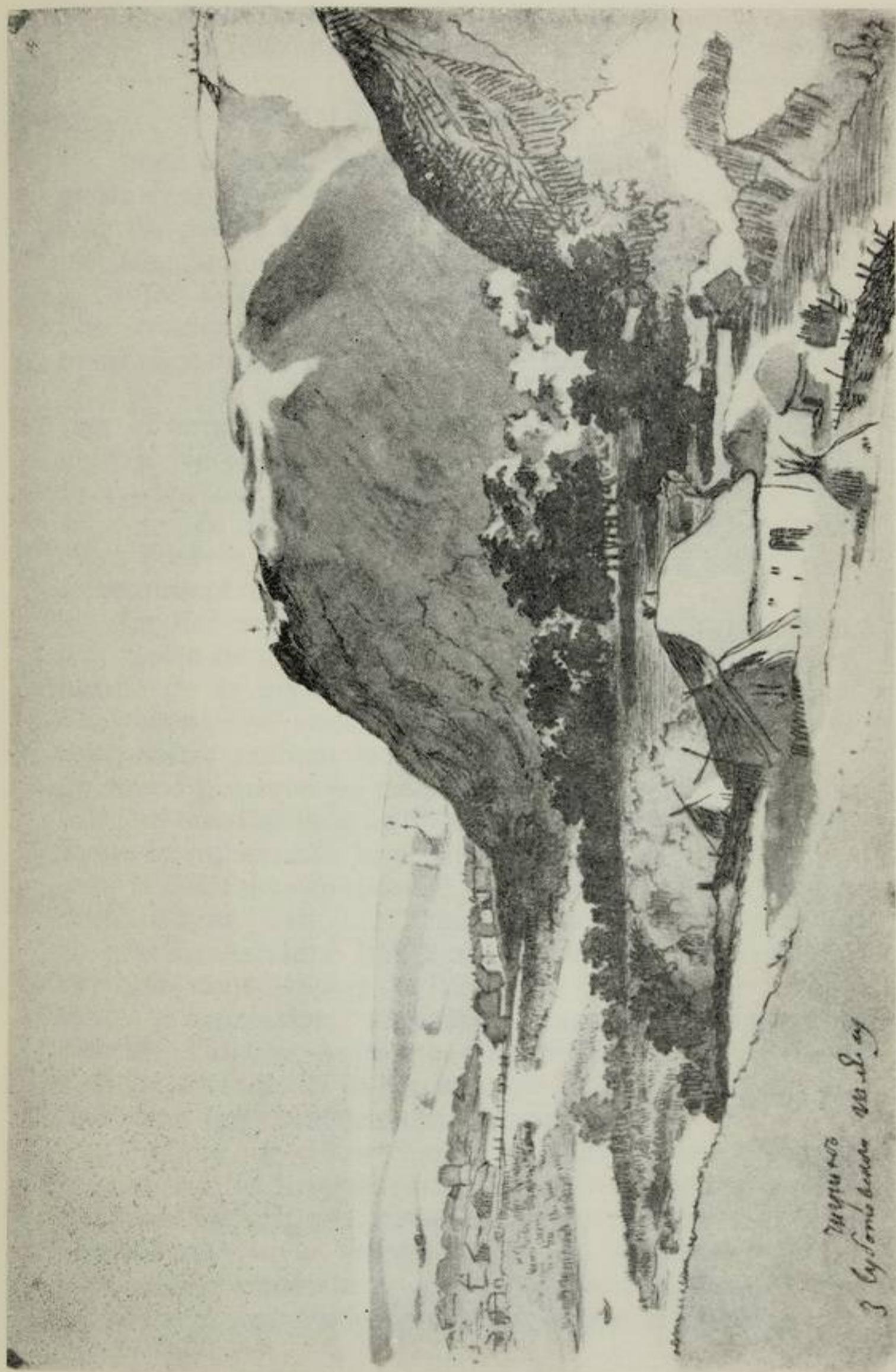
*Mes frères, embrassez le plus faible d'entre vous,
que la mère puisse sourire à travers ses larmes.*

C'est par ces mots que Chevtchenko termine sa célèbre *Épître à mes compatriotes vivants, morts et à naître*. Il l'avait commencée, cette épître, par une sévère apostrophe aux seigneurs ukrainiens :

*Repentez-vous. Soyez humains,
car le malheur vous menace :
ceux que vous avez enchaînés briseront leurs
[fers.
Le jugement viendra. Le Dnieper et les monts
[parleront,
et par des centaines de fleuves le sang de vos
[enfants
s'écoulera dans la mer bleue.
Il n'y aura point de merci :
un frère répudiera son frère,
la mère — son enfant.
Des nuages de fumée incendiaire
voileront le soleil,
vos propres fils vous maudiront.*

Il est clair, par cette évocation prophétique, que les horreurs d'une révolution n'étaient nullement désirées par Chevtchenko. Lui attribuer de la sympathie pour les événements qu'entraîne un bouleversement semblable serait commettre une erreur pareille à celle des critiques polonais accusant l'auteur des *Haïdamaky* d'avoir approuvé les massacres de cette insurrection parce qu'il en avait fait de poignantes images.

Ce n'était point dans la nature de Chevtchenko d'être poussé par esprit de vengeance à exciter à des actions sanguinaires. Ce serait une erreur de considérer sa muse comme instrument de violence. Il faut se rappeler que Chevtchenko était profondément religieux, que la Bible fut dès son enfance son livre préféré et l'était encore au temps de son exil, et que cette influence a laissé une forte empreinte dans son œuvre : non seulement il prend comme épigraphes pour plusieurs de ses poèmes des citations de la Bible, mais il traduit ou paraphrase de nombreux psaumes et fragments des prophètes : toute son œuvre est pénétrée d'une foi sincère en Dieu, idéal suprême de justice et de bonté.



3
Chyhyryne 1845

Chyhyryne vue du côté de Soubotiv

(4.-X. 1845)

aquarelle

*L'âme du poète est immortelle,
immortelle est sa parole créatrice,
en la lisant nous nous sentons vivre d'une vie
[nouvelle
pressentant Dieu et Son ciel.*

Pour celui qui douterait du profond sentiment religieux de Chevtchenko, il suffirait de parcourir l'introduction du poème *Maria*.

Une idée d'amour et de pardon traverse d'un bout à l'autre l'œuvre de Chevtchenko. Ses personnages les plus tragiques, ses martyrs, ses héros les plus cruellement désabusés pardonnent à leurs oppresseurs. Jean Hus prie sur le bûcher pour ses persécuteurs ; les martyrs chrétiens, dans le poème *Les Néophytes*, pardonnent à Néron, leur bourreau ; dans le poème *Varnak*, le malheureux pardonne au séducteur de sa bien-aimée, seigneur de leur village. Cette haute idée du pardon élève l'œuvre du poète au plus haut niveau moral que le sentiment humain puisse atteindre.

Un des écrivains ukrainiens les plus connus, Koulich, poète de grande valeur lui-même, dit que « toute la beauté de la poésie ukrainienne a été révélée au seul Chevtchenko », voulant exprimer par là que personne n'a pénétré comme lui jusqu'aux sources mystérieuses du trésor poétique du peuple et n'a su transformer d'une manière aussi géniale les motifs et les formes du folklore. Toute la richesse de la poésie populaire ukrainienne, depuis la lointaine épopée du XII^e siècle, racontant l'expédition d'Igor, jusqu'aux *Doumy*, rapsodies des Cosaques et gracieux chants lyriques populaires, trouvent leur synthèse dans l'œuvre poétique de Chevtchenko : puissance d'expression, tendresse, finesse de sentiment, richesse d'images, harmonie des rimes, tout s'y retrouve, c'est là le secret de la force magique de cette poésie sur tous ceux qui comprennent l'ukrainien.

L'œuvre de Chevtchenko a exercé une influence énorme sur la littérature ukrainienne et le mouvement national. Le critique russe Apollon Grigoriev a appelé Chevtchenko « le dernier barde et le premier grand poète d'une nouvelle et grande littérature slave. » Ces mots expriment d'une façon très heureuse la place que

Chevtchenko occupe dans la littérature, comme l'évoquent aussi les paroles que Koulich prononça sur la tombe du poète : « tout ce qu'il y a de vraiment humain en Ukraine, dit-il, se groupera sous le drapeau de Chevtchenko ».

Son recueil *Kobzar* est depuis longtemps le livre le plus répandu en Ukraine, c'est une espèce d'Évangile national ; aussi la mémoire du poète est-elle entourée d'un culte exceptionnel et le jour de sa mort (qui se trouve être aussi celui de sa naissance) est depuis longtemps célébré comme fête nationale. Ce culte s'est encore développé durant le dernier demi-siècle. Des monuments lui sont élevés, mais est-il nécessaire de dire que le plus beau et le plus durable de ces monuments lui est élevé dans le cœur de ses compatriotes ?

DMYTRO DOROCHENKO.

III. CHEVTCHENKO PEINTRE

C'est à l'époque où fleurissait le Romantisme que se situe la vie artistique de Chevtchenko, mais, si l'on veut donner une caractéristique immédiate de son œuvre, il faut souligner l'humanisme profond qui s'en dégage. La tragédie de l'homme lui fut facile à trouver et à comprendre — dans son époque et dans son entourage — et Chevtchenko, poète ou peintre, demeura toujours sensible au malheur du peuple, dont il provenait lui-même.

Il n'y a pas très longtemps qu'une étude approfondie de ses œuvres a été entreprise — dispersées qu'elles étaient, pour la plupart, dans des collections privées. Ce n'est qu'en 1939 qu'elles furent réunies à l'occasion d'une exposition au Musée Républicain de Kiev.

En 1951, l'Académie des Sciences d'Ukraine a prit l'initiative d'étudier les œuvres artistiques complètes de Chevtchenko. C'est grâce à cet ouvrage considérable, en quatre volumes, avec une introduction de Butnyk-Siversky, que nous avons pu étudier l'activité de Chevtchenko en tant que peintre.

Nous savons déjà que, dès l'enfance, Chevtchenko a commencé à peindre et à dessiner — malheureusement, il ne nous reste rien de ces premières œuvres. De même, il ne reste rien des premières études qu'il fit à Vilno en 1829, mise à part une copie « Tête de Femme ».

Cependant, l'essor et l'épanouissement de son activité artistique ne commença qu'en 1838, lorsqu'il entra à l'Académie des Beaux Arts de Saint-Pétersbourg.

Durant ses premières années d'études, il subit forte-

ment l'influence de son professeur, Charles Brullov, peintre d'origine française, représentant du romantisme russe. Il commença par recopier les œuvres de Brullov lui-même, puis créa des œuvres personnelles telles « Maria » ou « La diseuse de bonne aventure », qui toutes, sont imprégnées de romantisme et exécutées suivant les plus stricts principes académiques.

Chevtchenko d'ailleurs ne se dépouilla jamais de l'atmosphère romantique et subit même parfois l'influence de Rembrandt, notamment dans les clairs-obscurs, mais ayant souffert et connu lui-même une réalité assez brutale, il commença peu à peu à s'incliner vers le réalisme et à prendre pour thèmes de ses œuvres des sujets tirés directement de la vie.

De même, dans l'exécution des portraits, où ses dons se manifestaient particulièrement, il chercha à introduire des valeurs nouvelles, basées sur l'expression psychologique et l'individualité du sujet. Les principales œuvres qui nous restent de cette époque sont son autoportrait (1840-41) où il donna de lui une image imprégnée de jeunesse et de rêverie et surtout le remarquable portrait d'Elisabeth Keikuwata, exécuté dans des tons sombres et empreint d'une grande douceur. Un peu plus tard, il exécutait pour la princesse Repnine des autoportraits à la plume (1843) et au crayon (1845) — enfin, celui qui est connu comme « Le portrait à la bougie ».

En 1843, lors de son voyage en Ukraine, il conçut l'idée de créer un album « l'Ukraine en Images ». Cet ouvrage, dont le prix de revient aurait du être très bas, de façon à ce qu'il puisse être largement diffusé, devait comprendre une série de paysages ukrainiens et de scènes tirées de la vie populaire. A la fin de 1844, les six premières gravures étaient terminées — c'étaient : « Les Charieurs », « Le Conte », « Les Dons à Tchyhyryne », « A Kiev », « Le Tribunal du Peuple », « Le monastère de Vydubyck ». Là, de même que dans les poèmes qu'il écrivit à cette époque on constate que les sujets de ses œuvres sont inspirés des souvenirs de la gloire passée de l'Ukraine et de la réalité présente et qu'elles furent inspirées à Chevtchenko par l'ardent désir qu'il

avait de sauvegarder et faire connaître son pays, avec sa grandeur et ses misères.

En 1845, il termina ses études à l'Académie. Il n'obtint pas la médaille d'or qu'il avait espérée et qui lui aurait sans doute permis de parachever ses études en Italie car, comme le souligne Taranuchenko dans son opuscule sur ce peintre, malgré de brillantes études (il obtint chaque année une médaille d'argent), Chevtchenko s'éloignait de plus en plus de l'académisme de rigueur pour s'orienter vers le réalisme. Les sujets de ses œuvres devenaient de plus en plus éloignés des sujets en honneur à l'Académie Impériale : « Si, au lieu de Catherine, la paysanne déshonorée, il avait peint une antique vestale ; au lieu de « L'orphelin », le classique « Patrocle », au lieu du « Bandouriste aveugle », « le Prophète Ezéchiél », il aurait pu obtenir toutes les médailles, le succès de ses premières années d'études en était la garantie ».

A son retour en Ukraine, comme membre de la Commission Archéologique, il compléta le programme de son ouvrage « l'Ukraine en Images » et exécuta, outre les reproductions qui intéressaient son travail dans le cadre des études archéologiques, plusieurs reproductions de paysages au crayon, en sépia ou en aquarelles, telles « La Maison de Kotliarevsky à Poltava » ou « La Forteresse de Vasylkivsky à Kiev ».

Durant son exil, où malgré les ordres reçus, il put malgré tout, grâce à ses amis et à la compréhension de son entourage, poursuivre ses activités artistiques, son art connut son plein épanouissement. Placé devant des paysages nouveaux et des scènes nouvelles, il atteignit à une maîtrise et une touche d'une grande sûreté et d'une grande sensibilité.

Sa première esquisse date de 1848 et représente la scène grandiose d'un incendie de steppe et les aquarelles qu'il exécuta durant son séjour sur les bords de la mer d'Aral, comparées à ce qu'il créait du temps où il était à l'Académie, sont remarquables par leurs couleurs riches et nuancées et par la maturité qui s'en dégage. Butnyk Siversky souligne d'ailleurs que « jamais Chevtchenko n'a été si varié dans le choix de ses sujets, si fin

dans le dessin et si riche dans les couleurs que pendant cette expédition... L'artiste et l'érudit se sont réunis dans la même personne, d'où cette harmonieuse union de la fidélité dans le dessin et de l'émotivité dans l'expression ».

Outre ces paysages tels « La nuit au clair de lune sur Kos-Aral », « l'île de Kuh-Aral » ou « la tombe de Dustanov », l'artiste travaille à des compositions de genre en saisissant des scènes de la vie des Kazaks : Kazaks près du feu, Kazaks sommeillant près des poêles, Kazaks sous la tente ou autres, études qu'il transformera en aquarelles à son retour à Orenbourg.

Durant la seconde expédition à laquelle il prit part, étant au fort de Novo-Pétrovsk, il esquissera de nouveaux paysages, où il arrivera à dominer parfaitement le jeu des ombres et lumières. Un peu plus tard, il exécutera plusieurs auto-portraits, seul ou avec des amis, et trois compositions de genre : « Le trio », « Le romani-chel », « Les chansons des jeunes Kazaks ».

Avec la venue au fort du major Ouskov et la liberté relative qui lui fut octroyée, désormais libre de choisir ses sujets il exécutera plusieurs paysages à larges horizons, trois auto-portraits, le portrait de la famille Ouskov et plusieurs reproductions de la forteresse, vue sous différents angles.

Butnyk-Siversky constate alors que : « ce cycle de paysages de Chevtchenko est le sommet de son activité de peintre paysagiste et que ces aquarelles restent sans égal dans l'art contemporain ukrainien ou russe ».

Mentionnons encore, parmi ses œuvres de Novo-Petrovsk, le cycle de compositions de genre connu sous le nom de « La parabole du fils prodigue », où il reprend le thème de la parabole de l'Évangile en l'adaptant à son époque et où il raconte en images la vie d'un homme subissant tous les sévices du régime tsariste sous lequel il doit vivre. Enfin, plusieurs dessins à l'encre de chine dont « Le joueur de cartes », « Dans la prison », que Chevtchenko avait l'intention de faire éditer en lithographie.

Lorsqu'il rentra à St. Pétersbourg, après ces années de déportation qui, pour le peintre avaient été des années

de perfectionnement et d'affirmation d'une personnalité nouvelle, il était devenu un peintre accompli.

Dès son retour, il se consacra à la gravure à l'eau-forte et exécuta plusieurs de ses propres œuvres ainsi que des reproductions de Murillo, Rembrandt, Sokolov ou Brullov, toujours animé par le désir de diffuser les œuvres des grands maîtres.

En 1860, il obtint le titre d'académicien et fut nommé chef de l'atelier de gravure de l'Académie des Beaux Arts.

Son voyage en Ukraine l'année précédente lui avait donné l'occasion d'effectuer plusieurs paysages, mais ses œuvres les plus importantes des dernières années de sa vie restent les portraits, tels ceux de Maksymovitch, recteur de l'Université de Kiev, de Chtchepkine ou du célèbre artiste noir, Aira Oldridge.

Bien qu'inachevée, son œuvre donne, malgré tout, une image précise de sa grande valeur et, si l'on considère l'héritage qu'il a laissé en ayant si peu joui de la liberté, il faut reconnaître que son talent était vraiment exceptionnel.

MARTHA KALYTOVSKA.

IV. CHEVTCHENKO EN FRANCE

(Etudes et traductions)

Poète et guide spirituel du peuple ukrainien, Taras Chevtchenko (Ševčenko) a été connu en France quelques années après sa mort, survenue en 1861.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici une étude exhaustive, mais de marquer simplement les étapes essentielles de la pénétration des œuvres de Chevtchenko en France. Le travail d'Elie Borschak sur « Ševčenko en France », publié par la Société Scientifique Ševčenko à Lviv en 1933, nous a été précieux pour la période allant jusqu'en 1930.

En France, la première mention relative à Chevtchenko date de 1868. Elle est due à l'ethnographe *Antoine Verrier* (1834-1889), qui dans un article paru dans la revue ethnographique « Des Nationalités », signale que le poète Chevtchenko « jouit d'une grande renommée dans sa patrie » (1). D'autre part, un article intitulé « Les Ruthènes en Galicie » non signé, paru dans le journal quotidien « Le Nord », du 14 mai 1870, parle de « la poésie et des chansons du remarquable poète de l'Ukraine kiévienne, récemment décédé ».

L'historien *Anatole Leroy-Beaulieu* (1842-1912), dans ses impressions sur l'empire russe, qui ont constitué, plus tard, l'ouvrage « l'Empire des Tsars » affirme que « le poète Chevtchenko a été soupçonné de songer à ériger la Petite Russie en nation également indépendante de la Russie et de la Pologne » (2).

L'année 1876 nous apporte les premières traductions de Chevtchenko et quelques essais de critiques

littéraires, celle de l'homme de lettres, le baron *Adolphe d'Avril* (1822-1904), qui a visité l'Ukraine et qui, sous le pseudonyme de Cyrille parla dans son « Voyage sentimental dans les pays slaves » du « plus célèbre écrivain ukrainien Taras Chevtchenko, fils de serf, et serf lui-même ». C'est à lui qu'on doit la première traduction de « La nuit de Taras » et des extraits du poème « Hamalia ».

La première analyse substantielle de l'œuvre de Chevtchenko, sous le titre « Le poète national de la Petite-Russie » est due à la plume d'*Emile Durand* (1838-1890), lecteur de français à l'Université de Pétersbourg, elle fut publiée, non sans difficulté dans « La Revue des Deux-Mondes » (3).

Après un rapide aperçu historique de l'Ukraine, l'auteur présente les traits caractéristiques de la vie du poète et analyse son œuvre. Des extraits de « Hamalia », des « Haïdamaky », de « Catherine », de « La servante », du « Soir » et de « Marianne », complètent heureusement cette étude.

Durand fut un des premiers à comprendre le rôle national du poète : « Chevtchenko est devenu pour les Ukrainiens une sorte de palladium vers lequel ils se tournent tous en même temps... Son tombeau est devenu pour les Ukrainiens un lieu de pèlerinage... On aurait grand'peine à trouver dans toute l'histoire moderne quelque chose d'analogue à cette renaissance qui remue les couches profondes d'une nombreuse population, et l'on chercherait vainement ailleurs un poète à qui la foule ignorante, presque illettrée, rende ainsi les honneurs réservés, d'ordinaire, aux sanctuaires religieux ou aux saints... » (op. cit. p. 921-922).

Cette étude traduite en ukrainien, en russe, en polonais et en anglais, a servi longtemps de base aux recherches sur Chevtchenko en Europe.

Faisant écho à l'article de Durand, le « Journal des Débats » du 19 juin 1876 écrit : « Taras Chevtchenko a été pour les Ukrainiens leur Dante », et se demande si sa renommée en Europe sera un jour comparable à celle du poète italien.

Le « Temps » du 21 juin 1876, citant l'article de

Durand exprime le regret que Chevtchenko n'ait pas trouvé de traducteurs dignes de lui, et que de ce fait son œuvre reste inconnue à l'étranger.

Dans l'article intitulé « Poètes-paysans russes », paru dans la « Revue Britannique » et dû à *S. Arnaud*, une place importante est consacrée à Chevtchenko, à sa vie et à son œuvre (1882, p. 531-541).

Benoît Malon (1841-1893) socialiste français, ami de *Drahomanov*, parle de Chevtchenko dans son « Histoire du Socialisme » (1884) (4). Il voit en Chevtchenko le représentant de l'esprit de liberté et de tolérance, opposé à l'absolutisme moscovite et est frappé par la condamnation impitoyable de la politique d'asservissement menée par le régime tsariste, qui se dégage de l'œuvre du poète ukrainien.

C'est en 1893 qu'apparaît Chevtchenko pour la première fois dans un dictionnaire français. Il s'agit du « Dictionnaire universel d'histoire et de géographie » de *M. N. Bouillet* où nous trouvons une notice succincte sur le poète ukrainien.

Dans le « Choix des Poésies Slaves » publié en 1896, par le baron *Adolphe d'Avril*, un chapitre porte le titre « En Ukraine » ; l'auteur y consacre une place importante à Chevtchenko. Pour mieux situer le sujet, ainsi que ses prédécesseurs, l'auteur présente d'abord l'aspect géographique, historique et littéraire de l'Ukraine. En guise de notes biographiques sur Chevtchenko, d'Avril donne la traduction de son autobiographie sous le titre : « La vie de Chevtchenko racontée par lui-même » (pp. 135-143), complétée par les souvenirs de *B. Zaleski* sur Chevtchenko (pp. 143-151).

Ce sont les poèmes historiques qui attirent l'attention de l'auteur, car il apprécie peu les poèmes à caractère national et social tels que « Le Rêve » et « Caucase ».

Pour lui, le génie de Chevtchenko se manifeste de manière la plus éclatante dans « *Hamalia* », dont il donne la traduction. Voici en quels termes il caractérise ce poème : « Il y prend son essor avec autant d'entrain et d'émotion que les Cosaques légendaires, lorsque, dans leurs petites barques, ils s'élançaient témérairement sur

la mer Noire pour venger la Croix contre les infidèles et pour conquérir un riche butin... » (p. 155).

Son étude sur Chevtchenko a eu quelque retentissement. Ainsi, le supplément littéraire du « Figaro » du 9 novembre 1896 a reproduit la traduction de « Hamalia » sous le titre « Révélation poétique ».

D'autre part, il est nécessaire de mentionner un article paru dans « Journal des Débats » signé *Ivan Strannik* où l'œuvre du poète ukrainien est présentée avec une chaleur et une compréhension rares. Il écrit : « Chevtchenko chante le malheur des serfs, la dureté de l'esclavage, les pauvres filles que les seigneurs prennent et abandonnent, tant de tristesses adoucies de patience et de résignation — et l'Ukraine surtout, l'Ukraine aux steppes vastes et mornes, au printemps fleuri de cerisiers dans les jardins autour des maisons blanches » (5).

C'est à *Louis Leger* (1843-1923), l'éminent slavisant français, que l'on est redevable de l'étude la plus détaillée sur Chevtchenko. Titulaire de la chaire des langues slaves au Collège de France, il consacra ses cours de 1905-1906 au « grand poète ukrainien Taras Chevtchenko ».

Un résumé fut publié par la revue « Bibliothèque Universelle et Revue Suisse » (6), puis réédité en 1914 sous le titre « Le poète national de la Petite Russie : Taras Chevtchenko » (7). Ainsi que ses prédécesseurs, L. Leger commence par donner une vue d'ensemble de l'Ukraine et de sa littérature. Une biographie détaillée du poète accompagne les poésies : « Haïdamaky », « J'avais treize ans passés », « l'Épître », le « Caucase ». Pour Louis Leger « Chevtchenko puise directement à la source pure et si abondante de la poésie populaire. Certaines de ses idylles ou de ses élégies ne sont guère que l'interprétation littéraire, la transcription savante des motifs nationaux. Il serait difficile de faire apprécier dans une traduction, ces œuvres si délicates, ces « doumy », ces ballades fugitives, ces fleurs de la steppe si vite fanées quand on les cueille... »

Sa connaissance des littératures slaves a permis à Louis Leger de tracer des parallèles intéressants entre

l'œuvre de Chevtchenko et celle de Pouchkine, Lermontov et Mickiewicz.

Plusieurs publications parues de 1917 à 1919, période de la renaissance de l'Etat Ukrainien, sont axées sur l'aspect politique de l'œuvre de Chevtchenko. La plus digne d'intérêt est celle de *Raoul Labry*, professeur à la Sorbonne. Il évoque Chevtchenko en parlant de la lutte de libération et constate que « C'est autour de son nom que se sont cristallisées les aspirations ukrainiennes... et c'est pourquoi il est bon qu'on le connaisse au moins vaguement en France... » (8).

La première « Anthologie de la littérature ukrainienne jusqu'au milieu du XIX^e siècle » avec avant-propos d'*Antoine Meillet*, professeur au Collège de France, englobe plusieurs traductions des œuvres de Chevtchenko : « La servante », le « Caucase », « La Catherine possède... », « J'étais alors dans ma treizième année », « Je ne suis pas malade », et « Le Testament ».

Mais c'est au poète *Fernand Mazade* que l'on doit les meilleures traductions de deux poèmes de Chevtchenko « Le soir », et « Je n'oublierai... », parues dans la revue « France et Ukraine » (9).

La revue « *Le Monde Slave* », qui commença à paraître en 1917 consacra beaucoup de place au poète ukrainien. Nous y trouvons la traduction en prose de « l'Épître de Ševčenko » due à *Jacques Exemplarski* (10).

En 1930 parut une bonne traduction de « l'Hérétique (Jean Hus) » (11), faite par *Sophie Borschak* et *René Martel* et précédée d'une biographie substantielle de Chevtchenko.

C'est encore le « Monde Slave » qui accueillit l'étude d'*Elie Borschak* « Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle » (12) ; où l'historien a donné une analyse pénétrante du rôle joué par Chevtchenko dans les mouvements « Jeune Ukraine » et la « Confrérie de Cyrille et Méthode ». « Nationaliste et révolutionnaire à la fois — écrit *Elie Borschak* — Chevtchenko avait connu, pendant sa jeunesse, toute l'amertume de l'injustice sociale, puisqu'il était né serf. Il donna un drapeau au mouvement. Chevtchenko a été un partisan déterminé de l'indépendance ukrainienne, ses théories sociales étaient des

plus radicales. Il ne concevait qu'un appel à l'insurrection armée pour redresser l'injustice sociale, se rattachant ainsi à la tradition révolutionnaire séculaire de ces Cosaques Zaporogues qui luttèrent au péril de leur vie, contre tous les oppresseurs, quels qu'ils fussent, ceux de leur classe comme ceux de leur nation ».

L'auteur illustre son analyse par des extraits de traductions de : « A Osnovianenko », « Se dresse dans le village de Subotiv », « La nuit de Taras », « Chyhyryne », « Le rêve », « l'Épître », « le Caucase », « Le Testament ».

Dans la « Vie de Mazeppa », écrite en collaboration avec René Martel, E. Borschak précise l'attitude du grand poète à l'égard de Mazeppa : « Chevtchenko, qui, révolutionnaire par toutes les fibres de son être, professait des idées sociales tout opposées à celles de l'aristocrate Mazeppa, avait voué, cependant, un véritable culte au grand hetman qui voulut libérer l'Ukraine. Il haïssait Pierre de toute sa puissance et ne lui pardonnait pas d'avoir consommé la ruine de la nation Cosaque... » (13). La traduction d'un extrait du poème « Le Grand Caveau » vient à l'appui de ces assertions.

Force nous est de constater que, même dans un ouvrage général sur le passé de l'Ukraine, la figure de Chevtchenko joue un rôle important. Ainsi, *Roger Tisserand*, l'auteur de « La vie d'un peuple : l'Ukraine » (14), considère que « l'œuvre de Chevtchenko est immortelle. En elle se reflètent les aspirations et les rêves de l'Ukraine, ses souffrances et ses espoirs » (p. 321). Et pour terminer, l'auteur s'exclame : « Asservie, privée d'un chef élu, l'Ukraine a trouvé son prophète et son roi dans celui qui, par son génie comme par ses souffrances, par son patriotisme comme par son espérance, est l'image la plus complète, la plus vraie, la plus pure de l'Ukraine » (15).

En 1939, à l'occasion du 125^e anniversaire de sa naissance, plusieurs publications ont rendu un hommage au poète national ukrainien.

« La Revue Prométhée » apporte deux articles : une biographie de Bourdon « La vie miraculeuse de Taras Chevtchenko » (p. 153-163) et une analyse littéraire : « L'œuvre de Chevtchenko », due à *Dmytro Dorochenko*

(p. 164-175). Une traduction du poème « Hamalia » faite par Janus y est jointe.

Dans la revue « Commune » Charles Steber publia une étude biographique et des traductions fort honorables des poèmes « Peu m'importe », « à N.V. Gogol », « Caucase » (fragment) et « Le rêve » (p. 588-601).

Ch. Steber professe une grande admiration pour Chevtchenko : « Par son génie et son humanisme, ce poète appartient vraiment à la littérature universelle. S'il reflète plus spécialement l'âme de l'Ukraine, ses thèmes touchent aux aspirations de tous les peuples. Taras Chevtchenko c'est la revendication éternelle contre l'exploitation de l'homme, l'oppression, l'esclavage ; c'est l'appel enflammé à la lutte pour conquérir la liberté... Il est bon, il est nécessaire que les Français puissent pénétrer l'âme de l'Ukraine. Lire Taras Chevtchenko serait assurément un excellent moyen d'y parvenir. Il complète Gogol » (16).

Plusieurs journaux se firent l'écho de ce 125^e anniversaire ; citons les plus importants : « l'Ere Nouvelle », n° 5 du 9.3.1939 et du 12.5.1939 — « Le 125^e anniversaire de la naissance de T.G. Chevtchenko » ; « l'Ordre » du 11.5.1939 — « Une soirée en l'honneur du poète ukrainien Chevtchenko » ; « Apence Fournier » n° 2, 18 et 42 de 1939 — « Le poète ukrainien Chevtchenko révélé au public français ».

Après la deuxième guerre mondiale c'est une nouvelle phase qui commence pour l'étude de la littérature ukrainienne en France. A l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes des cours d'ukrainien sont assurés par E. Borschak et M. Scherrer.

Un premier manuel « Lectures Ukrainiennes » (17) destiné aux élèves de cette Ecole, dû à Elie Borschak et publié par l'Institut d'Etudes Slaves, contient une brève notice biographique de Chevtchenko ainsi que le commentaire de quelques poésies.

La « Revue des Etudes Slaves » publie régulièrement des comptes rendus de tout ce qui paraît en Ukraine et à l'étranger sur la littérature ukrainienne, et une large part est faite à Chevtchenko. Cette chronique préparée avec minutie et compétence a été assurée par André

Mazon (1921-1924), Antoine Martel (1925-1930), Boris Unbegaun (1931-1964), Elie Borschak (1937-1957) et Marie Scherrer (1958-1964).

A l'occasion du 2^e Congrès des Ecrivains Soviétiques (1955) *Louis Aragon* a consacré un article à Chevtchenko sous le titre : « Intermezzo Ukrainien — Un Pouchkine de l'Ukraine » publié dans « Les Lettres Françaises ». Selon Aragon, Chevtchenko est « le fondateur véritable, l'initiateur du réalisme ukrainien... »

Pour illustrer la vie de Chevtchenko, Aragon a traduit les poésies : « Sans pleurs nos adieux », « Poème à Marko Vovtchok », « Likeria », « Moi, ne nous vantons pas ».

Les études ukrainiennes en France doivent beaucoup à Monsieur *Georges Luciani*, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux. Son ouvrage « Livre à la Génèse du peuple Ukrainien », présenté comme seconde thèse de doctorat à la Sorbonne en 1949, met en évidence le rôle joué par Chevtchenko dans la « Confrérie Cyrille et Méthode », première société politique ukrainienne où « la forte personnalité de Chevtchenko a exercé une action puissante sur la Confrérie. Le « Livre de la Génèse du peuple ukrainien » porte en maints endroits les traces incontestables de son influence, et il peut être considéré, sinon comme l'un des auteurs au sens strict du mot, du moins comme l'un des pères spirituels de cet évangile panslaviste » (18). Cette recherche dépasse le cadre français et représente une réelle valeur à l'échelle mondiale.

C'est Monsieur *Georges Luciani* qui est l'auteur d'une synthèse sur la littérature ukrainienne publiée dans le dictionnaire Quillet. Une place de choix est réservée à Chevtchenko « peintre et poète, patriote passionné, démocrate convaincu, ennemi acharné du tsarisme et du servage, et génial porte-parole de son peuple opprimé... » (19).

A l'occasion du Centenaire de la mort de Chevtchenko (1961) une exposition des livres le concernant a été organisée par la Société Scientifique Ševčenko à l'Institut d'Etudes Slaves, avec l'accord bienveillant de son directeur, Monsieur Roger Portal. Un « Catalogue

des Editions concernant Taras Ševčenko dans les Bibliothèques de Paris » a été édité à cette occasion.

Il y a bientôt un siècle, depuis 1868, que les études sur Chevtchenko se succèdent en France, et elles prouvent que les œuvres du grand poète ukrainien ont traversé les frontières, et ont trouvé des admirateurs en France, berceau de la liberté et du respect de la personne humaine, idées chères à Chevtchenko et au peuple ukrainien.

Espérons que le 150^e anniversaire de la naissance de Taras Chevtchenko renforcera l'amitié entre les deux peuples, et contribuera à mieux faire connaître en France le poète national de l'Ukraine.

Il est indispensable de mentionner le compte rendu très personnel sur le livre d'Eugène Chabliovsky « Le Peuple et la parole de Chevtchenko », dû à la plume du plus éminent slavisant français *André Mazon*, membre de l'Institut et Professeur au Collège de France, publié dans la revue *Europe*, N^o juillet-août 1962. Il écrit : « L'inspiration de ce poète, ardente et franche, est celle d'un homme tout proche de la nature. Son art coule sans effort de la source populaire à laquelle ce fils de la campagne a bu de ses lèvres et non point dans la coupe d'un folklore livresque. Sa poésie est évocatrice et nette comme les portraits et les paysages qu'il a peints, car il était aussi peintre et bon peintre...

Son idéal de justice sociale est celui d'un fils du peuple, de qui les légendes nationales des Cosaques défendant leur liberté ont peuplé l'enfance et l'adolescence. Mais ces légendes ont bientôt cédé la place aux réalités : la vision cruelle d'un servage impitoyable... l'expérience d'une occupation étrangère, alternait entre l'impérialisme tsariste et le pospolitisme polonais, la découverte d'un libéralisme national pactisant trop souvent avec les occupants....

Il est aussi l'écrivain le plus lu et le plus aimé de son pays... Les dons de ce poète paysan sont ceux d'un grand écrivain classique » (20).

1) Paris, 1868, tome premier, p. 314.

2) « Revue des Deux Mondes » du 15 Septembre 1873.



Autoportrait de T. Chevtchenko

(fin août 1845)

dessin au crayon

- 3) Paris, 1876, n° XV, p. 919-944.
- 4) Paris, 1884, p. 1109 et 1239.
- 5) « La poésie russe d'aujourd'hui. Taras Chevtchenko » n° du 16 Avril 1899.
- 6) Lausanne, 1906 ; n° 122, p. 267-287 et n° 123, p. 510-522.
- 7) « La Russie Intellectuelle. Etudes et Portraits ». Paris 1914, p. 149-184.
- 8) L'Ukraine et son poète national Chevtchenko « Mercure de France », n° 458, t. CXXII, p. 371-375.
- 9) Hebdomadaire paraissant à Paris, 5 mars 1920.
- 10) N° 11, Mai 1918.
- 11) « Le Monde Slave », mars 1930, p. 371-388.
- 12) N° d'Octobre-Novembre-Décembre 1930 et Extrait à part, p. 104.
- 13) Paris, 1931, p. 121.
- 14) R. Tisserand s'est servi de la brochure de D. Dorochenko : « Chevtchenko, le poète national de l'Ukraine », Prague 1931, p. 52.
- 15) Paris, 1933, p. 235.
- 16) Taras G. Chevtchenko « Commune », n° 69, p. 588 et 597.
- 17) Paris, 1946, p. 50-54.
- 18) Paris 1956, p. 32.
- 19) « Histoire Générale des Littératures » tome II — Librairie Aristide Quillet. Paris 1961, p. 757.
- 20) « Sur Chevtchenko », extrait de la revue « Europe », juillet-août 1962.

ARKADY JOUKOVSKY

V. NOUVELLE ETAPE DANS LA LUTTE POUR CHEVTCHENKO

Communication faite par l'auteur à Paris le 23-3-1952 au cours d'une session scientifique consacrée à Chevtchenko et organisée par la Société Scientifique Chevtchenko.

Il est étrange et triste de parler d'une bataille pour Chevtchenko à Paris, centre mondial de la pensée humaine libre. Car il ne s'agit pas tant ici, de la lutte, tout à fait naturelle et utile, des idéologies, des courants spirituels, ou des appréciations littéraires autour de la personnalité la plus marquante de notre renaissance nationale, que du droit d'exprimer ce que suggère la conscience du critique et du savant. Dans cette lutte qui dure depuis 1840 ont pris part non seulement Koulich, Bielinsky, Dobrolioubov, Tourgueniev, Drahomanov, Franko, Konysky, mais aussi le chef de la gendarmerie de Nicolas 1^{er}, le comte Orlov, et la censure tsariste ; non seulement Yefremov, Novytsky, Chtchourat, Smal-Stotsky, Zérov, Zaïtsev, mais aussi Zatonsky, Postychev et la section de culture et de propagande du Comité Central du Parti Communiste des bolchéviks d'Ukraine.

Faut-il rappeler quelle est l'importance, sur le plan national, scientifique, politique et éducatif, de la création et du maintien d'une image objective, c'est-à-dire, complète, vivante, de Chevtchenko ?

Et pourtant, on constate que les méthodes et les tendances appliquées à l'œuvre et à la biographie de

Publiée dans l'ouvrage de M. Hlobenko « Critiques Littéraires Scientifiques » — Paris, 1961.

Chevtchenko sont extrêmement représentatives de tout le processus de falsification de notre passé.

Elles font partie d'un plan, soigneusement élaboré, d'inclure tout le processus historique passé et présent de l'Ukraine dans le schéma général russe dont l'Ukraine s'était dégagée au début du siècle.

Ce plan subit des modifications de détail en rapport avec les modifications des circonstances politiques. Dans la mesure où ces modifications sont caractéristiques de l'évolution de tout travail idéologique en Ukraine soviétique, nous estimons utile de nous y arrêter.

Qu'est-ce qui nous donne le droit de parler d'une bataille autour de Chevtchenko ? C'est évidemment le fait que les événements politiques de 1933 dans les territoires soviétiques ont brutalement changé l'état et les possibilités des études littéraires — donc également de celles ayant trait à Chevtchenko — en Ukraine Soviétique.

Le mouvement dirigé contre le « nationalisme bourgeois » proclamé par décret du parti fut le motif de la liquidation de tous les travaux qui avaient un caractère scientifique.

Les publicistes du parti qui s'étaient manifestés jusqu'alors dans les journaux et périodiques envahirent le domaine des publications scientifiques et ils le firent avec la détermination toute prête et officiellement dirigée de les falsifier et de leur donner une vraisemblance scientifique.

C'est justement dans les études sur Chevtchenko — l'un des problèmes les plus cruciaux de la science littéraire ukrainienne, que cette lutte contre les explications véritablement scientifiques des phénomènes et des processus s'est manifestée le plus clairement.

Dès l'installation du pouvoir bolchévique, pendant les premières années de l'existence de l'Académie des Sciences Ukrainiennes une situation curieuse se créa : des études sur Chevtchenko furent entreprises parallèlement d'une part par les savants, d'autre part par les publicistes officiels, notamment Koriak et Ritchytsky, soutenus par le gouvernement. Leur méthode était simple : dans leur présentation de la personnalité de Chevtchenko ils con-

tinuaient la tradition des publicistes populistes de la fin du 19^e - début du 20^e siècle. Cette tradition ne tenait aucun compte des faits rassemblés par Konysky sur la vie de Chevtchenko, et qui témoignaient de sa haute culture et, de ses relations avec l'élite intellectuelle, notamment avec les seigneurs ukrainiens les plus en vue. Elle ne tenait pas non plus compte de la valeur de Chevtchenko sur le plan national et le traitait en « moujik-autodidacte » que le « destin accablait » continuellement, sans le laisser s'élever jusqu'aux sommets. A ce jugement se mêlèrent les appréciations subjectives et tendancieuses de Tourguéniev et Drahomanov qui répandaient le mythe d'un Chevtchenko « poète issu du peuple ».

V. Koriak, le premier, commença par publier des articles attaquant vigoureusement les ouvrages des spécialistes ukrainiens. Il constatait sarcastiquement que pour les savants ukrainiens de 1920, en particulier Hrouchevsky et Yefremov, « Chevtchenko — c'était l'âme de « l'ukrainisme » et s'indignait des travaux nouveaux faits par de jeunes spécialistes pour qui « Chevtchenko n'était pas un moujik, mais un académicien ! » Rejetant les recherches de l'Académie, Koriak affirmait que Chevtchenko était le « poète des paysans », le « poète des valets de ferme » dont l'âme était simple, sans malice, proche de chaque servante campagnarde, et surtout de chaque ouvrière. Ses conclusions évidemment étaient nouvelles : « Nous sommes des hommes d'un autre siècle que Chevtchenko, et ce n'est pas en lui que nous pourrions puiser les nouveaux slogans et les idées directrices neuves ».

A. Ritchytsky, dans son ouvrage « Taras Chevtchenko à la lumière de l'époque », adoptant la vieille conception populiste, essaye d'introduire une argumentation « marxiste ». Pour lui, Chevtchenko était un « poète-serf, le chantre des masses laborieuses, le porte-parole du prolétariat dans la société des serfs ». Affirmations qui tendaient à rabaisser systématiquement au niveau du moujik, tout ce qui avait été dicté à Chevtchenko, non par ses origines, mais par la largeur de ses idées et par une profonde clairvoyance du passé historique et du présent.

« L'étroitesse d'esprit national, écrit Ritchytsky, s'exprime de façon tout à fait classique chez Chevtchenko. Son épître aux compatriotes donne des exemples de sagesse moujik, tel ce conseil aux compatriotes : « Chacun dans sa maison possède sa vérité, sa force et sa liberté ». Ce « chacun dans sa maison possède sa vérité, sa force et sa liberté », dit-il, contient toute l'essence de la philosophie paysanne, philosophie limitée par un enclos qui sépare du monde entier cette « petite maison dans un bosquet » et « un verger de cerisiers autour de la maison ». Par ses idées sur la femme, sur la famille, Chevtchenko n'a pas dépassé le niveau de la philosophie paysanne. En tant que serf et adversaire du servage, le poète ne pouvait s'élever contre les superstitions et la philosophie fruste de sa « communauté vêtue de bure ».

Ici, pour les bolcheviks, Chevtchenko en tant que poète à l'échelle nationale, en tant que leader qui mène vers des *perspectives inconnues* (rappelons-nous les récits de Kostomarov et de Koulich) n'existe pas. Ici la négation est basée sur un abaissement conscient du rôle de Chevtchenko.

Cette interprétation « marxiste » et « prolétarienne », fut imposée par les critiques officiels même aux savants, déjà vers 1920. Elle n'eût d'abord aucun succès, et les milieux scientifiques poursuivirent leurs travaux sous le feu de ces assauts. Cependant l'attaque contre l'étude scientifique des œuvres de Chevtchenko se préparait.

Ritchytsky, dans le VUAMLIN, (Association Ukrainienne des Instituts Lénino-Marxistes) de triste mémoire, éduquait tout un groupe de critiques « marxistes » qui avaient la prétention de devenir des chercheurs « d'un type nouveau ». Ce groupe, avant d'être liquidé physiquement en 1937-1938, joua un rôle effectif dans la destruction de la recherche académique, par ses travaux officiellement patronnés.

De la Révolution Nationale, jusqu'au début de 1930, il exista un curieux rapport de forces. Les publicistes de gauche, les national-bolchéviks, tels Khvylovy ou Semenko, le leader des futuristes, rejetèrent totalement le poète — ne connaissant pas son vrai visage et refusant celui qu'on leur présentait, tandis que le représentant le

plus éminent de la vieille école des publicistes-populistes, S. Yefremov, se plaça aux côtés des jeunes savants sur la voie d'une étude approfondie, réellement scientifique de Chevtchenko.

Après la révolution et malgré bien des difficultés, un front pour l'étude scientifique de Chevtchenko fut créé. N'en surestimons pas les possibilités : même dans les conditions de ce qu'il est convenu d'appeler « l'ukrainisation » (1923-32) il ne fut pas possible de développer les travaux sur Chevtchenko. Malgré tout, la concentration des cadres de chercheurs, jeunes et vieux, autour de l'Académie des Sciences, des chaires d'enseignement et de recherche et l'existence de plusieurs maisons d'édition, permirent des conditions de travail impossibles à imaginer avant la révolution.

Dans la publication des œuvres de Chevtchenko on peut citer les réalisations suivantes : édition des œuvres poétiques en 1925 et en 1927, sous la rédaction de l'académicien S. Yefremov et de M. Novytsky ; la publication du « Journal » en 1927, et de la correspondance, en 1929. Rappelons enfin la mise au point rédactionnelle de textes de O. Dorochevych, Fylypovych, Yakubovsky, Navrotsky, Plevako, Tykhovsky, Chamraï, Eisenstock, Rouline, Bahry et de beaucoup d'autres.

Ces ouvrages constituèrent jusqu'au début de 1933, un apport précieux dans l'étude de la vie et de l'entourage du poète, surtout par l'utilisation de sources qui n'avaient pas été accessibles aux chercheurs avant la révolution.

Dans la lutte pour dégager le vrai visage de Chevtchenko, les travaux effectués en Ukraine de 1918 à 1932, firent front commun avec ceux des savants de l'Ukraine Occidentale et de l'émigration qui pouvaient publier plus librement leurs œuvres mais qui, par contre, n'avaient pas la possibilité d'utiliser les archives et ne possédaient pas des sources aussi riches que les savants de l'Ukraine Soviétique.

Ici, il faut accorder la première place à « l'Édition complète des œuvres de Taras Chevtchenko », réalisée par l'Institut Scientifique Ukrainien de Varsovie.

Après avoir imprimé les meilleurs textes, pour

l'époque et les possibilités, textes rédigés par un grand érudit : le prof. Zaïtsev, cette édition présenta, à côté de variantes, de remarques sur le texte et de renseignements bibliographiques précieux, une série d'articles dûs en particulier à D. Antonovytsch, Léonide Biletsky, I. Bryk, Volodymyr Dorochenko, Dmytro Dorochenko, P. Zaïtsev, E. Malaniuk, O. Lototsky, S. Smal-Stotsky, D. Tchyjevsky. Ils réalisèrent systématiquement un but très net : donner de Chevtchenko, poète et penseur politique à la hauteur de la culture qui lui était contemporaine, une image neuve, fraîche, c'est-à-dire, exempte des traits que la science soviétique rejetait. Malheureusement ni l'intéressant travail de S. Smal-Stotsky « T. Chevtchenko. Interprétations » (1934) qui dévoile la signification de beaucoup de poèmes de Chevtchenko à partir du contexte, d'après d'autres œuvres et en employant la méthode philologique, ni « La vie de T. Chevtchenko », fruit de nombreuses années de travail de P. Zaïtsev, qui est sans doute la meilleure des biographies actuellement connues et qui fut saisie la veille de sa parution à Lviv en 1939 par les forces de l'occupation, ne connurent la diffusion qu'ils méritaient.

Les enquêtes des spécialistes dont les noms ont été cités ici, tout comme certains travaux de V. Chtchourat, B. Lepky, F. Kolessa, M. Motchoulsky, E. Pelensky et autres, posèrent également le devoir d'étudier à fond les œuvres et le style de Chevtchenko en mettant en lumière des problèmes nouveaux et des discussions fécondes. Le travail de 1930 à 1940 prit une signification particulièrement importante de ce côté de la frontière, car en Ukraine, en raison de causes politiques, un tournant terriblement défavorable venait de s'amorcer dans la lutte pour Chevtchenko.

A partir de Janvier 1933, par décret de Moscou, la politique d'autonomie culturelle de l'Ukraine Soviétique fut déclarée dangereuse et une vaste offensive contre la science ukrainienne commença, ce, dont les études sur Chevtchenko en subirent les conséquences.

La déportation de S. Yefremov et de M. Novytsky, la destitution de toute une série d'autres savants, un contrôle strict de ceux qui restaient encore (Doroch-

kevytch), la nomination aux postes de directeurs de l'Institut Chevtchenko de personnes qui n'avaient rien de commun avec la science (S. Pylypenko et E. Chabliovsky) furent des événements extérieurs qui eurent un effet funeste sur les études sur Chevtchenko en Ukraine Soviétique en 1933-34.

Depuis, les livres sur Chevtchenko qui paraissent de temps à autre doivent être reconnus « canoniques », c'est-à-dire approuvés par l'appareil supérieur de propagande. Puis, quelques années plus tard, on les déclare faux, nuisibles (et à chaque fois « nationalistes ») et d'autres livres les remplacent, donnant, pour ainsi dire, une imagerie d'icône, au-delà de laquelle il est dangereux de se risquer.

Dans les études sur Chevtchenko de 1934-37, les œuvres « canoniques » furent : « Les thèses du Comité Central du Parti Communiste des bolchéviks d'Ukraine » élaborées par V. Zatonsky, A. Khvyła, et E. Chabliovsky ; le livre « T. H. Chevtchenko et sa signification historique », du même Chabliovsky, et les « Œuvres poétiques » éditées en 1934 sous la rédaction de Khvyła et Chabliovsky.

Les « Œuvres poétiques » de 1934 suffoquaient sous le poids des commentaires à l'élaboration desquels avait été appelé un groupe de jeunes collaborateurs de l'Institut de Littérature. Se basant sur les « thèses du Comité Central du PC des bolchéviks d'Ukraine » déjà citées, on écrivit des commentaires et des articles qui affirmaient que Chevtchenko était « un grand poète paysan », « un révolutionnaire-démocrate », mais que par la condition de serf qu'il connut dans sa jeunesse, il possédait toutes les caractéristiques du « paysan borné ». C'est pourquoi il n'était pas un adversaire conséquent de la religion et défendait l'idéal de la propriété, de la révolution spontanée, de la révolte. C'est par son « étroitesse d'esprit », disaient-ils, que l'on peut expliquer son bref enthousiasme pour le romantisme national dont il fut guéri grâce à l'influence des révolutionnaires démocrates russes : Hertzen, Tchernychevsky et Dobrolioubov. En fait, Chevtchenko fit leur connaissance en

1858, moins de trois ans avant sa mort, alors que ces jeunes astres venaient à peine de se lever !

Ce schéma constitue une tentative d'unification de la conception de Ritchytsky avec l'influence des démocrates russes, imposée officiellement pour la première fois. Bielinsky y figure encore en tant que personnage qui, par hasard, n'apprécia pas Chevtchenko à sa juste valeur. Mais le début de l'incorporation de Chevtchenko dans le schéma de l'histoire de la révolution russe avait commencé.

L'étape suivante, ce furent les années d'avant-guerre, quand parurent de nombreux articles nouveaux et plusieurs éditions des œuvres de Chevtchenko à l'occasion du jubilé de 1939. Ils étaient d'autant plus nécessaires que les « combattants » pour un Chevtchenko purifié des déformations bourgeoises nationalistes, auteurs des thèses déjà citées : Zatonsky, Khvyla, Chabliovsky (de même que Koriak et Ritchytsky) avaient déjà disparu du firmament. Avec eux, disparurent également sans laisser de traces tous les livres où leur nom était cité. Il est vrai que ce n'était pas une grande perte pour la science !

Pendant ces années, un nouveau schéma de l'histoire russe, à tendance impérialiste, commença à prendre corps à Moscou. Tout ce qui concernait l'histoire des peuples faisant partie de l'U.R.S.S. devait s'y conformer. Les hommes d'état de l'histoire russe : Ivan Kalita, Ivan le Terrible, Pierre I^{er}, eurent droit à une réhabilitation. Quand à l'Ukraine, seul Khmelnytsky fut réhabilité pour avoir contribué à l'union de l'Ukraine à la Moscovie, tandis que l'anathème du régime tsariste contre Mazeppa fut officiellement renouvelée.

Tout cela, évidemment, obligeait les collaborateurs de l'Institut de Littérature à adapter Chevtchenko aux directives nouvelles.

Il y eut cependant quelques rares exceptions. Le texte du recueil en un volume publié à l'occasion du 125^e anniversaire du poète et les poèmes édités en cinq langues en 1939, sous la direction d'Alexandre Biletsky, Serge Maslow, Pavlo Tytchyna ont été les meilleurs parmi ceux publiés jusqu'alors. A Moscou, l'arménienne

Marietta Chaghinian fit paraître en 1941 le recueil d'articles « Taras Chevtchenko » où, mises à part la phraséologie et les interprétations officielles, mises à part quelques erreurs, nous trouvons une étude sérieuse de documents nouveaux sur la vie et l'œuvre de Chevtchenko. Le seul fait que le livre n'ait pas paru en Ukraine donna à l'auteur la possibilité de concevoir une image complète, objective, du poète qui n'était pas détaché de son entourage, ni enfoncé dans le cadre étroit du « serf-autodidacte ».

Parmi les nombreux articles parus à l'occasion du 125^e anniversaire de Chevtchenko, le travail de O. Bilet-sky sur Chevtchenko et la littérature européenne occidentale furent incontestablement précieux. La conférence admirable de M. Rylsky sur les procédés artistiques de la poésie de Chevtchenko, qui, dans d'autres conditions, aurait pu être une étude importante, n'alla pas au-delà de quelques pages de la « Gazette Littéraire » de Kiev.

En 1939, c'est le recueil consacré « A la mémoire de T. Chevtchenko » et publié par l'Académie des Sciences de l'Ukraine Soviétique qui devint le modèle à suivre et I. Steboun, chef de file des spécialistes de Chevtchenko, se basant sur la thèse jubilaire de la « Pravda » de Moscou (6.3.39) « Un grand fils du peuple ukrainien » : déclara : « La poésie de Chevtchenko reflète l'idéal de la révolution démocratique russe de 1860 à 1870 ». Steboun, suivant le schéma élaboré par les spécialistes russes de l'époque, parle de « réalisme révélateur critique du poète révolutionnaire démocratique », et, après avoir répété la thèse de Ritchytsky : Chevtchenko — « poète propagandiste des idées révolutionnaires démocratiques de la révolution paysanne », il « précise » tout à fait la thèse officielle : « Les mots d'ordres révolutionnaires lancés par les démocrates révolutionnaires russes, affirmés dans les discours de Tchernychevsky, devinrent les thèmes des poèmes de Chevtchenko ».

Le livre de N. F. Bieltchikov « Taras Chevtchenko. Esquisse critique et biographique » poussa la falsification encore plus loin. L'auteur affirma que Chevtchenko « était proche du leader de la démocratie révolutionnaire Tchernychevsky et de Bielinsky et de Dobro-

lioubov. Par les côtés puissants de sa conception du monde, il fait partie de la pléïade des précurseurs de la social-démocratie russe ».

Il ne mentionne pourtant aucun fait qui aurait pu prouver cette parenté. (Chaghinian prouve que Chevtchenko, déjà âgé, connaissait Tchernychevsky et avait une influence sur lui — et non l'inverse). Mais ne voilà-t-il pas un bel argument qui réduit au silence n'importe quel opposant : « L'amitié du démocrate-révolutionnaire panrusse Tchernychevsky et du poète révolutionnaire national ukrainien Chevtchenko a été la préfiguration de l'union contemporaine des peuples ukrainien et grand-russe ».

La méthode essentielle de ce livre, intéressant à sa manière, c'est de rassembler des expressions de consonance plus ou moins semblable, à l'occasion de faits tout à fait différents et d'établir de cette façon un « front commun » — par exemple, Chevtchenko et Bielinsky. A côté de cela on trouve des « affirmations » dictées non par la logique et les faits historiques, mais par les besoins du jour (que personne n'osera contester), par exemple : « Chevtchenko ne concevait pas la littérature ukrainienne isolée des richesses de la littérature mondiale et de la littérature russe. Dans son œuvre, il a donné un exemple éclatant de la façon dont il faut concilier l'intérêt national avec l'intérêt panrusse. Ce n'est pas en vain que A. M. Gorki voyait l'importance de Chevtchenko dans le fait qu'il fut un poète non seulement ukrainien, mais aussi panrusse ».

Voici un autre exemple concret : en parlant du « Rêve » (1844), Bieltchikov dit :

« Les contemporains saisirent rapidement l'idée révolutionnaire et antigouvernementale de cette satire. Bielinsky, par exemple, vit immanquablement dans le « Rêve » la condamnation du tsar et de la tsarine et en parla dans une lettre à Annenkov au début de décembre 1847. L'étudiant V.P. Masliy, d'orientation radicale, dans une lettre à Chevtchenko, le 10 septembre 1859, tout comme Bielinsky, a apprécié ce poème. « Le dernier ouvrage dont j'ai fait l'acquisition, c'est le « Rêve ». *C'est une satire géniale, reflétant si habilement les vices des courtisans de St-Petersbourg, punissant si sévèrement nos tortionnaires, dévoilant les blessures de notre Ukraine* ». (Les seigneurs ukrainiens réactionnaires furent terriblement indignés par le « Rêve ») (Bieltchikov).

Il en résulterait que Bielinsky tenait en haute estime le poème de Chevtchenko. Regardons comment il en parle exactement : dans le livre « P.V. Annenkov et ses amis. 1835-85 ». Editions Souvorine. S.P.B. 1892, à la page 604 et suivantes, cette lettre est publiée :

« J'ai pris des renseignements sur Chevtchenko, écrit Bielinsky à Annenkov, et je me suis convaincu de ce qu'en dehors de la religion, la foi est une chose qui ne vaut rien. Vous vous rappelez qu'un ami croyant me disait qu'il pensait que Chevtchenko était un homme digne et admirable. La foi fait des miracles, transforme en hommes des ânes et du bois, donc elle peut faire peut-être de Chevtchenko un martyr de la liberté. Ce « khakhol » radical a écrit deux pasquinades. En lisant l'une d'elles, l'empereur riait aux éclats. Et vraisemblablement l'affaire se serait ainsi terminée et l'imbécile n'aurait pas souffert uniquement parce qu'il est un sot. Mais quand l'empereur a lu la deuxième pasquinade, il a eu un accès de colère. Et c'est facile à comprendre lorsqu'on sait en quoi consiste la finesse d'esprit slave quand elle est dirigée contre une femme. Je n'ai jamais lu ces pasquinades et aucune personne de ma connaissance ne les a lues (ce qui prouve entre autres, qu'elles ne sont nullement méchantes, mais seulement plates et sottes), mais je suis sûr que la deuxième pasquinade doit être épouvantablement affreuse et j'en ai déjà mentionné la cause. Chevtchenko a été déporté au Caucase comme soldat. Je ne le plains pas : si j'avais été son juge, je n'en aurais pas fait moins. Je nourris une aversion personnelle pour les libéraux de cette sorte. Ce sont des ennemis de toute sorte de succès. Par leurs sottises impertinentes ils irritent le gouvernement, le rendent soupçonneux, et prêt à voir la révolte là où il n'y a absolument rien... ».

Voilà comment se présentent les faits historiques dans l'appréciation du professeur Bieltchikov.

Après les années de guerre marquées par un « libéralisme » relatif, survint l'année 1946 où le Comité Central du PC des bolchéviks d'Ukraine décida délibérément de falsifier l'interprétation de l'histoire de la littérature ukrainienne voir le « Traité d'histoire de la littérature ukrainienne » publié par l'Académie des Sciences de l'Ukraine Soviétique sous la direction de S. Maslow et E. Kyryluk.

Dès lors, ce fut la fin de toute possibilité d'une recherche objective sur la littérature ukrainienne ne faisant pas partie intégrante de la littérature « pan-russe » (d'après l'expression de Gorki).

Bientôt, la campagne politique de lutte contre le « cosmopolitisme apatride » mit fin aux études sur les relations des phénomènes littéraires ukrainiens avec le monde occidental.

Le cadre des possibilités d'étudier Chevtchenko se resserra encore plus. Il fut déterminé par les slogans politique, dont voici un exemple :

En 1949, l'organe du parti et du gouvernement à Kiev, « l'Ukraine Soviétique », écrivait :

« C'était un grand amour enflammé que celui de Taras Chevtchenko pour le génial peuple russe. Il puisait avidement à la source féconde de la culture russe le meilleur de ce qu'avait créé le génie du peuple russe. Taras Hryhorovytsch avait une considération profonde pour Herten, Dobrolioubov et Tchernychevsky et s'instruisait auprès d'eux. Les grands révolutionnaires-démocrates russes furent les amis idéologiques les plus proches de Chevtchenko. En s'appuyant sur l'aide fraternelle de ses amis russes, le serf-paysan Chevtchenko s'éleva très haut, jusqu'aux cimes de la culture mondiale »... (« *Radianska Oukraïna*, le 24 Avril 1949).

Tout comme jadis où dans les biographies des XIV^e et XV^e siècles, il fallait éliminer les faits réels pour les remplacer par des formules consacrées, de même, aujourd'hui, il ne reste plus qu'une ombre pâle du personnage de Chevtchenko. Tout ce qui le liait au peuple ukrainien et à l'histoire ukrainienne, tout ce qui influença l'évolution de ses idées en tant que poète national, tout ce qui détermina la hardiesse exceptionnelle de son jugement sur la situation passée et présente de l'Ukraine, tout cela est soigneusement éliminé.

La silhouette de Chevtchenko en tant que poète ukrainien reste en suspens. Dans sa biographie on parle à peine de ses séjours en Ukraine. Toute l'atmosphère où est né le recueil, décisif dans son œuvre, « Trois Années », recueil où il se révèle dans toute sa grandeur, disparaît. Même le rapport du chef des gendarmes, dans les documents d'archives, est falsifié lorsqu'il évoque des motifs ayant trait à l'indépendance de l'Ukraine et à l'influence des poèmes de Chevtchenko sur son entourage.

On ne parle pas de son entourage. On n'ose nommer personne, à part quelques membres de la Confrérie de St Cyrille et Méthode, tels le « libéral » Kostomarov et le « nationaliste bourgeois » Koulich mentionnés accessoirement. On suggère l'idée de leur hostilité personnelle au poète — ce qui est en contradiction avec les faits. Les biographes ne peuvent faire état des mémoires de Koulich, bien que c'est là que l'on trouve le plus de

renseignements sur Chevtchenko avant l'exil, et Koulich, en tant que premier critique et interprète de Chevtchenko, est sous interdit politique.

Il ne convient pas de parler des séjours à Yahotyne chez les Reprine, les Zakrevsky, les Lyzohoub, etc...

Les rapports du poète avec Bielinsky sont traités selon le schéma indiqué par Bieltchikov : il ne faut point rappeler l'hostilité de Bielinsky à l'égard de Chevtchenko. Par contre, un moyen facile de sortir d'une situation absurde a été trouvé : les critiques anonymes des journaux russes de l'époque et lorsqu'elles sont favorables à Chevtchenko, sont attribuées automatiquement à Bielinsky (en dépit du bon sens).

Nous trouvons le même vide lorsqu'il s'agit de l'exil de Chevtchenko. Les chercheurs ukrainiens n'ont pas le droit de rappeler ses relations, ses amitiés, sa correspondance.

La personnalité de notre grand poète reste muette, cachée derrière un faisceau de citations bien filtrées et de formules répétées à satiété du genre de celles que l'on a pu lire dans l'article de Bieltchikov :

« On sait combien Taras Chevtchenko vénérât Pouchkine et Gogol... Tchernychevsky et Dobroloubov » ..., ou bien Chevtchenko « menait la lutte contre les nationalistes ukrainiens ».

De nos jours, les publications soviétiques sur Chevtchenko ne sont que des documents prouvant que l'Union Soviétique cherche à réaliser ce que déjà le comte A. Orlov, chef du corps des gendarmes, avait conseillé à l'époque à Nicolas I^{er}.

« Les savants ukrainiens doivent faire preuve de la plus grande circonspection lorsqu'ils touchent à la nationalité et à la langue de l'Ukraine ou d'autres territoires soumis à la Russie. L'amour de leur pays natal ne doit pas prévaloir sur l'amour de notre grande patrie, l'empire. Ils doivent éviter tout ce qui pourrait nuire à l'amour que l'on doit à l'empire, en particulier, la description des prétendus malheurs actuels opposés à l'ancien, soi-disant exceptionnel, bonheur des races soumises ».

M. HLOBENKO.

Adapté par MYROSLAVA MASLOW

VI. TRADUCTIONS DE POESIES

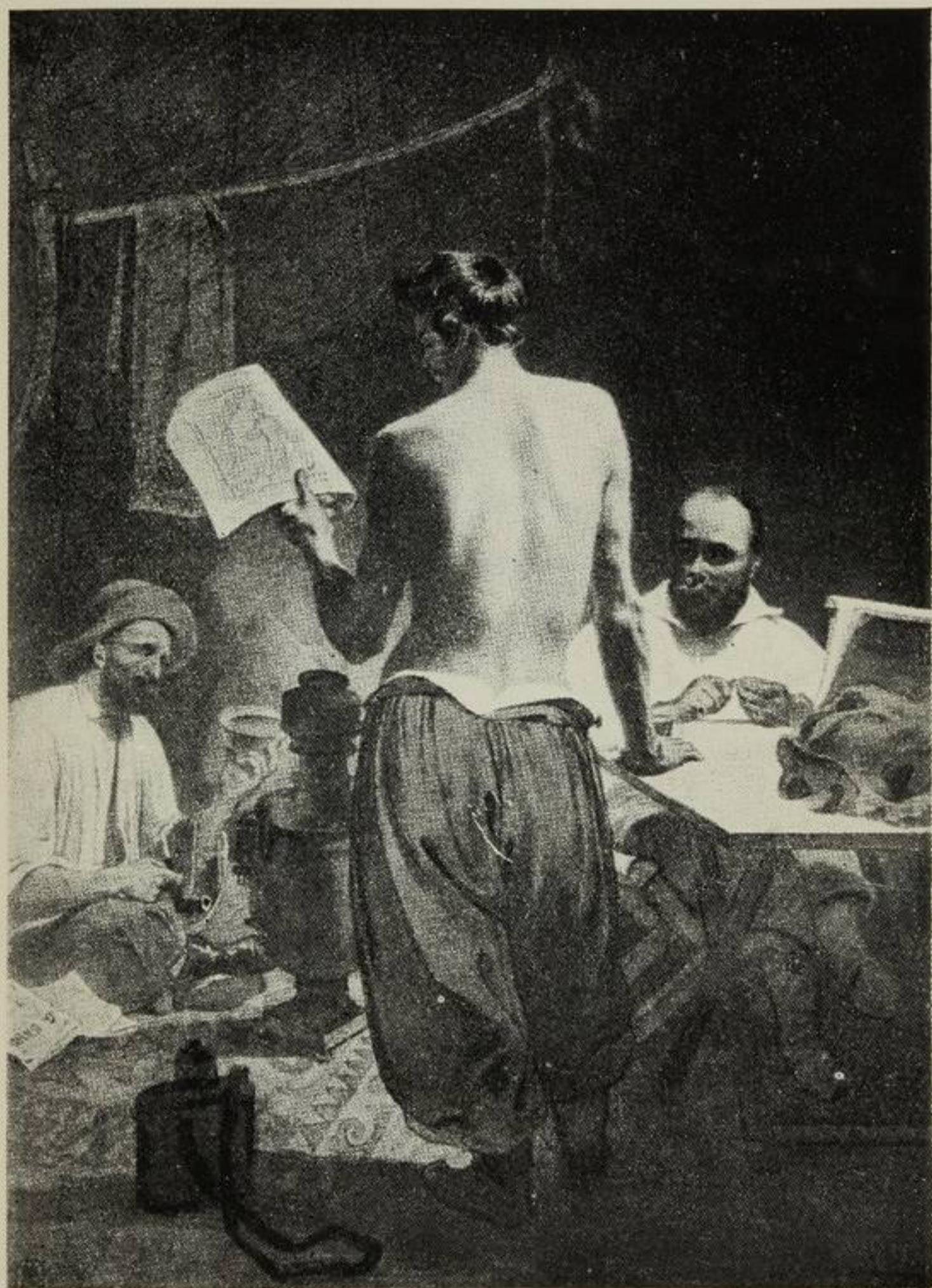
L'EAU COULE...

L'eau coule vers la mer bleue
L'eau coule sans fin...
Et c'est en vain que le cosaque
Cherche où est son destin.
Il est parti droit devant lui
Tandis que jouait la mer
Que jouait son cœur
Et qu'une voix lui disait :
« Où t'en vas-tu à l'aventure ?
Et pour qui as-tu donc quitté
Le père, la vieille mère
Et la douce jeune fille ?
Ailleurs, il y a des étrangers
Ailleurs la vie te sera dure
Et tu ne trouveras personne
Pour partager tes larmes et tes pensées ».
Il est maintenant au bord du rivage
Tandis que joue la mer.
Il croyait rencontrer la chance,
Il n'a trouvé que la douleur.
Les goélands volent vers l'autre rive
A jamais hors d'atteinte.
Il pleure. Les ronces et les épines
Ont couvert les chemins.

Jadis en Ukraine
 Les canons grondaient.
 Jadis les Zaporogues
 Savaient s'imposer,
 S'imposer, conquérir
 Gloire et Liberté.
 Tout a passé. Seules dans les steppes
 Les hautes tombes demeurent.
 Ces tombes si hautes
 Où reposent à jamais
 Les corps blancs des cosaques,
 Enveloppés de pourpre.
 Les hautes tombes dans les steppes,
 Noires comme des montagnes,
 Parlent avec le vent de la liberté.
 Témoins de la gloire d'antan,
 Elles s'adressent au vent,
 Tandis que le petit-fils
 A travers la rosée
 Porte sa faux et reprend leur chant.
 Jadis en Ukraine le malheur dansait
 Le chagrin à l'auberge
 Faisait passer à la ronde
 L'hydromel et l'eau de vie,
 Jadis en cette Ukraine
 Il faisait bon vivre !...
 Evoquons ces temps-là
 Le cœur en sera soulagé.

II

Au-delà des lagunes, de noirs nuages
 Voilent le soleil et le ciel,
 La mer bleue, tel un fauve,
 Rugit, hurle et gémit,
 Elle s'engouffre dans le Dniepr...
 « Holà ! les gars, à vos barques !
 La mer roule ses flots,
 Nous partons en course ! »
 Les Zaporogues se pressent en foule,
 Les barques couvrent la lagune.



Chevtchenko avec des amis sous une tente

(1851)

sépia

« Roule tes flots, ô mer ! »
Entonnent les Zaporogues.
Autour d'eux les vagues bouillonnent,
Hautes comme des montagnes,
Ciel et terre ont disparu.
Le cœur défaille, mais la tempête
Est complice des Zaporogues.
Ils rament en chantant,
Les mouettes les accompagnent.
A leur tête leur otaman
Les conduit à sa guise :
Il arpente la barque,
A sa bouche sa pipe éteinte,
Il regarde de tous côtés
En quête de butin.
Roulant sa moustache noire,
Rejetant sa longue mèche,
Il lève son bonnet, les barques s'arrêtent.
« Que l'ennemi périsse !
Ce n'est pas à Synope, seigneurs,
Vaillants compagnons .
Mais au sultan en personne
Que nous rendrons visite ».
« D'accord, père-otaman »
Répondent-ils en hurlant.
« Merci à vous » il remet son bonnet.
A nouveau la mer bouillonne,
A nouveau le long de la barque
L'otaman reprend sa marche,
En silence il regarde les vagues.

(1839)

Traduit par Edith Scherrer

L'HERETIQUE (JEAN HUS)

(Introduction)

A Safarik

De méchants voisins ont incendié
La maison toute neuve et belle
De leur voisin : au feu ils se sont chauffés,
Puis sont allés dormir.
Mais la cendre grise, ils ont oublié
De la disperser au vent.
Elle reste, la cendre, à la croisée des chemins,
Et dans son sein couve
Une étincelle du grand feu.
Elle couve et ne s'éteint pas,
Elle attend qu'on la ranime, comme un vengeur
Attend son heure,
La mauvaise heure. Elle couvait, l'étincelle,
Elle attendait toujours,
Au carrefour vaste et large
Et commençait à pâlir.
Ainsi les Germains ont incendié
La grande maison, et la famille,
La famille des Slaves, ils l'ont dissociée ;
Sournoisement, ils ont lâché
Le cruel serpent des luttes fratricides.
Des flots de sang coulèrent,
Eteignirent l'incendie,
Et les Germains se partagèrent
Les tristes décombres
Et les orphelins.
Ils grandirent dans les fers,
Les fils des Slaves,
Et oublièrent dans la servitude
Ce qu'ils étaient au monde.
Mais, dans les décombres de jadis,
L'étincelle de fraternité couvait.
Elle couvait, elle attendait

Des mains fortes et hardies.
Elles vinrent. Alors jaillit,
Du plus profond des cendres,
La belle flamme, le cœur hardi,
Les yeux d'aigle intrépides.
Tu as allumé, O sage,
Le flambeau de la liberté
Et de la vérité.
Des Slaves la grande famille,
Dans les ténèbres de la servitude,
Tu as dénombré jusqu'au dernier :
Tu n'as compté que des cadavres
Il n'était plus de Slaves. Tu t'es dressé
Sur les grands charniers,
Sur les carrefours du monde,
Tel Ezéchiël.
Et, O miracle ! Les cadavres se levèrent,
Ils ouvrirent leurs yeux.
Le frère étreignit son frère
Le doux mot d'amour
Et ils se dirent
Pour l'éternité.
Dans une seule mer se jetèrent
Tous les fleuves slaves.

Gloire à toi, ô sage
Tchèque qui sus être slave !
Toi qui n'as pas laissé périr
Au gouffre germain
Notre vérité ! Ta mer,
Celle des Slaves, la nouvelle,
Ainsi sera déjà pleine,
Et ta barque voguera,
A toutes voiles,
Avec un bon gouvernail.
Elle naviguera sur la mer libre
Aux larges vagues.
Gloire à toi, Safarik,
Dans les siècles des siècles,
Toi qui as réuni dans une seule mer
Tous les fleuves slaves !

Reçois aussi dans ta gloire
Ma pauvre obole,
Ma *douma* indigente

Du saint Tchèque,
Du grand martyr,
Du glorieux Hus.
Accueille-la, mon père,
Et moi, doucement,
Je prierai Dieu
Que tous les Slaves deviennent
De bons frères,
Fils du soleil de la vérité,
Et qu'ils deviennent des hérétiques
Tel que celui de Constance,
Le sublime hérétique.
La paix au monde ils donneront
Et la gloire éternelle...

(1845)

Traduit par Sophie Borschak et René Martel

AU VILLAGE DE SOUBOTIV

Au village de Soubotiv, il y a
Sur une haute colline
Le sépulcre de l'Ukraine.
Large, profond.
C'est l'église de Bogdan.
C'est là qu'il priait
Pour que le Moscovite partage
Avec le cosaque, le meilleur et le pire.
Paix à ton âme, ô Bogdan !
Il n'en est rien ;
Tout ce qu'ils ont vu
Les Moscovites l'ont enlevé.
Ils ont détruit jusqu'aux tombes ;
Ils cherchaient de l'argent ;
Tes caveaux ils les déterrent
Et t'insultent
De n'y rien trouver en récompense !
Voilà, Bogdan !
Tu as perdu la malheureuse
Ukraine esseulée !
Et voilà ta récompense.
L'Eglise et son caveau
Il n'y a personne pour la réparer
En cette même Ukraine
Qui, avec toi,
Ecrasa les Polonais !
Les batards de Catherine
Envahissent comme des sauterelles.
Ainsi donc, Zinovie,
Toi l'Ami d'Alexis !
Tu as tout donné à tes amis
Et ils demeurent indifférents !
Ils disent, vois-tu que tout cela

Etait à eux
Qu'ils l'ont seulement loué
En pâturage, aux Tartares
Et aux Polonais... C'est vrai, peut-être !
Qu'il en soit donc ainsi.
Ainsi se moquent de l'Ukraine
Les gens qui sont d'ailleurs.
Ne vous moquez pas, vous étrangers !
L'église et son caveau
S'écrouleront et de dessous
Se lèvera l'Ukraine.
Elle dissipera les ténèbres de l'esclavage ;
La vérité illuminera le monde
Et en liberté prieront
Les enfants des esclaves.

(1845)

Traduit par Olga Repetylo

LA SERVANTE

(Prologue)

Un dimanche de grand matin
Le champ s'était couvert de brume ;
Dans la brume, sur une tombe
Comme un peuplier se penchait
Une femme encore très jeune
Qui pressait sur son sein quelque chose
Et conversait avec la brume.

« O brume, brume —
Mon destin de misère !
Pourquoi ne me caches-tu pas
Ici au milieu de la lande ?
Pourquoi ne m'étouffes-tu pas
Dans la terre ne m'enterres-tu pas ?
De mon lot cruel, pourquoi,
De ma vie, pourquoi
Ne me délivres-tu pas ?
Non ne m'étouffe pas, brume si chère !
Cache-moi seulement dans le champ
Afin qu'aucun ne sache ni ne voie
Quelle est mon infortune ;
Je ne suis pas seule au monde
J'ai encore père et mère...
J'ai encore... La brume si chère
Brume chère, ma sœur !
Mon enfant ! mon fils,
Mon fils qui n'est point baptisé !
Ce n'est pas moi qui le baptiserai
En ce temps de malheur !
D'autres gens le feront,
Moi je ne saurai pas
Comment ils t'appelleront... Mon enfant !
Je fus riche autrefois...
Ne me maudis pas, pour toi je prierai,
Je pleurerai et par mes larmes
Des cieus eux-mêmes je t'obtiendrai
Un sort heureux et je te l'enverrai ».

Par le champ elle est allée, sanglotant
De la brume elle s'est enveloppée
Et à travers ses larmes, tout doucement
Elle a chanté la chanson de la veuve,
D'une veuve qui dans le Danube
Avait enseveli ses fils :

« Oh, une tombe dans le champ,
Là-bas marchait une veuve,
Là-bas elle errait en marchant,
Cherchant une fleur vénéneuse.
La fleur vénéneuse elle ne la trouva pas.
Et deux fils elle enfanta
Dans un châle de soie les langea
Et sur le Danube les porta :
« Calme, calme Danube !
Fais jouer mes enfants
Et toi, banc de sable jaune
Donne de quoi manger à mes enfants ;
Et baigne et linge
Et couvre de tes ondes ! »

(1845)

Traduit par Marie-France Jacamon

EPITRE

*Aux morts, aux vivants,
à ceux qui ne sont pas encore nés,
à mes compatriotes, à ceux qui sont en Ukraine
à ceux qui n'y sont pas
mon épître amicale.*

*« Si quelqu'un dit : j'aime Dieu
et qu'il n'aime pas son frère
celui-là est un menteur ».*

ep. Jean IV.20

Et monte la nuit et monte le jour
La journée que Dieu donne est finie.
Voici de nouveau les hommes fatigués
Et voici que tout repose.
Moi seul comme un maudit
Et le jour et la nuit je pleure
Aux carrefours où s'amasse le monde,
Et personne qui ne me voie,
Qui ne me voie ni me connaisse.
Ils sont devenus sourds et ils n'entendent pas ;
Entre eux, ils échangent leurs fers
Ils marchandent la justice.
Ils méprisent le Seigneur.
Ils attellent les hommes
A un joug qui leur pèse.
Ils labourent avec peine
Ils sèment péniblement
Mais que va-t-il pousser ? Regardez
Quelle sera la moisson !
Reprenez vos esprits hommes à demi humains
Fols enfants que vous êtes !
Contemplez votre paradis paisible
Votre patrie,
Ouvrez votre cœur, aimez
La grande ruine
Défaites-vous de vos chaînes, devenez frères !
Dans un autre pays
N'allez pas chercher, n'allez pas demander
Ce que vous ne trouverez
Pas même dans le ciel... et d'autant moins
Dans le champ d'à côté !

Chacun dans sa maison trouvera sa justice
Et sa force et sa liberté !
Il n'est pas deux Ukraines au monde
Il n'est pas d'autre Dniepr,
Mais vous pressez vos pas vers un autre pays
En quête d'un bien qui soit vraiment le bon
D'un bien qui soit sacré « Liberté ! Liberté ! »
Fraternité des frères ! Voilà que vous avez trouvé
Que vous avez porté d'un champ étranger
Que jusque dans l'Ukraine vous avez apporté
La grande force des grandes paroles,
Et puis c'est tout. Vous criez à voix forte
Que Dieu vous a créés non
Pour que devant l'injustice
Vous incliniez la tête
Mais vous l'inclinez comme vous l'incliniez autrefois
Et vous écorchez à nouveau
Vos frères, semeurs de sarrasin,
Qui ne peuvent pas voir ;
Et afin de voir, vous, le soleil de la vérité
A nouveau vous courez
Vers la contrée allemande et jamais vers une autre.
Ah, si vous emportiez avec vous
Tout votre misérable avoir
Les biens volés par vos aïeux
Le Dniepr alors resterait orphelin
Délaissé dans ses collines sacrées !

(1845)

Traduit par Marie-France Jacamon

PSAUMES DE DAVID

(Extraits)

Bienheureux l'homme
Qui refuse le conseil pernicieux
Il s'éloigne de la route du mal
Et ne s'assied pas auprès du cruel.
Mais dans la loi du Seigneur
S'instruisent son cœur
Et sa volonté et il se tient —
Comme planté
Dans un bon champ
Au bord de l'eau
L'arbre qui verdit
Couvert de fruits. Ainsi mûrit
L'homme dans le bien.
Les traces même des malicieux
Et des impurs disparaissent
Comme la cendre que dans l'air
Le vent éparpille.
Ils ne ressusciteront pas du tombeau
Avec les Justes, les maudits,
L'œuvre des justes se renouvelle,
L'œuvre des maudits périt.

II

Dieu d'amour,
Est-ce pour l'éternité
Que tu m'oublies, détournes ton visage,
Et m'abandonnes ?
Quand cesserai-je de torturer mon âme
Et de souffrir dans mon cœur ?
Quand l'ennemi cruel cessera-t-il
De me regarder
Et de rire ?... Sauve-moi,
Sauve mon âme.
Que l'ennemi malin ne dise pas
« Je l'ai vaincu »
Car tous les méchants riront
Lorsque je tomberai prisonnier,
Des mains de l'ennemi. Sauve-moi
Du martyr cruel
Sauve-moi ; alors je te prierai

Et chanterai encore
Tes bienfaits d'un cœur pur.
En un psaume calme, nouveau.

III

Sur les rives autour de Babylone,
A l'abri des saules, dans les champs
Nous étions assis et pleurions
En un lointain exil ;
Et aux saules nous avons suspendu
Nos luths silencieux
Et les Iduméens cruels
Commencèrent à se moquer de nous.
« Chantez-nous votre chant
Peut-être nous fera-t-il pleurer
Ou bien chantez-nous l'un des nôtres
Vous, nos prisonniers »
« Quel chant pourrions-nous chanter ?
On ne chante pas de chant joyeux
Dans une terre étrangère
Dans un lointain exil.
Quand t'oublierai-je,
O ! Jérusalem,
Je serai oublié, abandonné,
Esclave à l'étranger.
Et ma langue perfide deviendra
Muette, desséchée
Si j'oublie de te rappeler
Toi, notre gloire.
Notre Dieu, de vous se souviendra
Fils d'Idumée,
Du temps où vous hurliez « Ruinez,
Ruinez, incendiez
Sion la sainte ! » Babylone
Maudite !
Bienheureux celui qui te paiera
Tes chaînes.
Bienheureux ! Bienheureux ! Mauvaise,
Il te trouvera avec la joie
Et tes fils les écrasera
Contre le roc glacé.

(1845)

Traduit par Olga Repetylo

LES JOURNEES PASSENT...

Les journées passent, les nuits s'envolent
L'été s'enfuit, les feuilles jaunies
Crissent sous mes pas, les yeux s'éteignent
Les pensées dorment, le cœur aussi,
Et tout s'endort et je ne sais,
Si moi je vis ou j'agonise,
Ou si je traîne de par le monde
Sans pouvoir ni rire ni pleurer...

Où es-tu mon destin ? Mon sort où es-tu ?
Nulle part. Mon Dieu si tu me refuses
Une destinée heureuse au moins accorde-moi
Le plus pénible des destins, accorde-le moi !
Que je ne traîne pas sur cette terre
Comme un arbre au tronc pourri.
Et ne laisse pas s'assoupir
Le cœur de son vivant.
Mais permets-moi de vivre
Avec toute ma flamme ; d'aimer les hommes
Sinon maudire, incendier le monde !
Quel sort atroce de vivre enchaîné
Et finir ses jours en esclavage !
Pire encore — dormir, dormir, dormir,
En liberté et revenir à la terre
Ne laissant aucune trace, rien, rien.
Peu importe si je vis ou si je meurs.
Où es-tu mon destin ? Mon sort où es-tu ?
Nulle part. Mon Dieu si tu me refuses
Une destinée heureuse au moins accorde-moi
Le plus pénible des destins, accorde-le moi !

(1845)

Traduit par Marthe Kalytouska

ÇA M'EST EGAL

Cela m'est vraiment bien égal
De vivre en Ukraine ou ailleurs.
Qu'on m'oublie ou qu'on se souviene
De moi dans ces neiges lointaines
Combien cela peut m'être égal !
J'ai dû grandir, esclave, à l'étranger
Et sans être pleuré des miens
Esclave en pleurant je mourrai
En emportant tout avec moi,
Ne laissant pas la moindre trace
En ce glorieux pays d'Ukraine
Le nôtre — et qui n'est plus à nous.
Le père en parlant à son fils
Ne dira pas : « Prions pour lui,
Fils, car c'est pour l'Ukraine
Qu'il fut torturé autrefois ».
Cela m'est égal si plus tard
Ce fils prie pour moi ou non,
Mais ce qui ne m'est pas égal
C'est de voir l'ennemi perfide
Assoupir l'Ukraine et la réveiller
Dépouillée, au milieu des flammes.
Oh ! Voilà ce qui ne m'est pas égal !

(1847)

Traduit par Kaléna Uhryn

LE SOIR

C'est la maison que les cerisiers environnent.
Autour des cerisiers, les hannetons bourdonnent,
Les hommes du labour reviennent peu à peu ;
Et les filles en chœur chantent et papillonnent.
Cependant que la mère attend devant le feu.

La famille est déjà réunie : elle dîne,
L'étoile du berger au levant s'illumine.
Une des filles sert la soupe et puis le pain,
La mère va prêcher la pieuse doctrine,
La voix du rossignol la fait taire soudain.

Les tout petits enfants ont sommeil, et la mère
Les couche doucement dans la nuit presque claire.
Et s'endort elle-même à côté d'un berceau.
Et seuls restent encore sonores, sur la terre,
Des filles, les chansons et le chant de l'oiseau.

(1847)

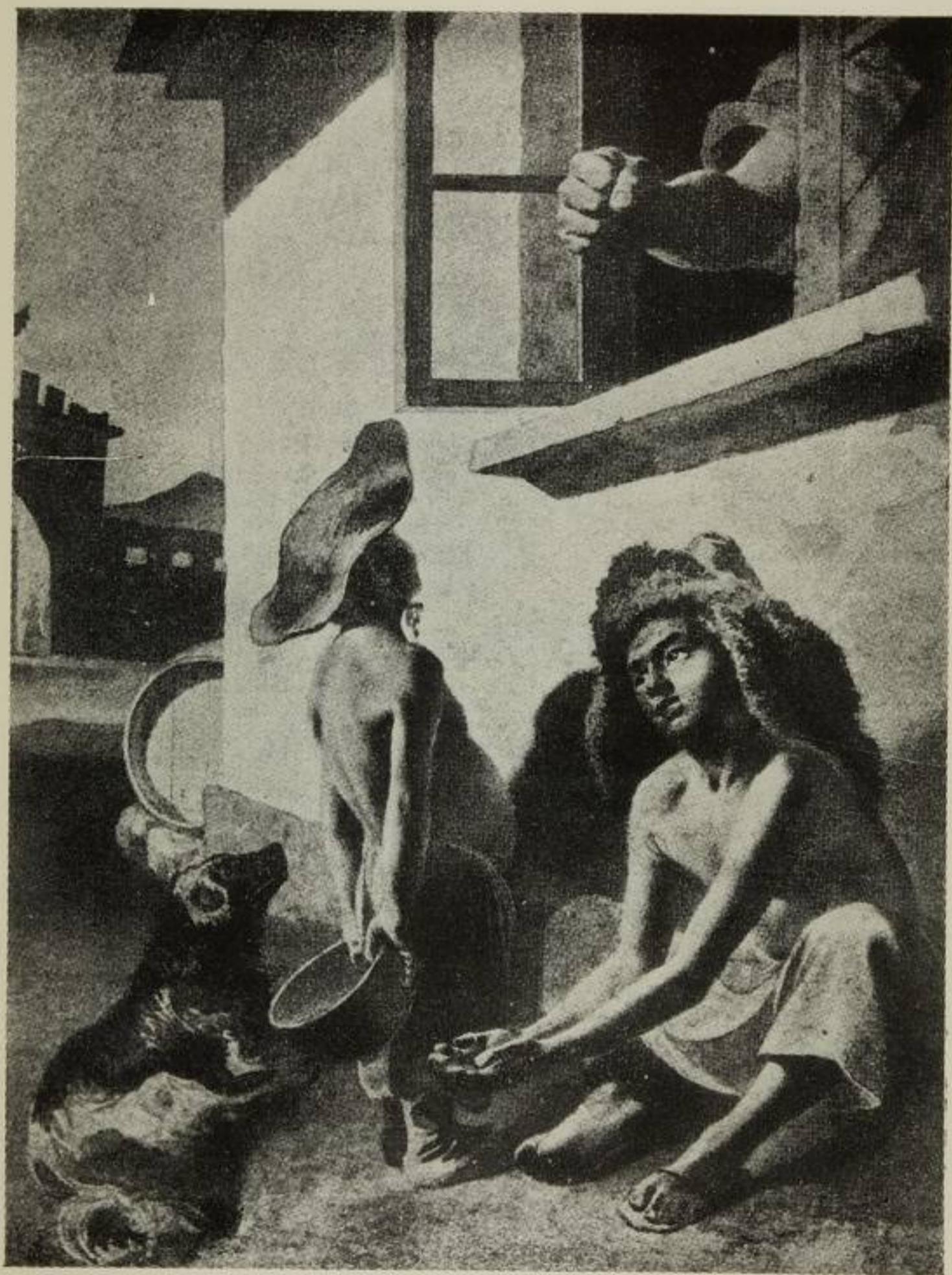
Traduit par Fernand Mazade

A KOSTOMAROV

Allons-nous être un jour encore ensemble
Où sommes-nous séparés à jamais ?
Les paroles de Vérité, d'Amour
Les avons-nous portées aux forêts et aux steppes ?
C'est bien possible... Et c'est une autre mère
Qu'il nous faudra donc honorer.
Puisque Dieu le veut, acceptez !
Devenez humbles, priez Dieu
Et souvenez-vous les uns des autres.
Aimez votre Ukraine surtout,
Aimez-la en ces temps terribles,
Puis, quand viendra la dernière, pénible
Minute, priez Dieu pour elle.

(1847)

Traduit par Kaléna Uhryn



Les enfants sous la fenêtre (Etat policier)
(1855-1856)

sépia

LA PRINCESSE

(extrait)

...Un village... et l'âme s'apaise
Un village de notre Ukraine
Comme l'œuf colorié de Pâques
Un village envahi de vergers.
Les jardins fleurissent, les maisons sont blanches
Et sur la hauteur se tiennent des palais
Comme une féerie. Alentour
Les peupliers aux larges feuilles
Et plus loin des bois, des bois et des champs
Et les monts bleus au-delà du Dniepr.
Dieu lui-même rayonne sur ce village...

(1847)

Traduit par Olga Repetylo

N. N.

S'éteignent les champs et le verger et les monts,
Le soleil descend, les monts s'éteignent,
L'oiseau se tait, les champs s'apaisent.
Les hommes s'émerveillent de pouvoir reposer
Et moi je regarde. Et mon âme vole
Jusqu'à un verger obscur en Ukraine.
Je vole, je vole et je rime ma pensée
Et c'est comme si mon âme se reposait.
S'éteignent les champs et le verger et les monts,
Au firmament bleu paraît une étoile,
Étoile ! Étoile ! — et coulent les larmes.
As-tu déjà paru aussi en Ukraine ?
Les yeux bruns te cherchent-ils
Dans le firmament bleu ? Ou bien oublient-ils ?
S'ils ont oublié, qu'il se ferment,
Que jamais ils n'entendent parler de moi.

(1847)

Traduit par Olga Repetylo

L'ICONE D'IRJAVETS*

...Tous, ils t'ont torturé, mon beau pays lointain
Aux richesses infinies de fleurs et de moissons,
Et l'enfer frémissait, oui, à l'évocation
Des cruautés sans nom d'un seul de tes magnats ;
Et le dernier hobereau d'un de tes potentats
Surprendrait Dante lui-même par sa férocité.
Y voir la main de Dieu ? Seigneur, est-ce croyable
Que tu veuilles détruire par des maux effroyables
Les innocents d'Ukraine, tes enfants bien-aimés ?
Pourquoi périssent-ils et quel est leur péché ?
Les as-tu condamnés aux chaînes des forçats ?...

(1847)

Traduit par Myriam Teraldi

(*) Irjavetz est le nom d'un village de la région de Tchernyhiv. Suivant le poème duquel est tiré l'extrait ci-dessus, une icône miraculeuse y pleure des larmes de sang depuis que les Cosaques l'ont cachée dans ce village, après la débâcle de Poltava (1709).

JE N'OUBLIERAI

Ni la spacieuse vallée
Ni la haute tombe isolée
Ni le soir tranquille et doré
Ni la rêverie envolée,
Je n'oublierai.

A quoi sert que je me souviene ?
Ma vie a fui loin de la tienne,
Et maintenant les jours chéris,
Les jours de ma jeunesse ancienne,
Se sont flétris.

Nous avons vieilli sous l'épreuve,
Moi dans l'esclavage, toi veuve,
Et nous errons, irrésolus,
Evoquant l'aube qui fut neuve
Et qui n'est plus.

(1848)

Traduit par Fernand Mazade

J'EN REVE ENCORE

Je vois en rêve : aux pieds de la colline,
Entre les saules, aux bords de la rivière
Une maisonnette blanche. Maintenant encore
Semble-t-il, un vieillard gris est assis
Près de la maisonnette et amuse
Un petit enfant beau et frisé,
Son petit-fils.
J'en rêve encore : de la maison, en riant,
Joyeuse est sortie la mère ;
Elle embrasse le vieillard ; et l'enfant,
Elle l'embrasse trois fois
Et le prend pour le coucher. Et le vieillard demeure,
Il sourit et doucement
Prononce entre ses lèvres : « Que reste-t-il de la douleur ?
Des tourments ; que reste-t-il des ennemis ? »
Et en murmurant le vieux, après
Le signe de la Croix, dit le Notre Père.
A travers les saules, le soleil brille
Et silencieusement s'éteint. Le jour est éteint
Et tout repose. Le vieux lui aussi
Dans la maison, va se reposer.

(1850)

Traduit par Olga Repetylo

LE DESTIN

Tu n'as jamais été sournois...
Tu devins un ami, un frère, une sœur
Pour le pauvre hère que j'étais.
Tu m'as pris, tout petit, par la main
Et tu m'as conduit à l'école
Etudier chez un sacristain ivre.
« Apprends, mon petit cœur,
Un jour nous deviendrons quelqu'un », disais-tu.
Et je t'ai écouté, et j'ai appris,
J'ai achevé d'apprendre.

Et toi, tu m'as menti !
Sommes-nous devenus quelqu'un ? Mais qu'importe ?
Nous n'avons pas été sournois,
Nous avons marché tout droit, nous n'avons pas
Un seul grain de mensonge avec nous...

Allons donc, mon destin,
Mon ami pauvre et sans ruse,
Allons plus loin : plus loin il y a la gloire,
Et la gloire est mon commandement.

(1858)

Traduit par Myroslava Maslov

LE REVE

Sur le champ seigneurial elle avait moissonné
Et se dirigeait en paix vers les gerbes —
Non pour se reposer, bien que lasse,
Mais pour allaiter son enfant.
Celui-ci, à l'ombre couché, pleurait.
Elle le démaillotte,
Le nourrit, le berce, le cajole,
Puis, insensiblement, s'endort.
En songe elle voit — très content de son sort —
Son Ivan... beau et riche,
Libre et, semble-t-il marié.
De là vient qu'hardiment
Et le visage heureux ils moissonnent,
Sur leur propre champ, le blé ;
Les petits enfants leur apportent le repas...
La moissonneuse souriait avec douceur.
Mais elle s'éveilla... Oh c'était grave !
Vite, ayant enveloppé le petit dans ses langes,
Elle reprit la faucille, et s'en fut prestement
Achever sa tâche près du bourmestre.

(1858)

Traduit par Charles Steber

MARIE

(Extrait)

Je mets tout mon espoir
En toi, mon paradis radieux,
En ta miséricorde.
En toi, O Mère,
Je mets tout mon espoir.
Sainte parmi tous les saints
O toute bonne, immaculée
Je te prie et je pleure et sanglote !
Regarde, ô vierge, tes fils
Que voici dépouillés et aveugles
Esclaves. Donne leur la force
De ton enfant martyr
Afin qu'ils puissent porter
Leurs chaînes qui sont leur croix
Jusqu'au bout du chemin
Baignés d'une digne sueur ! Je te supplie !
Reine du ciel et de la terre !
Ecoute-les gémir et envoie leur
Une fin heureuse, ô clément !
Et moi, qui n'ai point l'âme rancunière
Quand les pauvres villages de nouveau fleuriront
En un psaume calme et joyeux je chanterai
La louange de ta sainte gloire.
Mais maintenant les pleurs, les larmes, la tristesse
D'une âme malheureuse, un pauvre
Te les donne pour sa dernière offrande...

(1859)

Traduit par Marie-France Jacamon

AUPRES DE LA MAISON

Auprès de la maison je planterai
En souvenir pour mon épouse
Un pommier et un poirier
En souvenir pour mon unique amour.

Si Dieu le veut, ils pousseront
Et à l'ombre de ces arbres
Ma femme viendra s'asseoir
Avec nos petits enfants.

Moi, je cueillerai des fruits.
Les donnerai à nos enfants
Et à mon unique épouse
Je dirai doucement :

Te souvient-il qu'à notre mariage
J'ai planté ces arbres ? — Et je suis heureux.
— Et moi, mon ami,
Je suis heureuse avec toi.

(1859)

Traduit par Kaléna Uhryn

PRIERE

(Extrait)

Donne-moi, mon Dieu, sur cette terre.
Donne-moi l'amour, paradis de l'âme !
Et ne me donne rien d'autre...

Donne, ô Seigneur, donne-moi donc
D'aimer la vérité sur terre
Et envoie-moi un ami sincère !

Ceux qui commencent le mal, arrête-les ;
Ne les enchaîne pas dans les fers,
Ne les ensevelis pas dans de profonds caveaux.

Les mains qui bâtissent le bien,
Enseigne-les et aide-les
Et envoie-leur ta sainte force.

Et ceux qui ont le cœur pur ? Près d'eux
Installe tes anges
Et préserve leur pureté.

A nous tous ensemble sur la terre,
Donne-nous l'unité de pensée
Et envoie-nous l'amour fraternel.

(1860)

Traduit par Olga Repetylo

Les jeunes années ont passé...
L'espoir souffle en vent froid.
L'hiver !
Rester seul dans une maison froide
Sans avoir à qui doucement parler,
A qui demander conseil,
Sans personne !
Rester seul, jusqu'à ce que l'espoir
Te trompe, imbécile, te raille,
Enchaîne tes yeux de givre
Et disperse les pensées fières
Comme un flocon de neige sur la steppe...
Rester seul, tout seul dans un coin,
Sans attendre le printemps, le destin sacré !
Il ne se lèvera jamais
Pour refleurir ton verger,
Pour renouveler ton espoir.
Il ne viendra pas mettre
Tes pensées libres en liberté...
Rester assis
Sans rien attendre !...

(1860)

Traduit par Myroslava Maslov

VII. EXTRAITS DU JOURNAL

13 juin 1857. J'aurais dû commencer mon journal dès le jour de mon investiture dans la dignité de soldat, c'est-à-dire depuis 1847. Aujourd'hui, ce serait un cahier fort épais et bien ennuyeux. En me remémorant ces tristes dix années, je me réjouis sincèrement de n'avoir pas eu la bonne idée de me procurer un cahier pour mes notes. Qu'aurais-je noté ? Il est vrai que durant ces dix années j'ai vu gratuitement ce que d'autres n'auraient pu voir même pour de l'argent. Mais de quel œil ai-je vu tout cela ? A la manière d'un prisonnier qui regarde un joyeux cortège nuptial à travers les barreaux de sa cellule. Le seul souvenir de ce passé et de ce que j'ai vu pendant ce temps me fait frémir...

... J'ai reçu en date du 2 mai une lettre de Mykhailo Lazarevsky de Pétersbourg, avec soixante-quinze roubles. Il m'informe ou plutôt il me félicite de ma libération. Cependant aucun avis ne m'est parvenu.

14 juin. Les soldats sont la caste la plus pauvre et la plus misérable de notre patrie orthodoxe. On l'a dépouillée de tout ce qui embellit la vie : famille, patrie, liberté, — en un mot de tout. Il lui est pardonnable de noyer parfois son âme triste et solitaire dans une demi-bouteille d'eau-de-vie. Mais les officiers qui possèdent tous les droits et privilèges humains, en quoi différent-ils de ce pauvre diable de soldat ? (Je parle de la garnison de Novopétrovsk). Ils ne se distinguent en rien, les pauvres, sauf par l'uniforme. Et encore si c'étaient de vieux soudards. Mais ce sont des jeunes gens, des élèves du corps des cadets. Belle éducation ? Education barbare,

mais peu coûteuse et surtout rapide. Un adolescent de dix-huit ans, c'est déjà un officier. Joie et émerveillement de la mère, soutient d'un père sénile. Mère pitoyable et père imbécile...

18 juin. Vers le soir, le courrier est arrivé, en effet, mais sans rien m'apporter. Je me sens de nouveau découragé. A nouveau l'ennui et une attente sans fin. C'est inconcevable : du 16 avril à ce jour l'état-major du corps d'armée n'a pu donner des ordres me concernant. Tyrans insensibles et indifférents ! Le soir, rentré au fort, j'ai reçu du sergent-major l'ordre de me préparer pour la revue. Voilà le résultat de cette longue attente du courrier, de cette attente frémissante de la liberté. Quelle angoisse, quelle angoisse indicible ! Cette attente interminable me rendra fou à la longue.

Avec quels zèle et rapidité sont exécutés les mandats d'amener ! Tandis qu'au contraire, lorsqu'il s'agit d'un ordre de libération, on agit lentement et froidement. Et cela dépend de la même personne. Les exécuteurs sont les mêmes dans les deux cas. Pourquoi cette différence ? En 1847, du même mois, j'ai été amené de Pétersbourg à Orenbourg en six jours. Et aujourd'hui, fasse le ciel qu'un ordre arrive au bout de six mois d'un chef de bataillon quelconque m'invitant à rendre à qui de droit mes effets militaires et supprimant ma solde. La formalité ! Je ne parviendrai jamais à comprendre cette formalité inhumaine.

19 juin. Si j'étais un monstre, un vampire, on n'aurait pu inventer pour moi de pire supplice que de m'envoyer comme soldat dans le Corps spécial d'Orenbourg. Voilà la cause de mes tortures inexprimables. Et pour comble, on me défend de dessiner. M'enlever la part la plus noble de ma misérable existence ! Un tribunal présidé par Satan lui-même n'aurait pu prononcer une condamnation aussi dure et aussi inhumaine. Et les exécuteurs féroces de cette sentence l'ont exécutée avec une exactitude odieuse... Il m'était défendu d'écrire à cause de mes vers séditieux en langue ukrainienne. Quant à dessiner, le juge suprême lui-même ne sait pourquoi cela m'était interdit. Mais l'exécuteur éclairé des ordres du

tsar s'est chargé d'éclaircir ce qui ne l'était pas dans la sentence, et il m'a écrasé du poids de sa féroce toute-puissance.

26 juin... Les petits esprits vivent d'espoir, a dit Goethe. Et ce sage aujourd'hui défunt n'a dit qu'une demi-vérité. L'espérance est propre aux petits et aux grands esprits, et même aux esprits les plus terre-à-terre. C'est notre nourrice et amante, la plus tendre, la plus fidèle, fidèle jusqu'à la tombe... Pourquoi ne croirai-je pas que l'hiver prochain au moins, je serai certainement à Pétersbourg, que je verrai les visages chers à mon cœur, que je verrai ma belle Académie, l'Ermitage que je n'ai jamais vu encore, que j'entendrai des opéras enchanteurs ? O combien il est doux, inexprimablement doux de croire à cet avenir merveilleux ! Je serais un athée froid et indifférent si je ne croyais à ce Dieu superbe, à cette espérance ravissante. Puis je me rendrai dans ma chère Ukraine où la vie est si bon marché, et je me mettrai à l'exécution des estampes. Ma première estampe représentera la caserne d'après le tableau de Téniers. Ce tableau dont mon maître inoubliable, le grand Karl Brullov, disait qu'on pouvait venir d'Amérique pour admirer cette œuvre parfaite. On peut s'en rapporter aux paroles du grand Brullov sous ce rapport.

De tous les beaux-arts, la gravure est ce qui me plaît le plus à présent. Et non sans raison. Etre un bon graveur, c'est être le propagateur du beau et de l'édifiant dans la société. C'est être utile aux hommes et plaire à Dieu. Belle et noble entre toutes est la vocation du graveur. Combien d'œuvres charmantes, accessibles aux riches seulement, resteraient enfouies au fond des sombres galeries sans le magique graveur ! Divine vocation que celle du graveur !

1^{er} juillet... Avant son mariage inopportun et après son divorce opportun j'ai habité chez lui (Charles Brullov) ou pour mieux dire dans son atelier. Et qu'ai-je fait ? A quoi me suis-je occupé dans ce sanctuaire ? Il est étrange de le dire. Je m'occupais alors à composer des vers en ukrainien qui plus tard écrasèrent d'un poids terrible mon humble âme. Devant ses œuvres divines je

méditais et berçais dans mon cœur mon *Kobzar* aveugle et mes *Haïdamaks* sanguinaires. Dans la pénombre de son atelier élégant et somptueux, je voyais passer furtivement, comme dans la sauvage et torride steppe des bords du Dniepr, les ombres de nos pauvres hetmans martyrs. Je voyais la steppe semée de kourganes se dérouler devant moi. Ma belle et pauvre Ukraine m'apparaissait dans toute la pureté de sa beauté mélancolique... Et je songeais : je ne pouvais détourner mon âme de cette chère et enchanteresse beauté. Vocation — et rien de plus.

Elle était étrange, cependant, cette vocation toute-puissante. Je savais fort bien que la peinture c'était ma profession future, mon pain quotidien. Et au lieu d'étudier ses mystères profonds et, qui plus est, sous la direction d'un maître tel que l'immortel Brullov, je composais des vers, pour lesquels personne ne me paya un liard ; qui, en définitive, me privèrent de la liberté ; et lesquels, malgré la toute-puissante et inhumaine interdiction, je continue à rimer clandestinement. Et même je pense parfois à faire imprimer (naturellement sous un nom d'emprunt) cette progéniture maigre et pleurnicheuse. Oui, vraiment, quelle chose étrange que cette vocation irrésistible !

8 juillet... Skobélev, malgré son nom, était mon compatriote, il était natif de la province de Kherson, et son souvenir m'était surtout présent par ses chansons ukrainiennes qu'il chantait à merveille, avec une simplicité étonnante, de sa jeune et douce voix de ténor. Il chantait d'une façon particulièrement expressive la chanson :

*C'était une petite rivière
Qui par la cerisaie passait.*

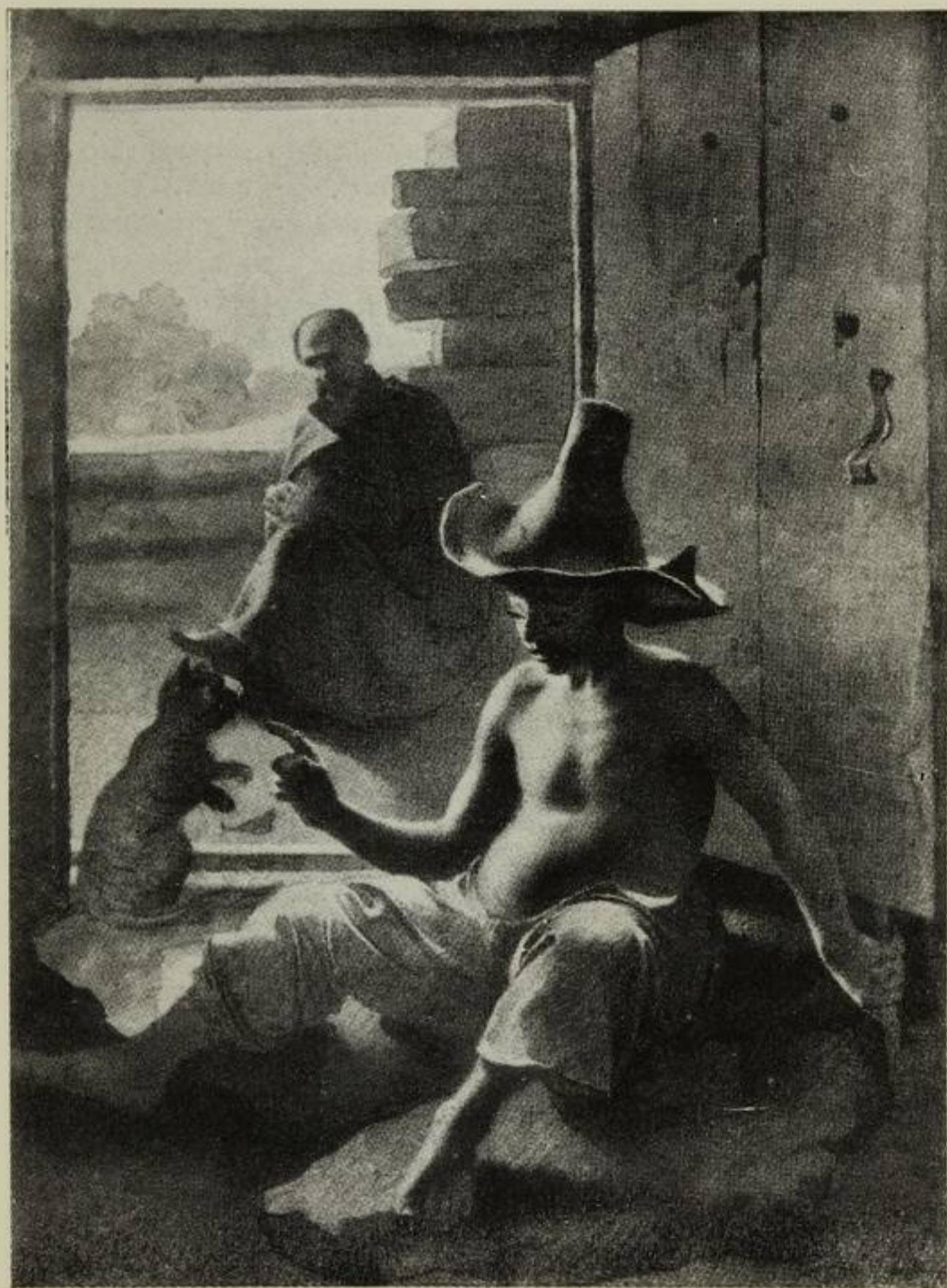
J'oubliais en l'écoutant que nous nous trouvions à la caserne. Sa chanson me transportait sur les rives du Dniepr, vers la liberté, vers ma chère patrie. Et je n'oublierai jamais ce miséreux à la peau brunie, à moitié dévêtu, reprisant sa chemise et m'emportant, par son chant si simple, loin de la caserne où j'étouffais.

5 août... Le 31 juillet, Irakli Alexandrovitch (Ouskov) consentit soudain à me donner un laisser-passer droit

pour Pétersbourg. Le lendemain il tint parole, et le surlendemain, c'est-à-dire le 2 août, à 9 heures du soir, je quittais le fort de Novopétrovsk, et après trois jours d'une heureuse navigation sur mer et sur un des nombreux bras de la Volga, j'arrivais à Astrakan.

27 août... Nuits de clair de lune, nuits calmes, nuits délicieusement poétiques ! La Volga, telle un miroir immense, voilée d'une brume transparente, reflète harmonieusement la belle au pâle visage, la nuit et la rive abrupte ensommeillée, semée de bouquets d'arbres sombres. Décor merveilleux, d'une douceur reposante ! Et parmi toute cette beauté, toute cette harmonie muette, se faisaient entendre les sons suaves d'un violon. Durant trois nuits ce magicien affranchi élève mon âme vers l'éternel par les sons enchanteurs de son violon grossier. Il m'a dit qu'on ne pouvait pas garder un bon instrument à bord, mais même de ce mauvais violon il tire des sons magiques, surtout lorsqu'il joue les mazurkas de Chopin. Je ne me lasserai jamais d'écouter ces chants slaves intimes, profonds et mélancoliques. Je te remercie, Paganini-esclave, je te remercie, mon compagnon de hasard, noble cœur ! De ton pauvre violon s'envolent les gémissements de l'âme du serf comblée d'avanies et se confondent en un seul gémissement long, profond et triste les millions d'âmes des serfs. Ces clameurs perçantes arriveront-elles bientôt jusqu'à ton oreille de plomb, ô notre Dieu juste, inexorable, que rien ne peut adoucir !

28 août... Depuis que le bateau a quitté Astrakan, c'est-à-dire depuis le 22 août, je ne puis entreprendre aucun travail suivi, pas même écrire régulièrement mon journal comme je le faisais au fort de Novopétrovsk. Je ne peux pas encore, ni ne veux m'affranchir de l'impression produite sur moi par mes compatriotes à Astrakan. ...Aujourd'hui seulement je me rends compte de l'odieuse influence qui pèse sur moi par cette humiliation de dix années ; aujourd'hui seulement je sens combien s'est ancrée profondément en moi la caserne avec tous ses détails humiliants. Et ce contraste si vif et si inattendu m'empêche de reprendre mon assiette. De simples égards



L'enfant de Kazakstan jouant avec un chaton
(1856-1857)

sépia

humains me semblent quelque chose de surnaturel et d'in vraisemblable.

2 septembre... Ce matin, à sept heures, nous nous sommes réunis par hasard dans la cabine du capitaine, et d'une conversation tout à fait ordinaire nous sommes arrivés à parler de la littérature moderne et de la poésie. Après qu'on eut un peu bavardé, je priai A. Sapojnikov de nous lire *La Curée* de Barbier, traduite par Bénédictov ; il s'en acquitta en maître. Après lecture de la traduction fut lu l'original, et nous décidâmes tous à l'unanimité que la traduction était supérieure à l'original. Bénédictov, le poète des cheveux bouclés et autres choses pareilles, ne traduit pas mais recrée Barbier. Inconcevable !

8 décembre... J'ai travaillé pendant quatre jours à un poème dont je n'ai pas encore trouvé le titre. Je l'intitulerai, je crois, *Les néophytes* ou les premiers chrétiens. Ce serait bien si Chtchepkine tenait parole : je lui dédie cette œuvre que je voudrais bien lui lire pour entendre ses remarques justes et sincères. Je ne sais quand je me mettrai au *Derviche et satrape*, mais j'éprouve un grand désir d'écrire.

1^{er} mars 1858... Le gouverneur de Nijni a reçu un pli du ministre de l'intérieur m'accordant l'autorisation de résider à Pétersbourg, mais toujours encore sous la surveillance de la police. C'est là du travail de ce vieux librettin d'Adlerberg.

VIII. LETTRES

Lettre de Chevtchenko à son frère Mykyta.

St. Pétersbourg, le 2 mars 1840

Mon cher frère !

Je n'arrive pas à me sentir en colère après toi, et pourtant, je devrais te gronder ! — Pourquoi ? — d'abord parce que tu ne m'as pas écrit dès que tu as reçu ma lettre, et je commençais à me faire du souci — il arrive que des lettres contenant de l'argent se perdent — Ensuite, parce que j'ai eu un mal fou à déchiffrer ta lettre. Le diable seul sait dans quelle langue tu l'as écrite ! — Est-ce de l'ukrainien ou du moscovite ? — Ni l'un, ni l'autre ! — Je t'avais pourtant instamment prié de m'écrire en ukrainien, afin que je puisse, sur cette terre étrangère, bavarder dans une langue qui m'est si chère. Enfin ! Merci tout de même.

Tu me demandes de l'argent : combien t'en faudrait-il ? — Oh ! Je sais bien que même cent roubles ne seraient pas de trop pour toi, mais comme je ne les ai pas, tu n'as qu'à prendre cinquante roubles d'assignats... De toutes façons, saches que c'est pour moi un péché que de prêter de l'argent à mon frère. Quand j'en aurai, je t'en donnerai, sinon, et bien tant pis ! —

Le manuscrit de la lettre montre que, en dehors des lignes, la page est recouverte de dessins et croquis exécutés hâtivement. L'auteur ajoute :

Excuses-moi, j'ai oublié que cette lettre était pour toi et voilà que je me suis pris à dessiner. Pour peu que l'on devienne un peintre, on se met à barbouiller de tout et partout.

Embrasse bien le vieux grand-père Ivan pour moi et transmets mes respects à toute notre famille. Prends bien soin de nos sœurs...

Je viendrais peut-être vous voir en été si j'ai le temps, mais

je doute que ce soit possible. Je dois d'abord bien apprendre à peindre.

Dis à Jean Fedor qu'il m'écrive, à condition que ce ne soit pas en moscovite, sinon, je ne lirai même pas sa lettre. Transmets lui mon bon souvenir.

Je t'embrasse. Ecris-moi dès que tu auras reçu cette lettre.

Extrait d'une lettre de Chevtchenko à Jakiw Koukharenko

St. Pétersbourg, le 26 novembre 1844

Cher ami,

Assurément je ne suis qu'un grand vaurien... Cela fait déjà deux ans que je ne t'ai pas écrit, mon cher ami, et je ne sais même pas pourquoi car je pense pourtant à toi tous les jours...

Je ne sais pas comment commencer ma lettre... J'ai été l'an dernier en Ukraine... J'ai été partout et j'ai pleuré ! — Comme ils ont saccagé notre Ukraine ces Allemands et ces maudits Moscovites. Puissent-ils être emportés par la rage !

Lettre de Chevtchenko à la princesse Barbara Repnine

Orenbourg, le 1^{er} janvier 1850

Chère Barbara,

Recevez mes meilleurs vœux pour la nouvelle année. Je prie Dieu de vous envoyer tout le bonheur possible.

Je suis en ce moment plongé dans la plus effroyable des solitudes et je me souviens du passé, de la première fois où nous nous sommes rencontrés, à Yagotyne — et seules des pensées tristes et amères me viennent à l'esprit. Les derniers jours de ma vie devront-ils être aussi tristes que les jours que je coule à présent ? — Le malheur rend involontairement superstitieux et j'ai le pressentiment que je ne pourrais plus jamais être heureux, que je ne verrai plus jamais mon pays bien-aimé.

On m'a appris aujourd'hui que je devrais sans doute retourner sur les bords de la mer d'Aral au printemps. Si je pars, ce sera sans doute pour ne plus jamais revenir !

En remerciement de mon précédent voyage et de tout ce que j'ai fait là-bas, on a refusé de demander à son Altesse de bien vouloir me grâcier et on a confirmé qu'il m'était toujours interdit d'écrire et de dessiner. Voyez comment je passe les fêtes du Nouvel-An ! N'est-ce pas gai ? —

Aujourd'hui même, j'écris à V. A. Joukovsky (que je connais personnellement) pour lui demander qu'il veuille bien faire en sorte que l'on m'accorde l'autorisation de dessiner. Ecrivez-lui aussi si vous le connaissez, ou bien écrivez à Gogol pour lui demander qu'il intercède en ma faveur auprès de Joukovsky — c'est un de ses meilleurs amis.

Je n'ose pas vous importuner davantage. J'ai très peur lorsque je pense à la steppe Kirghize : si je pars, je ne pourrai plus vous écrire durant de nombreuses années, et peut-être même plus jamais !

Je vous ai écrit il n'y a pas très longtemps, je ne sais pas si vous avez reçu ma lettre... Si vous m'écrivez, donnez-moi votre adresse actuelle, ainsi que celle de Gogol. Je ne le connais pas personnellement, mais je pourrais lui écrire en tant que faiseur de vers ukrainiens.

J'ai l'impression de sombrer dans un gouffre sans fond. Je pourrais m'accrocher à n'importe quoi ! — Mon désespoir est si profond que seule la philosophie chrétienne pourrait en venir à bout... Ma seule consolation, je la trouve actuellement dans l'Évangile, je le lis tous les jours, toutes les heures. J'avais pensé autrefois à faire l'analyse du cœur d'une mère, en me basant sur la vie de Sainte-Marie, mère immaculée du Christ — mais si je faisais cela aujourd'hui, on crierait au scandale !

Au milieu des autres hommes, j'ai l'impression d'être une bien triste figure. Ce qui manque à mon corps n'est rien à côté de ce qui manque à mon âme. Je suis livré aux outrages des uns et des autres. Le bon A. Ivanovytch me demande de lui envoyer tout ce que je pourrai dessiner, en lui indiquant le prix des tableaux. Que pourrais-je lui envoyer, puisque mon âme et mes mains sont enchaînées ? Peu de gens ont autant souffert !

Chère Barbara, en guise de cadeau de Nouvel An, je ne vous offre que des ennuis — mais, que pourrais-je vous offrir d'autre ? — Les gens parlent toujours de leurs malheurs et cela me soulage un peu d'épancher mes peines auprès de vous.

Je salue madame votre mère et toute votre maison. Ecrivez-moi à Orenbourg, adressez la lettre à Karl Guern, sans mettre mon nom sur l'enveloppe, il saura que c'est pour moi.

Au revoir, Barbara, ne m'oubliez pas !

ORAISON FUNEBRE
PRONONCEE SUR LA TOMBE DE CHEVTCHENKO
PAR VASSYL BILOZERSKY

(extraits)

Nous nous adressons à toi, ô père, dans notre langue maternelle avec laquelle tu as chanté à travers toute l'Ukraine, dans laquelle tu as versé la grande tristesse de ton cœur, par laquelle tu as insufflé dans nos âmes le feu sacré. Nous élevons vers toi notre voix sincère, issue de notre cœur. Elle ira jusqu'à toi, qui es mort maintenant, et tu l'entendras.

As-tu vraiment cessé de parler à jamais ?... Tu ne dis plus rien, et tout n'est que tristesse autour de nous. Il semble que la corde la plus vibrante et la plus belle de nos cœurs se soit rompue, que les enfants n'aient plus de père et qu'aucune aile ne sera assez large pour recouvrir et réchauffer les orphelins que nous sommes... Oui, c'est ce que nous avons cru ! — Mais nous savons aujourd'hui que ta parole vivra en nous éternellement et que, tel un écho sans fin, elle vibrera en nous et nos descendants, tant que battra le cœur des fils de l'Ukraine...

Nous suivrons ton élan pour ne plus replier nos ailes : nous nous soulèverons encore et encore et, tels la colombe de Noé, ne nous reposerons qu'après avoir trouvé notre demeure...

Ton peuple et les autres peuples comprennent maintenant où était la valeur de ta vie trop brève. Les âmes savent entendre le cri des autres âmes et la nôtre sait pourquoi tu as lutté et pourquoi ton cœur aimant a versé de lourdes larmes. Tu as découvert quels étaient ceux qui souffraient et pourquoi ils souffraient et tu l'as crié au monde entier... Ce que tu as chanté est devenu un chant d'amour et de vérité, pour notre peuple et tous les peuples de la terre.

Père, repose maintenant après avoir vécu si durement et bénis-nous, nous les jeunes, qui irons sur tes traces pour construire le bonheur de l'Ukraine.

IX. BIBLIOGRAPHIE EN FRANÇAIS*

1. Traductions

- Baron d'Avril A.
(Cyrille) *Voyage sentimental dans les pays slaves*, Paris, 1876, (Extraits de *La nuit de Taras et Hamalia*).
- Durand E. *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1876. (*Le soir*, p. 941, *Marianne*, p. 942-944 ; Extrait du : *A quoi bon mes sourcils noirs*, p. 940).
- Tissot V. *La Russie et les Russes*, Paris, 1884. (*Deux Noyées*, p. 126-130).
- Hins E. *La Société Nouvelle*, Bruxelles, mai 1887. (Traduction du poème *Catherine*).
- Baron d'Avril A. *Choix des Poésies Slaves*, Paris 1896. (*Hamalia*, p. 156-165 ; *Ukraine*, p. 165-166).
- xxx *Supplément littéraire du Figaro* du 9 novembre 1896. (Reproduction de *Hamalia*, traduit par D'Avril sous le titre « Révélation poétique »).
- Baron de Baye. *En Petite-Russie*, Paris 1903. (Traduction du poème *Ivan Pidkova*, p. 33 et *Khousytyna*).
- Leger L. *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, Lausanne, 1906, N° 122 (*J'avais treize ans passés*).
- De Barvick. *Revue des Etudes Franco-Russes*, Paris, 15 juillet 1906 (*La cabane vide*).
- Exemplarski J. *Le Monde Slave*, tome 11, N° mai 1918 (*Une épître de Ševčenko*).
- Mazade F. *France et Ukraine*, Paris, 5 mars 1920 (*Le Soir, Je n'oublierai...*).
- xxx *Anthologie de la littérature ukrainienne jusqu'au milieu du XIX^e siècle* avec un avant-propos de A. Meillet, Paris 1921. (*La Servante, Caucase, La Catherine pos-*

*) En parenthèses sont indiqués le titre de l'article concernant Chevtchenko ainsi que les pages correspondantes.

- sède, *J'étais alors dans ma treizième année, Je ne suis pas malade, Le Testament*, p. 98-121).
- Borschak S. et Martel R.** *Le Monde Slave*, mars 1930, (*Le Jean Hus*, p. 378-388).
- Borschack E. et Martel R.** *Vie de Mazeppa*, Paris 1931, (*Le Grand Caveau*, p. 121-122).
- Dorochenko D.** *Chevtchenko, le poète national de l'Ukraine*, Prague 1931, p. 52. [*Le rêve, Maria* (prologue)].
- Borschak E.** *Ševčenko en France*, Lviv, 1933. (Plusieurs traductions des œuvres de Chevtchenko).
- Tisserand R.** *La vie d'un peuple : l'Ukraine*, Paris 1933. (*Testament*, p. 230 ; *Le Caucase*, p. 232-233 ; *Que je vive*, p. 233-234. Traduction de A. Tokary et Ch. Tillac).
- Morgulis G.** *La poésie ukrainienne* (Uggrdasill, IV, N° 36), Paris, 1939 (Chevtchenko, poète national de l'Ukraine ; *Le village*).
- Janus** *La Revue de Prométhée*, V. 2, N° 2/4, 1939 (*Gamaliya, Le Caucase*).
- Steber Ch.** *Commune*, N° 69, 1939, (*Peu m'importe*, p. 598 ; *AN.V. Gogol*, p. 598-599 ; *Caucase*, p. 599-601 ; *Le Rêve*, p. 601).
- xxx *La littérature internationale*, Moscou, N° 3, 1939. (*L'Hérétique*, p. 8-11 ; *Poésies lyriques*, p. 12-14 ; *Le musicien*, p. 15-33 ; *Extrait du Journal de Chevtchenko*, p. 76-89).
- Aragon L.** *Les Lettres Françaises*, N° 557, 1955 (*Sans pleurs nos adieux, Poème à Marko Vovtchok, Likeria, Moi, ne nous vantons pas*).
- Luciani G.** *Le Livre de la Génèse du peuple ukrainien*, Paris 1956, p. 152. (Extraits de *L'Hérétique*, p. 8 ; *Le rêve*, p. 132-134).
- Houzar K.** *Bulletin N° 7 des Jeunes Amis de l'Ukraine*, Paris, 1961. (*Le Testament*, p. 15).
- xxx *Poems — Poésies — Gedichte — Taras Shevchenko*, Munich, 1961. (*Hamalia, L'Hérétique, Le Grand Caveau, Testament, Que je vive, Le soir, Le village, J'étais alors dans ma treizième année, La Catherine possède, Je n'oublierai, Je ne suis pas malade*).

2. Etudes et notes critiques

- Verrier A. *Des Nationalités. Revue ethnographique. Tome 1^{er} : Nord et Centre de l'Europe. Paris, 1868, p. 314 (p. 149).*
- xxx *Le Nord, journal du 14 mai 1870 (Les Ruthènes en Galicie).*
- Leroy-Beaulieu A. *Revue des Deux Mondes du 15 septembre 1873 (L'Empire des Tsars).*
- Leger L. *Revue critique d'histoire et de littérature, N° 34, 23 août 1873. (Compte rendu sur « Movimento letterario Ruteno », p. 133-135).*
- Courrière C. *Histoire de la littérature contemporaine en Russie, Paris 1875, p. 442 (p. 400).*
- Baron d'Avril A. (Cyrille) *Voyage sentimental dans les pays Slaves, Paris 1876, p. 311 (chapitre IX : La Mer et les Steppes. Regards sur l'Ukraine).*
- Durand E. *Revue des Deux Mondes du 15 juin 1876. (Le poète national de la Petite-Russie : Chevtchenko, p. 919-944).*
- xxx *Journal des Débats du 19 juin 1876 (compte rendu sur l'article de E. Durand).*
- xxx *Temps du 21 juin 1876 (compte rendu sur l'article de E. Durand).*
- Leroy-Beaulieu A. *Revue des Deux Mondes, du 1^{er} février 1877, p. 714.*
- Dragomanov M. *La littérature ukrainienne proscrite par le gouvernement russe. Rapport présenté au Congrès littéraire de Paris (1878). Genève 1878, p. 42. (pages 23-32 consacrées à T. Chevtchenko).*
- Courrière C. *Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves, Paris 1879, p. 553 (Littérature petite-russienne en Galicie, p. 229-314 et XVI).*
- xxx *Le Livre, Revue mensuelle, premier volume, Paris 1880, du 10 février, p. 160.*
- Arnaud S. *La Revue Britannique, juin, Paris 1882. (Poètes-paysans russes : sur Chevtchenko, p. 531-541).*
- Baron d'Avril A. *Revue du Monde Latin, N° de mai-août, Paris, 1884. (Les Slaves devant le monde latin, avec la citation du poème *Le Tombeau fouillé*).*
- Malon B. *Histoire du Socialisme, Paris 1884. (p. 1071, 1109 et 1239).*
- Tissot V. *La Russie et les Russes, Paris 1884, (p. 204-214).*

- xxx *Journal des Débats* du 11 novembre 1886. (Chevtchenko et les nationalistes ukrainiens).
- Bouillet M.N. *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris 1893 (sur Chevtchenko, p. 406-407).
- Combes E. *Profils et types de la littérature russe*, Paris 1896 (p. 111 et 357).
- Baron d'Avril A. *Choix de Poésies Slaves*, Bibliothèque Slave Elzévirienne, Paris 1896, p. 172. (*En Ukraine*, p. 129-166).
- Strannik I. *Journal des Débats Politiques et Littéraires*, N° 105 du 16 avril 1899. (*La poésie russe contemporaine : Taras Chevtchenko*).
- Beaunier A. *Notes sur la Russie*, Paris 1901 (p. 297-300).
- xxx *La Grande Encyclopédie*, 1902, Vol. 30 (p. 812).
- Baron de Baye. *En Petite-Russie. Souvenir d'une mission*. Paris 1903 (p. 44-46).
- xxx *Annuaire du Collège de France*, Paris 1905, p. 99-100 ; 1906, p. 108.
- Leger L. *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, Lausanne, Tome XLI, N° 122, février 1906, p. 267-287 ; N° 123, mars 1906, p. 510-522. (*Le poète National de la Petite-Russie : Taras Schevtchenko*).
- xxx *Les Annales des Nationalités*, Paris 1913, N° 3-4. (*Aperçu historique de la littérature Ukrainienne*, p. 135).
- Leger L. *La Russie intellectuelle. Etudes et Portraits*, Paris 1914 (*Le poète national de la Petite Russie : Taras Schevtchenko*, p. 149-184).
- Labry R. *Mercure de France*, N° 458, T. CXXII, du 16 juillet 1917. (*L'Ukraine et son poète national Chevtchenko*, p. 317-375).
- Tyszkiewicz M. (M.K.) *L'Ukraine*, Lausanne, du 7 février 1917. (*Le poète national de l'Ukraine*).
- xxx *L'Ukraine*, Lausanne, du 8 mars 1917. (*Le poète national de l'Ukraine*).
- Réau L. *La République Indépendante de l'Ukraine*, Paris 1918 (p. 17).
- Choulguine A. *Les problèmes de l'Ukraine*, Paris 1919, (p. 14).
- Dubreuil Ch. *Deux années en Ukraine (1917-1919)*, Paris 1919, (p. 86-87).
- Tyszkiewicz M. *La littérature ukrainienne*, Berne 1919, p. 157.

- xxx *L'Ukraine. Un aperçu sur son territoire, son peuple, ses conditions culturelles, ethnographiques, politiques et économiques.* Berne, 1919.
- Roudnycky M. *France et Ukraine*, Paris, Hebdomadaire du 5 mars 1920.
- Istrati P. *Le cri des peuples*, N° 4, du 20 juin 1928. (*La fête de Taras Schevtchenko à Kaniev*).
- xxx *La Nervie*, Vol. 7, Bruxelles 1928 (Anthologie de la littérature ukrainienne).
- xxx *Larousse du XX^e siècle en six volumes.* Paris, 1929 (Chevtchenko Taras)
- Borschak S. et Martel R. *Le Monde Slave*, mars 1930 (Le Jean Hus, p. 371-378).
- Borschak E. *Le Monde Slave*, octobre - novembre - décembre 1930. (*Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle — tirage à part*, p. 37-42).
- Dorochenko D. *Chevtchenko : le poète national de l'Ukraine*, Prague 1931, p. 52.
- Evain E. *Le problème de l'indépendance de l'Ukraine et la France*, Paris 1931 (p. 50-51).
- Tisserand R. *La vie d'un peuple : l'Ukraine*, Paris 1933. (A Chevtchenko, pages consacrées 227-235).
- Hériot E. *Orient*, Librairie Hachette, Paris 1934. Chapitre VII, *En Ukraine*, p. 159-188 ; (sur Chevtchenko, p. 177-178).
- Choulguine A. *L'Ukraine contre Moscou* (1917), Paris 1935. (Gogol et Chevtchenko p. 8-11).
- Borschak E. *L'Ukraine dans la littérature de l'Europe Occidentale*. Extrait du « Monde Slave », février-mars 1935 (p. 183-186)
- Silberstein L. *Le Monde Slave*, 1937. (*La culture parmi les allogènes russes*).
- Bourdon *La Revue de Prométhée*, V. 2, N° 2/4, avril 1939 (*La vie miraculeuse de Taras Chevtchenko*, p. 153-163).
- Dorochenko D. *La Revue de Prométhée*, V. 2 N° 2/4, avril 1939. (*L'œuvre de Chevtchenko*, p. 164-175).
- Steber Ch. *Commune — la revue littéraire pour la défense de la culture*, Paris, 1939, N° 69 (*Taras G. Chevtchenko*, p. 588-597).
- xxx *L'Ere nouvelle*, N° 5 du 9 mars 1939. (Le 125^e anniversaire de la naissance de T. G. Chevtchenko).

- xxx *L'Ordre* du 11 mai 1939 (Une soirée en l'honneur du poète ukrainien Chevtchenko).
- xxx *Agence Fournier*, N° 2, 18 et 42 de 1939.
- xxx *La littérature internationale*, N° 3, p. 112, Moscou 1939.
- Paoustovski C. *La littérature internationale*, N° 3, 1939 (*La vie de Chevtchenko*, p. 52-75).
- Leites A. *La littérature internationale*, N° 3, 1939. (*Chevtchenko et la littérature mondiale*, p. 90-96).
- Kandyba F. *Journal de Moscou* du 7 mars 1939. (Un peintre remarquable).
- Vologénine A. *Journal de Moscou* du 7 mars 1939 (Le grand poète ukrainien).
- Borschak E. *Lectures Ukrainiennes*, Paris 1946 (T. Ševčenko, p. 50-51).
- Aragon L. *Les Lettres Françaises*, N° 557 du 24 février au 3 mars 1955 (*Intermezzo ukrainien — Un Pouchkine de l'Ukraine*).
- Luciani G. *Le Livre de la Génèse du peuple Ukrainien*, Paris 1956, p. 152 (*Ševčenko et la Confrérie*, p. 29-32).
- Zukovskyj A. *Catalogue des Editions concernant Taras Ševčenko dans les Bibliothèques de Paris*. Paris 1961, p. 42.
- xxx *Taras Chevtchenko — Sa vie et son œuvre*, Montréal 1961, p. 32, publié par le Comité du Centenaire de Chevtchenko.
- xxx *Les Nouvelles*, supplément littéraire, Bruxelles, 10 avril 1961. (Hommage au grand poète ukrainien Taras Chevtchenko).
- Houzar L. E. *Bulletin N° 7 des Jeunes Amis de l'Ukraine*, Paris 1961. (*Le centenaire de la mort de Chevtchenko*, p. 16-18).
- Luciani G. *Histoire Générale des Littératures — Librairie A. Quillet*, Paris 1961, tome II. (*Littérature ukrainienne*, p. 757-759).
- Desroches A. *Le problème ukrainien*, Paris 1962. (p. 41-48).
- xxx *Revue des Etudes Slaves*, tome 1 à 42 (1921-1963), chronique bibliographique : *Ukrainien*.
- Mazon A. *Europe*, juillet-août 1962 (sur Chevtchenko).
- xxx *Grand Larousse encyclopédique en dix volumes*, tome 3^e, Paris 1960. (*Chevtchenko Taras*, p. 13).

préparé par A. JOUKOVSKY.

SOMMAIRE

	Page
Le Testament	5
Avant-Propos	7
I. La vie de T. Chevtchenko	9
II. L'œuvre de Chevtchenko	36
III. Chevtchenko peintre	51
IV. Chevtchenko en France	56
V. Nouvelle étape dans la lutte pour Chevtchenko	66
VI. Traductions de poésies	79
L'eau coule	79
Ivan Pidkova	82
L'Hérétique Jean Hus (extrait)	82
Au village de Soubotiv	85
La Servante (prologue)	87
Epître (extrait)	89
Psaumes de David (extraits)	91
Les journées passent	93
Cela m'est égal	94
Le soir	95
A Kostomarov	96
La princesse (extrait)	97
N. N.	98
Irjavets (extraits)	99
Je n'oublierai	100
J'en rêve encore	101
Le destin	102
Le rêve	103
Marie (extrait)	104
Auprès de la maison	105
Prière (extraits)	106
Les années jeunes ont passé	107
VII. Extraits du Journal de Chevtchenko	108
VIII. Lettres de Chevtchenko	
IX. Bibliographie en français	118

Prix 5 francs